



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

présente

**Robert-Louis Balfour STEVENSON**

**(Écosse)**

**(1850-1894)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres qui sont  
résumées et commentées,  
"L'île au trésor", "L'étrange cas du Docteur Jekyll et M. Hyde"  
et "Le maître de Ballantrae" étant étudiés dans d'autres fichiers.  
À la fin (page 109) sont présentées "Ses multiples facettes".**

Stevenson naquit le 13 novembre 1850, au 8, "Howard Place", à Édimbourg où s'étaient installés ses parents, Thomas Stevenson et Margaret (Maggie) Balfour, après leur mariage deux ans plus tôt, le 28 août 1848. Sa mère appartenait à une famille de la petite noblesse comptant un Alexander Balfour qui, au XVe siècle, possédait les terres d'Inchrye ; elle était la fille du révérend Lewis Balfour, ministre de l'Église d'Écosse à Colinton. Son père appartenait à une célèbre lignée d'ingénieurs constructeurs de phares qui avaient apporté leur contribution à la sécurisation du littoral maritime écossais ; il avait une énorme fortune. La mère et le père étaient de sérieux et dévots adeptes du presbytérianisme, une application sévère du calvinisme qui était caractérisée par l'accent mis sur la prédestination, censée sauver les élus quoi qu'ils fassent, et vouer les autres à la damnation sans que rien ne puisse la leur faire éviter.

Le 13 décembre 1850, dans le plus pur respect de la tradition écossaise qui impose que l'enfant porte le prénom de son grand-père paternel, puis celui de son grand-père maternel, il fut baptisé «Robert Lewis», vite francisé en Louis.

Maggie, qui souffrait de problèmes pulmonaires vraisemblablement hérités de son père, auxquels s'ajoutaient des troubles nerveux ; qui était souvent malade et avait besoin de séjourner dans de plus chauds climats que celui de l'Écosse pour améliorer sa santé, se montra incapable de s'occuper pleinement de son fils, enfant unique, qui, héritant des problèmes de santé de sa mère, avait tendance aux toux et aux fièvres, souffrait d'un emphysème pulmonaire, était chétif, un véritable sac d'os, ses parents l'ayant d'ailleurs surnommé «Smout», mot écossais désignant un jeune saumon et, par extension, un enfant de petite taille. Il était, tous les six mois, donné pour mort, par ses médecins. Ces résurrections à répétition n'allaient pas sans fièvre et angoisses (il allait confier : «*Il n'y a pas de par le monde, peut-être, beaucoup de gens plus tristes que moi.*») ; mais elles ont également, à force, forgé une bonne part de sa précoce résignation.

Il passa donc le plus clair de ses jeunes années dans sa chambre, qu'il appelait le «*royaume de Courtepointe*». Il s'y grisa d'histoires de contrebandiers, de «*beachcombers*», de détrousseurs de cadavres ; de légendes à faire dresser les cheveux sur la tête mais qui alimentèrent ses émerveillements et ses effrois nocturnes, et lui permirent d'échapper à son environnement d'adultes collet monté et moralisateurs. La liste des pièces qu'il lisait ou fabriquait lui-même grâce à de petits décors de théâtre indique bien sa volonté d'exotisme (on y trouve, par exemple, «*La terreur de la Jamaïque*», «*Le démon des bois*», etc. ; toute «*L'île au trésor*» était déjà là).

Il était apparu nécessaire d'engager une nourrice pour l'enfant. Trois se succédèrent, mais ce fut la dernière, entrée au service des Stevenson en mai 1852, Allison Cunningham, affectueusement surnommée «*Cummy*», qui, femme du peuple dotée d'une forte personnalité, joua un rôle essentiel dans la formation de l'enfant, étant devenue pour lui «*sa seconde mère, sa première femme, l'ange de sa vie d'enfant*» comme il allait le confier dans «*A child's garden of verses*», œuvre qui fut d'ailleurs dédiée «*À Allison Cunningham de son garçon*». Elle fut à son chevet au long de ses nuits fiévreuses, où il était effrayé par l'obscurité, par les bourrasques de vent ; où son sommeil était peuplé de ces terreurs nocturnes qu'il allait évoquer dans son poème «*North-West Passage*» ainsi que dans son essai «*Un chapitre sur les rêves*», de ces cauchemars qu'elle provoquait en lui parlant des flammes de l'enfer ; où il subissait des insomnies au cours desquelles elle lui conta l'histoire de l'Écosse et particulièrement celle des persécutions subies au XVIIe siècle par les «*Covenanters*» (adeptes illuminés du presbytérianisme, et partisans d'une réforme du parlement écossais). Ce fut encore elle qui, pendant les longues journées où il restait cloué au lit, le distrayait en lui faisant la lecture de :

-la «*Bible*» ;

-«*The pilgrim's progress*» (1678), roman allégorique et édifiant du calviniste John Bunyan ;

-de contes populaires peuplés de fantômes et de revenants (il allait y puiser l'inspiration de nouvelles, comme «*Thrawn Janet*») ;

-des récits d'aventures à deux sous truffés de péripéties invraisemblables paraissant dans la revue «*Cassel's Family*» (il allait écrire une belle défense de la littérature populaire) ;

-la biographie du pasteur McCheyne ;

-etc..

Cela eut sur lui une influence telle qu'il se plaisait déjà à bâtir des tas de situations imaginaires ; il la résuma ainsi : «*Un petit Écossais entend beaucoup parler de naufrages, de récifs meurtriers, de déferlantes sans pitié et de grands phares, ainsi que de montagnes couvertes de bruyère, de clans sauvages et de covenantaires pourchassés.*» ('*L'étranger de l'intérieur*' dans '*À travers l'Écosse*').

Le 14 décembre 1852, il tomba très malade, victime d'un refroidissement et d'une forte fièvre. Attribuant cela à la trop grande proximité de la "Water of Leith" (la rivière traversant Édimbourg et dans laquelle se déversaient les égouts), Thomas et Maggie déménagèrent en janvier 1853 pour s'installer au 1, "Inverleith Terrace", dans une maison jugée plus saine, une maison cossue qui existe toujours, devant laquelle on peut voir le fameux réverbère du poème "*The lamplighter*", et dont Stevenson décrit l'intérieur avec précision dans sa nouvelle "*Les mésaventures de John Nicholson*". Mais la demeure se révéla encore plus humide et glaciale que la précédente, et, après une courte amélioration, Louis fit une rechute bien plus grave : le 10 mars 1853, le médecin diagnostiqua une attaque de croup. Les neuf années qui suivirent furent un calvaire : rhumes, bronchites, pneumonies, fièvres et infections pulmonaires se succédèrent chaque hiver, en plus des maladies infantiles classiques.

En 1856, il alla pour la première fois à l'école ; mais il y fut saisi de telles crises de toux que ses parents l'en retirèrent, et, découragés, renoncèrent à l'y envoyer pour le reste de l'année.

Le 7 octobre 1856, vint s'installer à "Inverleith Terrace" un jeune cousin, Bob Stevenson, auquel sa famille souhaitait épargner le triste spectacle des crises de démence de son père. De trois ans plus âgé que Louis, il devint son compagnon de jeu : ensemble, ils s'amuserent à peindre des figurines d'un petit théâtre de papier et à inventer des histoires dont les titres évocateurs enflammaient l'imagination de Louis, comme il allait le raconter dans "*A penny plain and two pence coloured*".

En février 1857, un médecin établit un rapprochement entre l'humidité de la maison et la santé de l'enfant. Aussi, dès le mois de mai, les Stevenson déménagèrent-ils au 17, "Heriot row", dans une partie géorgienne de la ville appelée "New town", le quartier le plus résidentiel d'Édimbourg. Cette nouvelle demeure, plus saine et plus confortable que la précédente, très cossue aussi, convenait également mieux à la nouvelle position sociale de Thomas, qui était devenu, en 1854, ingénieur attitré au "Northern Lights Board".

Mais il était déjà trop tard : la santé de Louis était définitivement ruinée ; il allait, jusqu'à l'âge de onze ans, rester susceptible d'être extrêmement malade, en hiver surtout. Du fait de cette fragilité, il sortit très peu de la maison, pour ne pas s'exposer au «*vilain climat*» d'Édimbourg qu'il allait signaler dans "*Edinburgh : picturesque notes*". Il indiqua aussi : «*J'aime l'air de mon pays, mais lui ne m'aime pas*». Cependant, il passa des périodes de cure ou bien de convalescence chez son grand-père, Lewis Balfour, au presbytère de Colinton (voir "*Le presbytère*" dans "*À travers l'Écosse*") qui était situé à quelques kilomètres d'Édimbourg ; où il retrouvait ses nombreux cousins et cousines ; où tout n'était que jeux et amusements, sous la surveillance bienveillante de la fille aînée de Lewis Balfour, Jane Whyte Balfour, la fameuse «*Auntie*» dont il fit mention en particulier dans "*Jardin de poèmes pour enfant*". Il commenta ce séjour : «*Maintenant, je me demande souvent ce que j'ai hérité de ce vieux ministre. Je dois supposer, en vérité, qu'il aimait beaucoup faire des sermons, et c'est mon cas aussi, bien que je n'aie jamais entendu dire qu'aucun de nous n'ait aimé les écouter.*» Ce fut là qu'il connut ce qu'il appela son «*âge d'or*», qui se termina avec la mort, le 30 avril 1860, de Lewis Balfour, car un nouveau pasteur vint le remplacer, et «*Auntie*» alla s'installer à Spring Grove près de Londres.

En octobre 1857, il retourna à l'école ; mais, après deux semaines de classe, une fièvre gastrique et une bronchite l'immobilisèrent tout l'hiver.

En octobre 1861, il entra dans la petite classe de l'"Edinburgh Academy". Il y parut plutôt étrange et excentrique, et il resta solitaire car, sa faible constitution l'empêchant de prendre part aux jeux, il peina

à s'intégrer aux autres enfants. Pour de longues périodes, il allait être confié à des précepteurs. Alors qu'il avait déjà compulsivement inventé des histoires qu'il dictait à sa mère ou à «Cummy», son père étant fier de cette passion (il avait lui-même écrit des histoires en ses moments de loisirs jusqu'à ce que son père les trouve et lui dise d'«abandonner de telles absurdités, et de penser à ses propres affaires»), il n'apprit à lire qu'à cette époque, put alors dévorer Walter Scott, Robert Burns, John Knox, Daniel Defoe, Shakespeare, Charles Lamb, William Hazlitt, Thomas Browne, etc..

Au printemps 1862, son père fut pris de quintes de toux, et Louis fut, une fois de plus, sorti de l'école afin d'accompagner ses parents en quête de la bonne santé. Ils allèrent d'abord dans le sud de l'Angleterre, à l'île de Wight ; puis, pendant le mois de juillet, à Bad Homburg, station thermale allemande renommée proche de Francfort sur le Main, où ils résidèrent dans la maison qu'avait occupée Gogol, lors de ses séjours successifs ; enfin, en automne, à North Berwick, petit village de pêcheurs sur le "Firth of Forth", où il eut son premier vrai contact avec la mer.

Lorsqu'arriva la rentrée scolaire, ce fut sa mère qui tomba malade, et cela nécessita une cure plus radicale. Le 2 janvier 1863, toute la famille, accompagnée de «Cummy», partit pour un long voyage à travers la France, faisant étape à l'"Hôtel Meurice" à Paris, à l'"Hôtel des colonies" à Marseille, à l'"Hôtel du nord" à Cannes, à l'"Hôtel Chauvin" à Nice, pour arriver enfin à la "Villa Bosano" à Menton, où ils s'installèrent à partir du 4 février, et où il fut émerveillé par les ciels bleus du Cap Martin. Le Midi éblouissant son enfance malade, il put alors emplir ses poumons d'un inoubliable «*bombardement d'odeurs en provenance d'orangers et de citronniers*». Au terme de deux mois de cure, durant lesquels il avait étudié avec un précepteur français, avait dévoré les romans de Dumas, de Balzac et de Hugo, découvert Villon et Montaigne, l'état de santé de Maggie s'était considérablement amélioré, et ils repartirent donc tous le 31 mars 1863 pour visiter l'Italie durant plus d'un mois, avant de prendre le chemin du retour le 8 mai via l'Autriche et l'Allemagne. Le 29 mai 1863, après cinq mois de voyage et de dépaysement, ils regagnèrent enfin "Heriot row". Mais Louis vit s'approcher sans grand enthousiasme la perspective de la rentrée à l'"Edinburgh Academy". Cependant, il y composa une revue manuscrite, "*The schoolboy's magazine*", où il inventa des histoires d'aventures dans les mers du Sud dans lesquelles il se montrait doué d'une imagination vive et romantique, et qui étaient prémonitoires ; il allait y avoir toujours chez lui un goût du départ sur la mer.

Devant sa détresse, son père lui proposa de l'accompagner durant l'été dans sa tournée d'inspection des phares sur la côte de Fife. Il accepta avec joie ce «*premier voyage en qualité d'homme, sans jupons pour [l']assister*» (voir "*La côte de Fife*", dans "*À travers l'Écosse*").

À leur retour, ils trouvèrent Maggie à nouveau souffrante. C'était au point qu'un nouveau séjour dans le Midi de la France sembla s'imposer pour elle. Afin ne pas perturber à nouveau la scolarité de Louis, ses parents décidèrent de l'envoyer en pension à "Burlington Lodge Academy" près de chez «*Auntie*» à Spring Grove. Mais ce premier vrai contact avec la société anglaise fut plutôt désagréable (voir "*L'étranger de l'intérieur*" dans "*À travers l'Écosse*"), et il réclama à son père de pouvoir revenir. Thomas céda : il rejoignit son fils le 19 décembre 1863, et tous deux, allèrent retrouver Maggie et «Cummy» à Menton, séjournant alors à l'"Hôtel de Londres". Après avoir promis à son fils de ne pas le renvoyer à Spring Grove, Thomas repartit pour Édimbourg fin janvier 1864. En mai, Maggie, «Cummy» et Louis quittèrent Menton pour des vacances sur les rives de la Tweed près de Peebles. Quand il ne passait pas ses journées à s'amuser avec ses cousins, il écrivait des nouvelles comme "*La cave pestiférée*" restée à l'état de manuscrit.

En octobre 1864, Thomas l'inscrivit dans une école pour enfants à problèmes. Son intégration parmi les autres élèves se passa mieux mais il ne montra pas un grand intérêt pour les études. Le but qu'il s'était fixé était déjà tout autre : c'était la littérature, et il y consacrait le plus clair de son temps. Il travailla notamment sur une pièce de théâtre inspirée de la vie de Deacon Brodie, homme d'affaires respecté le jour, criminel et voleur la nuit, projet qu'il allait mener à bien avec William Henley, en 1880.

Il découvrit qu'un autre élève de l'école partageait la même passion ; ils se lurent à tour de rôle leurs compositions, et collaborèrent à la publication d'un magazine. Comme, dans le cadre d'un projet de roman, Robert Michael Ballantyne, l'auteur du célèbre *"The Coral Island"*, était venu prendre auprès de son oncle des renseignements sur les phares, il fit la rencontre de celui qui était l'une de ses idoles, et cela renforça encore son désir de devenir écrivain.

À la fin de 1864, les Stevenson furent de nouveau à Menton, à la "Villa Bassamo".

En février 1865, Louis dut, une fois de plus, interrompre sa scolarité pour suivre Maggie qui fut en cure à Torquay jusqu'en octobre.

Au cours de la nouvelle année scolaire, il se lança, seul cette fois-ci, dans un autre projet de revue, dont trois numéros parurent au début de l'année 1866. Mais la revue ne survit pas à un nouveau séjour à Torquay, d'avril à mai, que nécessita encore la santé de sa mère.

Durant l'été qui suivit, il entreprit d'écrire un roman qui avait en toile de fond un soulèvement qui eut lieu en 1666 (il voulait marquer le deux centième anniversaire de l'événement) dans les "Pentland Hills", région située au sud d'Édimbourg, qu'il parcourait souvent à pied. Mais, à la lecture de ses premiers brouillons, son père qualifia le travail de raté, et l'incita à abandonner la voie de la fiction au profit d'un simple récit historique. Pour lui faire plaisir, il consacra tout l'automne à une réécriture. En récompense, Thomas fit imprimer l'œuvre de son fils à cent exemplaires chez un libraire d'Édimbourg. C'était :

---

1866  
***"The Pentland rising"***  
*"L'insurrection des Pentland"*

Essai

Le livre retraçait le soulèvement qui eut lieu, alors que le gouvernement menait une longue campagne pour imposer l'épiscopalisme en Écosse, du 15 au 28 novembre 1666 ; neuf cents rebelles «covenantaires» furent finalement battus lors de la bataille de "Rullion Green", par au moins trois mille hommes de l'armée royale écossaise, les survivants étant traités avec cruauté.

---

Le père de Stevenson racheta la totalité du tirage, ce qui fait que ce livre, qui est, à proprement parler, le premier publié par Stevenson, a une valeur inestimable auprès des collectionneurs.

En octobre 1867, à l'âge de 17 ans, par soumission à son père qui voulait qu'il perpétue la dynastie des ingénieurs Stevenson ; qu'il suive une voie qui semblait toute tracée, il entra à l'université d'Édimbourg pour y étudier la technique de construction des phares. Il produisit alors des dessins de phares qui furent commentés élogieusement. Lors des vacances, pour en apprendre plus sur le côté pratique du travail, il accompagna son père dans une visite des travaux des ingénieurs de la famille ; quand ils passèrent, en 1868, par les ateliers d'Anstruther et de Wick, il assista à une tempête qui détruisit les travaux de son père dans le port ; en 1869, il suivit son père dans sa tournée officielle des phares des îles Orkney et Shetland ; en 1870, il séjourna trois semaines, à l'île d'Erraid, où son père supervisait la construction du phare de "Dubh Artach" mais il apprécia toutefois plus la matière que cela lui donnait pour ses projets littéraires que les questions d'ingénierie, et ce dernier voyage avec son père lui plut car Walter Scott en avait fait un semblable, avec son grand-père (qui s'appelait aussi Robert Stevenson !), qui lui avait fourni l'inspiration pour son roman *"Le pirate"* (1822). Il allait indiquer : *"Ce que j'ai glané [au sujet de la construction des phares], pour sûr, je n'en sais rien ; mais sans aucun doute j'avais déjà ma propre détermination d'être un auteur"*.

En 1869, il fut élu à "The speculative society", un club de débats, assez exclusif. Il se lia à d'autres étudiants, en particulier Charles Baxter, et avec un professeur, Fleeming Jenkin, qui accueillait chez lui des amateurs de théâtre pour des pièces auxquelles il participa. Il fut surtout proche de son cousin, Bob, qui était un jeune homme plein d'entrain, amusant, romantique, fantasque, attachant ; qui, au lieu de se diriger vers la profession privilégiée dans sa famille, avait choisi d'être artiste peintre à Paris où il fréquentait l'atelier de Carolus Duran.

Ce fut à cette époque que Stevenson choisit d'écrire son prénom «Louis», à la française, la prononciation étant d'ailleurs la même que pour «Lewis», adoptant ainsi le nom de Robert Louis Stevenson, et utilisant aussi désormais le sigle «R. L. S.» pour se désigner.

Il publia :

---

---

1871  
**"An old Scotch gardener"**  
*"Un vieux jardinier écossais"*

C'est le portrait d'un ami.

---

---

Malgré son manque d'intérêt pour le sujet, conciliait ses connaissances d'ingénieur avec son désir d'écrire, il produisit :

---

---

1871  
**"On a new form of intermittent light for lighthouses"**

Essai

Cette «nouvelle forme de lumière intermittente destinée aux phares» était «une combinaison de miroirs tournants et de lampes à huile».

---

---

Stevenson lut son essai à la "Société royale écossaise des arts" qui lui accorda sa médaille d'argent. Pourtant, en avril 1871, il annonça à son père sa décision de renoncer à la carrière d'ingénieur, alléguant que sa constitution délicate et sa mauvaise santé s'accordaient décidément mal avec le métier de constructeur de phares, ne se prêtaient guère aux assauts cinglants de la bise et des marées. En fait, il voulait avoir une carrière littéraire. Thomas fut naturellement déçu, sans que la surprise ait pu être grande, et, selon Maggie, il fut «merveilleusement résigné» devant le choix de son fils. Cependant, pour lui assurer quelque sécurité, la possibilité de subvenir à ses besoins, il le convainquit d'étudier le droit (à l'Université d'Édimbourg) afin de devenir avocat. Louis accepta, et, en 1872, passa les examens préliminaires, tout en pensant qu'ainsi il disposerait de plus de loisirs afin de se consacrer à sa véritable vocation : l'écriture. Voulant tirer parti de tout ce qu'il voyait, il s'adonna aussi à la marche, tenant à être un grand vagabond.

Il lisait dorénavant Henry Thoreau, Walt Whitman, Darwin, Spencer, etc..

Ce frêle jeune homme, qui portait des vestes de velours, qui gardait déjà ses cheveux longs et embroussaillés, qui arborait une fière moustache, qui récriminait contre l'ennui qu'imposait un pays puritain et mercantile, qui essayait de se «décorseter» de la société victorienne, adopta un style de vie bohème et dissolue, fumant environ quatre paquets de cigarettes par jour. Avec ses acolytes, Baxter, Ferrier et Simpson, il ne jurait que par le rire, manigançait des tours pendables, se galvaudait dans

des "pubs" mal famés et des bordels. Au grand scandale de sa famille, il se lia même avec une jeune fille des Highlands qui était une prostituée, Kate Drummond, et alla jusqu'à lui proposer le mariage, à annoncer leurs fiançailles à son père !

Mais il écrivit encore :

---

1872

***"The new lighthouse on the Dhu Heartach Rock, Argyllshire"***

Essai

Commentaire

Le texte ne fut publié qu'en 1995.

---

En été 1872, Stevenson séjourna de nouveau sur l'îlot d'Erraid.

En septembre, il fonda, avec Bob, le club "L.J.R." («Liberty, Justice, Reverence»), une société d'étudiants en rébellion, prônant l'athéisme et le rejet de l'éducation parentale.

Le scandale de sa famille atteignit son paroxysme quand, en janvier 1873, il lui indiqua avoir perdu la foi, être devenu agnostique, plongeant dans le désespoir son père qui lui dit : «Tu as fait de toute ma vie un échec». De ce premier drame et de cette première rupture, ses lettres portent témoignage : *«S'il n'était pas trop tard, je crois que je trouverais presque dans mon cœur la force de me rétracter. Mais il est trop tard. Et puis, dois-je vivre toute ma vie comme un vaste mensonge? Bien sûr, c'est pire que l'enfer pour mon père, mais qu'y puis-je? [...] Si seulement les gens voulaient bien admettre en pratique (ce qu'ils affirment si volontiers en théorie) qu'un homme a le droit de juger par lui-même, et qu'il est coupable s'il n'exerce pas ce droit.»* (février 1873).

Ce fut le début d'une grave crise qui fit se succéder des scènes d'une violence inouïe entre un père fanatiquement religieux qui pensait qu'un homme qui ne croit pas au Christ et à l'Église ne peut être qu'un coquin, un fou ou un imbécile, et ce garçon qui doutait et s'interrogeait. On lui reprochait d'avoir jeté l'opprobre sur ses parents, de faire des escapades à Londres et à Paris où il subissait l'influence diabolique de Bob.

Pendant l'été, alors qu'il rendait visite à un cousin en Angleterre, dans le Suffolk, il noua deux nouvelles amitiés qui allaient être d'une grande importance pour lui, celles de Sidney Colvin (important critique d'art qui était un des membres les plus éminents de l'intelligentsia anglaise, qui allait être nommé à la chaire Slade pour l'enseignement des beaux-arts de l'Université de Cambridge, et à la direction du "Fitzwilliam Museum") et de Fanny (Frances Jane) Sitwell. Cette femme de trente-quatre ans, qui avait un jeune garçon et était séparée de son mari, qui gagnait sa vie comme essayiste, attirait de nombreux hommes, dont Colvin et Stevenson qui la séduisit en se montrant attentionné à l'égard de son garçonnet, puis en allant écrire, chaque jour, pendant trois ans, à celle qu'il qualifiait de «*Madone*», des lettres enflammées où il oscilla entre le rôle de prétendant et celui de fils ; tout cela en vain. Mais cette femme allait continuer à exercer sur lui une forte influence.

Peu de temps après leur première rencontre, Colvin le présenta à son cercle d'amis, l'imposa aux membres de l'un des clubs les plus fermés de Londres, le tout-puissant "Saville club", dont il était un des membres fondateurs ; grâce à sa culture, à ses manières, à l'éclat de sa conversation, l'Écossais put s'y faire une place, y loger à l'occasion, s'y lier à de nombreux autres écrivains, parmi lesquels Andrew Lang, Edmund Gosse (poète qui était très intime avec les préraphaélites, était traducteur au ministère du commerce) et Leslie Stephen, gendre de Thackeray et futur père de Virginia Woolf, le

rédacteur en chef du très sélect "Cornhill magazine", qui ne craignit pas de le recevoir avec la célèbre romancière George Eliot. Or ces amis intellectuels allaient influencer et censurer son œuvre jusqu'à sa mort et au-delà.

Décidé à vivre de sa plume, il confia au papier : «*Je sais que je dois travailler comme un mineur enfoui dans un éboulement. J'y parviendrai, nom de nom !*» Il savait qu'il lui faudrait vaincre «*la difficulté de la littérature [qui] n'est pas d'écrire ce qu'on pense, n'est pas de toucher le lecteur mais de le toucher exactement comme on l'entend.*» Animé par ce vœu d'acharnement, il n'écrivait cependant que des essais (textes de réflexion personnelle sur un sujet sérieux, mais relativement courts et de forme très libre, et nourris d'éléments biographiques), ne voulant pas trop se hâter, attendant de vraiment trouver son style.

Or Colvin obtint pour lui sa première contribution rémunérée pour un texte placé dans une revue artistique appelée "The Portfolio" :

---

1872  
"Roads"  
"Routes"

Essai

Stevenson y célèbre la route qui permet de goûter des surprises, des beautés de paysages, des rencontres.

Commentaire

Il sut citer Walt Whitman, "Werther", placer le mot allemand «Sehnsucht» !

---

D'autre part, Leslie Stephen publia de ses articles qui plurent aux membres du "Saville club" : s'ils étaient très collets montés, ils n'en furent pas moins séduits par «sa présence rayonnante [...] qui laissait l'impression de quelque chose de rare, de fantastique, d'un peu féérique et pas de ce monde» ; par l'originalité, la vigueur et le style de ses articles, et fondèrent sur lui l'espoir d'«un frisson nouveau». Il prit donc place dans la vie littéraire londonienne.

Il faisait chez les uns, chez les autres, des descentes éclair, restait quelques jours ou quelques semaines, puis disparaissait à nouveau. Il écrivit à sa mère : «*Tu ne dois pas être peinée par mes absences. Il faut que tu comprennes que je serai un nomade plus ou moins toute ma vie. Tu ne sais pas combien j'ai rêvé de voyager. Autrefois, j'allais voir passer les trains, et je rêvais de partir avec eux.*» Il plaida encore auprès d'elle : «*Maintenant que j'ai recouvré un semblant de santé, tu dois prendre mes habitudes vagabondes comme faisant partie de moi. Attends que j'aie trouvé mon rythme, et tu verras que je passerai plus de temps avec toi que partout ailleurs. Seulement, accepte-moi tel que je suis et laisse-moi le temps.*»

En septembre 1873, il écrivit dans une lettre : «*En dépit de mon impétuosité [...], je ne laisserai jamais personne deviner quel gris désespoir me tient - pas pour tout l'or du monde ; je suis fier de ma précieuse gaieté, et je n'arrive pas à me résigner à la pensée qu'un jour ou l'autre elle m'abandonnera.*»

Mais, en novembre, il subit une grave chute de sa santé, étant atteint d'un emphysème pulmonaire, et étant envoyé, pour s'y soigner, à Menton, où il séjourna, jusqu'en avril 1874, à l'"Hôtel du pavillon" puis à l'"Hôtel Mirabeau", car, fidèle à ses humeurs vagabondes, il déménageait d'hôtel en hôtel. Au retour, il passa par Paris, où, épuisé, il logea dans un hôtel rue Saint-Roch.

Étant revenu en Écosse en meilleure santé en mai, il reprit ses études. En même temps, celui qui, dès sa prime enfance, jouait à bâtir des tas de situations imaginaires, composait des nouvelles, voulait écrire «*l'œuvre de quelque lutin, de quelque démon familier, de quelque collaborateur invisible*». Tel le docteur Jekyll, il ne pouvait plus étouffer sa seconde nature sans risquer de retourner, ébranlé par la fièvre, la toux et les hémorragies, au «*Royaume de Courtepointe*» de son jeune âge.  
Il publia :

---

1874  
“**Ordered South**”  
“*Ordonnance : le Sud*”

Essai

Stevenson analyse le sentiment qu'a un invalide de l'espace et du temps alors qu'il voyage en train d'un «Nord» à un «Sud» qui ne sont pas identifiés. Bien que l'esprit du voyageur reçoit et interprète différentes images visuelles, une ligne longitudinale mouvante sépare son monde physique de son monde psychologique, la maladie qui le pousse vers le Sud l'obligeant à une relation altérée avec toutes les choses, et le forçant à se réfugier dans un temps et un espace imaginés. Il est nécessaire, pour l'invalide mais aussi pour l'artiste et pour l'être humain en général, de définir ses propres horizons, et de localiser son propre «*centre*». Souvent, l'invalide se prépare à goûter la beauté des endroits où on l'envoie pour retrouver la santé. Le voyage le stimule, et le passage du rude Nord au doux Sud suscite l'espoir d'avoir du plaisir. Cependant, une fois établi, il se rend compte que, bien que l'environnement soit aussi beau qu'il le prévoyait, il n'est plus capable d'en jouir. D'abord, il pense que le paysage est trop doux pour pouvoir ranimer ses émotions, et il aspire à retrouver la stimulante rudesse de l'hiver nordique. Mais il se rappelle alors combien ce climat le rend vraiment malheureux. De petits détails inattendus qui se présentent occasionnellement lui apportent une joie bienvenue ; de tels moments de joie naissent d'inexplicables arrangements d'éléments externes et internes. Il fait remarquer que nous pouvons entraîner notre esprit à être sensible à la beauté, mais que «*les fines nuances de sensation qui accroissent et harmonisent les éléments de beauté les plus grossiers*» peuvent aussi accroître «*la nerveuse prostration*» de l'invalide. Le déclin graduel de ses désirs, de son énergie et de son activité le conduit à de douces pensées de mort, à mesure que la vie «*se retire et s'étirole chez lui et autour de lui*». Il en vient à souhaiter une mort rapide plutôt que de continuer cette vie partielle. Cependant, bien des choses l'attachent encore à la vie : la vue d'enfants, l'espoir en des temps meilleurs à venir pour l'humanité, spécialement la pensée de ses amis et de «*leurs continuels sollicitude et amour*» que la mort ne pourra éteindre, car nous nous soucions souvent plus de «*la vie indistincte que nous avons dans les cœurs des autres*» que de notre vie réelle elle-même.

Commentaire

Le texte parut chez Macmillan, et allait, en 1881, figurer dans le recueil “*Virginibus puerisque, and other papers*”, avec cette note ajoutée : «*Un homme plus âgé voit différemment la perspective de la mort imminente. Il a un plus grand sentiment de la perte que sa mort va causer à ceux auxquels il est lié par l'amour ou le devoir ; il éprouve le regret de ce qu'il n'a pas encore accompli et de ce qu'il aurait pu faire de sa vie s'il avait vécu plus longtemps.*»

---

Novembre 1874  
"An old song"  
"Une chanson ancienne"

Nouvelle

C'est la sinistre histoire d'une querelle familiale dans l'Écosse du XIXe siècle.

Commentaire

La nouvelle, qui n'en est pas vraiment une, qui est divisée en une douzaine de chapitres, contient des thèmes qui allaient être développés dans "L'étrange cas du dr. Jekyll et Mr. Hyde". Elle est intéressante, lisible, mais se termine trop abruptement.

Cette première nouvelle fut publiée anonymement dans le "London magazine", ne figura pas dans un recueil, et n'allait être publiée qu'en 1982.

---

1874

**"Lord Lytton's 'Fables in song'"**

Essai

Stevenson défend l'idée que la fable, dans ses dimensions réduites, est désormais vouée à proposer une morale indéterminée, ambiguë, s'éloignant de l'apologue antique associé traditionnellement à la représentation anthropomorphique d'animaux.

Commentaire

Edward Robert Bulwer Lytton avait publié un recueil de poèmes écrits dans un style simple mais élégant, faciles à comprendre et à apprécier, donnant des leçons de morale.

Cet article que Stevenson allait considérer plus tard comme raté l'amena toutefois à écrire de ses propres fables.

---

Au début de 1875, Leslie Stephen, étant venu à Édimbourg, conduisit Stevenson auprès d'un patient de la "Edinburgh infirmary", le poète et journaliste William Henley, un homme énergique et loquace, qui avait une jambe de bois ; entre les deux jeunes gens, ce fut le coup de foudre ; ils allaient devenir de grands amis, Henley étant, occasionnellement, un collaborateur littéraire pendant de nombreuses années.

En mars, Stevenson revint en France, à Paris, où, logeant à l'"Hôtel Lavenue" à Montparnasse, il visita les galeries, fréquenta les théâtres. Puis, rejoignant Bob, il s'installa à l'"Auberge Siron" (actuel "Bas Bréau"), dans le hameau de Barbizon qui avait attiré et inspiré beaucoup d'artistes. Bob, tirant Louis du lit où il croupissait, l'entraîna à l'air libre, lui montra que la vraie vie se vivait dehors, qu'il lui fallait nettoyer son âme et son cerveau des habitudes, des principes et des formules toutes faites, qu'il devait avancer seul et libre. Les deux cousins menèrent au milieu des artistes de Barbizon la vie de bohème.

Puis, un peu lassés de Barbizon, les deux cousins s'installèrent à Grez-sur-Loing, à l'"Auberge Chevillon". Ils s'y joignirent à une petite communauté de peintres qui, cherchant à faire revivre les heures de gloire, désormais passées, de Barbizon, venaient s'essayer à la peinture de plein air en ce lieu où l'eau et la forêt créent une lumière exceptionnelle sans cesse différente, tout en étant séduits par le pont médiéval formé de onze arches, la tour de Ganne et l'église. Stevenson raconta : «Grez

se révèle digne d'intérêt. Le jardin de l'auberge descend en terrasse jusqu'à la rivière, avec un pré pour les chevaux, un potager et un lavoir.»

Surtout, faisant plusieurs fois le parcours de Barbizpn à Grez (devenu le "Sentier Robert Louis Stevenson"), il goûta la traversée de la forêt de Fontainebleau dont il donna une vision poétique dans :

---

---

***"Treasure forest"***

*"La forêt aux trésors : Fontainebleau"*

Essai

---

---

Stevenson retourna aussi sur la Côte d'Azur.

Le 14 juillet, il apprit qu'il avait été reçu à l'examen du barreau et que son père lui allouait une avance sur son héritage qui devait lui permettre d'ouvrir son cabinet, faisant même visser sur la façade de la maison une plaque de cuivre annonçant "R. L. Stevenson, advocate".

Aussi, de retour à Édimbourg, ne voulut-il pas susciter le mécontentement dans sa «*contrée de grisailles*», et essaya, pendant de longs mois désespérés, de prendre goût à l'exercice du droit. Mais en vain. De ce fait, même si ses études de droit allaient influencer sur ses œuvres, il n'exerça jamais la profession d'avocat. Quant à la somme rondelette donnée par son père, il la dépensa en la partageant sans lésiner, en faisant des voyages, car, à ses yeux, l'argent ne comptait pas, le confort non plus, la liberté, oui.

Or, cet été-là, il rencontra William Seed, secrétaire d'État à la Marine de la Nouvelle-Zélande, qui était venu s'informer auprès de son père en vue de la constructions de phares là-bas ; il l'entendit parler des îles du Pacifique, de ces «*endroits merveilleux éternellement verts ; climat parfait ; corps parfait des hommes et des femmes avec des fleurs rouges dans les cheveux ; et rien à faire sinon étudier l'art oratoire [...], rester assis au soleil et ramasser les fruits à mesure qu'ils tombent.*» La révélation d'un univers aussi extraordinaire l'enthousiasma et ne tarda pas à rendre «*malade d'envie d'aller là-bas*» le fantasque «*enfant du vent et des bruyères*» dont l'imagination galopante ne demandait qu'à larguer les amarres. Tout à l'émotion de sa découverte, il la transcrivit avec l'empressement d'un miraculé, en quelques notes lapidaires qui n'en trahissent pas moins les prémices d'un envoûtement prochain.

La trêve avec ses parents ayant été de courte durée, il fit paraître anonymement, dans "The Cornhill magazine" :

---

---

***"An appeal to the clergy of the Church of Scotland with a note for the laity"***

*"Appel au clergé de l'Église d'Écosse avec une note pour les laïcs"*

Pamphlet

---

---

Il écrivit aussi :

---

---

1875

**"When the devil was well"**  
*"Quand le diable était jeune"*

Nouvelle

Dans une Italie médiévale, la duchesse d'Orsino a quitté son détestable mari pour se retirer dans un couvent lointain où cependant elle suscite l'amour du sculpteur Sanazarro, qui est employé pour orner la chapelle. Le duc s'étant, l'âge venant, amendé, elle revient au palais où se trouve le sculpteur. Or celui-ci se trahit en donnant à une statue l'apparence de la duchesse, suscitant ainsi la jalousie du duc qu'il doit tuer avant de retrouver la duchesse.

Commentaire

Le récit prend bien des détours inutiles avant d'en venir à la description, détaillée et intense, du meurtre.

Le texte n'allait être publié qu'en 1921.

---

1875

**"Béranger, Pierre Jean de"**

Article

Cette biographie du chansonnier français (1780-1857), qui remporta un énorme succès à son époque, figura dans la neuvième édition de "Encyclopaedia Britannica".

---

En 1875, Stevenson contribua aux revues "Vanity fair" et "The academy". En novembre, il participa à la réapparition du "London magazine" sous le titre "London".

Au printemps de 1876, lui et l'artiste Walter Simpson, un ami de "The speculative society", partirent sur deux canoës à voile, "L'Aréthuse (qui était en cèdre) et "La Cigarette" (qui était en chêne), et dans un accoutrement étudié («*Sur la tête, une calotte de modèle indien, une chemise de flanelle foncée que d'aucuns diraient noirâtre, une légère veste de cheviotte, un pantalon de toile et des jambières de cuir*»), des docks d'Anvers pour remonter l'Escaut, prendre le Rupel, passer à Boom, ville qui leur laissa une bien mauvaise impression (sa briqueterie salissait la berge, et ils passèrent la nuit dans «*la pire auberge de la région*»), subir une pluie glacée sur le canal de Willebroek, faire halte à Bruxelles, passer par 55 écluses entre Bruxelles et Charleroi, parvenir à la Sambre (à Pont-sur-Sambre, ils furent pris pour des colporteurs) puis à l'Oise, et arriver à Pontoise. Il allait raconter cette aventure dans "*An inland voyage*" ("*Par les canaux et les rivières*").

En août, il fut de retour à Grez où il remarqua une artiste-peintre étatsunienne, Fanny Osbourne, née Van de Grift. Née à Indianapolis en 1840, elle s'était mariée à l'âge de dix-sept ans, et s'était bientôt établie avec son mari, un homme fort médiocre, Samuel Osbourne, en Californie ; où, menant une vie aventureuse, elle avait même manié la gâchette ! Elle avait trois enfants : Isobel (qu'on appelait «Belle»), une ravissante jeune fille de dix-sept ans, Samuel Lloyd, qui en avait huit, et Hervey, un bambin. Mais, lassée par l'inconstance et les infidélités de son mari, elle l'avait quitté, en juillet 1875, et était venue en Europe, avec ses trois enfants, pour tenter d'être admise, avec Belle, à l'"Académie royale des beaux-arts" d'Anvers. Ayant appris qu'on n'y acceptait pas les femmes, elle s'était rabattue sur les cours d'un atelier parisien. Était alors survenue la mort du petit Hervey dans d'atroces souffrances. Puis la santé de Lloyd, qui était âgé de treize ans, commençant à son tour à décliner, elle était, sur les conseils d'un de ses amis, venue à Grez pour le soigner au bon air.

Même si elle était de treize ans son aînée, et si elle marqua dans un premier temps une préférence pour Bob, selon la légende, le coup de foudre aurait été réciproque.

Pour sa part, il prétendit être tombé amoureux en apercevant dans la rue cette femme si digne en son grand deuil, si noble et naturelle parmi les artistes gesticulant. Et il décrivit le mystère de son demi-sourire, ses yeux d'or où dansaient doucement les flammes des bougies. De plus, il appréciait le fait que, étant étatsunienne, elle n'appartenait pas à la société victorienne, et représentait l'aventure ; qu'elle avait l'esprit moqueur, le caractère bien décidé et, comme lui, haïssait les conventions sociales.

Quant à elle, elle lui trouva un air «bizarre», le qualifia même d'«hystérique» car sa dégaine, son rire, ses gesticulations attiraient l'attention. Il était alors un homme de vingt-cinq ans, mesurant un mètre soixante-dix, pesant cinquante kilos, donc d'une extrême maigreur, physique qu'il allait garder toute sa vie. Il avait aux pieds des godillots de marche éculés. Il portait, ficelé aux épaules qu'il voûtait, un sac à dos qui contenait un volume des poèmes de Charles d'Orléans, une bouteille de cabernet-sauvignon, du tabac, de l'encre, une plume et du papier ; il n'avait pas de rasoir car il se faisait raser en route par les barbiers locaux ; il n'avait pas de linge de rechange car il était blanchi par les lingères ; et, quand sa chemise était trop usée, il finissait par la jeter. Sa vieille veste de velours sans boutons et sans doublure, sa chemise ouverte sans col et sans cravate, son débraillé lui avaient d'ailleurs déjà valu quelques arrestations par des gendarmes trop zélés, et quelques nuits au poste pour vagabondage. Pourtant, il conservait toute l'assurance d'un bohème de bonne famille. Et il sut plaire à Fanny en se montrant attentionné à l'égard de son fils, vieille tactique dont il s'était déjà servi quand il courtisait Mrs Sitwell ! Elle en vint à apprécier qu'il soit vif, enthousiaste, à aimer en lui le feu pénétrant de ses yeux sombres, très écartés, la finesse de son visage, ce quelque chose de doux, d'irrésistible dans le sourire, ses longues mains nerveuses qui s'agitaient sans cesse, cette éternelle cigarette, son pas rapide, la grâce aérienne de ce corps si frêle, le contraste abrupt entre la faiblesse physique et la force intérieure, son courage physique et moral, car il ne parlait jamais de sa santé. Elle appréciait surtout qu'il ait le goût des idées et des mots, qu'il se livre à un travail acharné pour devenir un écrivain à la hauteur de son ambition.

Il resta à Grez jusqu'en septembre.

De retour en Grande-Bretagne, il publia dans "The Cornhill magazine" :

---

---

1876

“*Virginibus puerisque*”

Essai

Ce sont des réflexions sur le mariage.

Stevenson considérait que, par rapport aux gens d'autrefois, ceux de son temps se montraient plus réticents devant le mariage. Pour lui, on le constatait en comparant les personnages des pièces de Shakespeare à ceux des comédies modernes. Il pensait que ses contemporains avaient peur de la vie, et que c'était seulement leur crainte d'«*une vieillese froide et délaissée*» où leurs mâles amitiés s'en étant allées qui les conduisait à se marier avec réticence pour ainsi assurés d'avoir toujours un ami chez soi. Il continuait : le mariage offre le confort ; mais, pour cette raison, il «*n'est pas du tout héroïque*» ; les hommes s'y détendent et perdent leurs généreuses ambitions, tandis que les femmes y gagnent plus de liberté et plus d'occasions d'agir. Les gens ne se marient pas par amour car c'est «*une passion trop violente pour être [...] un bon sentiment domestique*» ; ils se marient à cause d'«*une communauté de goûts*», spécialement pour les habitudes quotidiennes plutôt qu'en matière d'art ou de philosophie. Il faut remarquer qu'il est nécessaire d'être franc dans l'affirmation de nos goûts, même s'ils vont à l'encontre des goûts communément approuvés ; par exemple en avouant être agacé par Shakespeare. Pour avoir un mariage heureux, le couple doit aussi être affectueux et prêt à faire des compromis, et chacun doit avoir le même sens de l'humour. Épouser un écrivain n'est pas conseillé car, après quelques heures de travail, «*toute la partie humaine en lui est éteinte*» ; le

cas des peintres est différent car la peinture, qui se fait souvent dehors et avec beaucoup de travail manuel, est une activité calmante. Dans une liste de caractéristiques que doit avoir un bon époux, le fait qu'il boive et qu'il fume est très important puisque cela tend à le rendre content et sédentaire. En fait, cet avis est donné pour amuser, et celui qui est sérieux et essentiel est de ne pas attendre du mariage qu'il procure une vie tranquille et paisible : le mariage «*est un champ de bataille, non un lit de roses*».

### Commentaire

Le titre de l'essai, «*Virginibus puerisque*», fut emprunté à une citation d'Horace ("Odes", 3.1.4) : «*Virginibus puerisque canto*» («Je chante pour les filles et les garçons», ce qui sous-entend : «ce que je dis est inoffensif»).

---

Jun 1876  
"Walking tours"  
"Randonnées pédestres"

### Essai

Stevenson y faisait l'éloge de la marche à pied. Il en connaissait toutes les vertus. Il célébrait «*cette belle ivresse provoquée par une abondance de mouvements à l'air libre et qui débute par une sorte d'éblouissement et d'engourdissement du cerveau pour s'achever dans une paix qui surpasse l'intelligence*». Écrivant : «*Mieux vaut voyager avec espoir qu'arriver à destination, et le vrai succès est de s'efforcer*», il reprenait cette idée du Tao : «Le voyage est la récompense.» Nullement un passéiste, il indiqua qu'aucune manière de regarder le paysage «*n'est plus vivante, quoi qu'en disent les snobs, que par chemin de fer*».

Il indiquait : on ne doit pas partir pour une randonnée afin d'admirer le paysage, mais pour éprouver des «*sentiments agréables*» qui varient au fil de la journée, chacun étant délicieux en lui-même et conduisant au plaisir suivant. Mais s'efforcer d'aller trop loin au lieu de goûter chaque différente expérience détruit le plaisir.

Pour bien apprécier une randonnée, on doit la faire seul afin de pouvoir choisir quand partir et quand s'arrêter, et où aller après. Le marcheur doit pouvoir faire ce que sa fantaisie lui dicte. La compagnie d'autres personnes suscite aussi, parmi les marcheurs, une «*intoxication*» naissant de la soumission au grand air et au mouvement.

Les premiers jours de la randonnée peuvent être pénibles, mais ils sont suivis par une impression de facilité, à moins que le marcheur continue à ruminer de sombres pensées. La facilité peut prendre toute une variété de formes, comme le fait de chanter ou de sautiller, ce qui pourrait être embarrassant si remarqué par quelqu'un d'autre. Hazlitt se plaisait à de telles extravagances, sa tendance à «*sauter et à courir*» ayant pu compromettre le rythme des «*constantes enjambées*» qui sont propices à la libération de l'esprit des pensées sérieuses pour en préférer de fantaisistes.

Alors que le jour progresse, le marcheur passe d'une fraîche allégresse à une «*ivresse du plein air*» où chaque chose semble «*un rêve joyeux*».

Les arrêts le long du chemin permettent au marcheur de se plonger dans un oubli du temps.

Le lieu où l'on fait étape offre le grand plaisir d'apprécier la nourriture, le vin et le tabac, des lectures qui font se sentir «*plein de verve et harmonieux*», «*détendu et purifié*». Si le temps est mauvais, le marcheur peut passer la soirée près du feu, détaché, satisfait et heureux, un antidote au monde moderne de hâte et d'anxiété. Peut-être ce plaisir peut-il soudain paraître le comble de la folie, «*mais, au moins, avez-vous eu un bon moment*», et le lendemain le voyage semblera différent !

## Commentaire

Stevenson avait toujours beaucoup pratiqué la marche durant sa jeunesse, principalement dans les "Pentland Hills"

Le texte allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque, and other papers*" (1881).

---

En 1876, Stevenson fut, à cause de ses habitudes bohèmes, chassé de la maison paternelle, mais accueilli, à Londres, par W.E. Henley.

Au cours de l'été, il fut de nouveau à Grez.

En octobre, quand Fanny et ses enfants revinrent à Paris, il retourna en Écosse. Il commença alors un roman, "***The hair trunk or The ideal commonwealth***" ("*La malle en cuir ou La société idéale*"), où des jeunes gens cherchent à fuir Cambridge au nom d'utopies lointaines ; mais il ne l'acheva pas (en 2011, Michel Le Bris, spécialiste de son œuvre, se permit d'y ajouter une fin, et le publia).

Tout l'hiver, il multiplia les voyages à Paris où Fanny et lui aimaient fréquenter les bouquinistes, les musées, Montparnasse, la colonie anglo-étatsunienne du Quartier latin. Elle accepta qu'il paie son trimestre d'étude à l'atelier de peinture, ainsi que le loyer de l'appartement qu'elle avait 5 rue de Douai. Il était irrité par l'arrivée imminente du mari dont le nom seul le mettait en rage. Si son optimisme le portait naturellement à croire en la réciprocité des sentiments, il se demandait quel attrait pouvait avoir un jeune homme à la santé délabrée, à la fortune dilapidée, à la carrière littéraire en devenir, pour une femme de trente-sept ans qui était étrangère, l'épouse d'un autre et la mère d'enfants ; cela ne pouvait être le désir physique, leur intimité ne reposant pas sur l'entraînement fatal d'une passion.

Ce fut bien parce que Fanny demeurait dans ses pensées qu'il écrivit :

---

Février 1877

**"On falling in love"**

*"De la naissance de l'amour"*

### Essai

Pour Stevenson, tomber amoureux est toujours une surprise, qui est suivie d'un «*désarroi*» par la constatation qu'on se trouve «*dans de telles conditions changées*», qu'on vit «*une aventure illogique [...] dans notre monde banal et raisonnable*». Nous ne pouvons pas maîtriser ce phénomène, et ce n'est pas quiconque qui peut le connaître. Il est en particulier difficile d'imaginer que «*des personnes anémiques ou collet monté*» puissent jamais tomber amoureuses, et bien des personnes «*aimables*» manquent la chance de tomber amoureuses. La situation idéale est que deux personnes «*progressent dans l'amour étape par étape*» ensemble. «*D'étape en étape, où le plaisir, où la gêne se combinent et grandissent, ils peuvent lire chacun dans les yeux de l'autre l'expression de leur propre émotion. Point n'est besoin de déclaration. Et c'est maintenant l'histoire de deux êtres qui s'aventurent pas à pas dans l'amour, comme deux enfants dans une chambre noire.*»

Tomber amoureux est bénéfique pour la personne car cela fait naître ou renaître en elle des sentiments généreux, suscite «*les vigoureuses parties ensoleillées de la nature*», que la vie quotidienne lui avait fait oublier. Les gens amoureux imaginent que leur amour bénéficie aussi aux autres, qu'ils ont toutefois tendance à regarder avec condescendance, même ceux qui sont amoureux aussi. L'amoureux s'efforce spécialement de faire du bien à la personne aimée car «*l'essence de l'amour [...] est une gentillesse passionnée, la gentillesse devenue frénétique, importune et violente*», sans qu'on trouve encore quelque trace de vanité. Bien que nous sommes constamment mal compris par les autres, il devient d'une importance extrême d'être compris de la personne bien-aimée. Les amoureux se retirent de leurs vies passées, mais, bien qu'ils puissent éprouver de la jalousie, ils ne sont jamais jaloux du passé des êtres aimés, simplement mécontents de l'avoir manqué.

Finalement, chaque génération d'amoureux se perd dans l'oubli, avec peu de choses à montrer pour assurer sa survivance.

### Commentaire

L'essai parut dans "The Cornhill magazine".

Un critique en écrivit : «Cet essai, sensible et perspicace, est peut-être la plus brillante analyse qui ait jamais été écrite sur ce sujet. On ne saurait trop conseiller aux lecteurs de garder l'œil ouvert sur le talent prometteur d'un certain Stevenson.»

---

Le 19 juin, Stevenson fut à Londres où il parla de Fanny à son ami, Henley, qui écrivit alors un poème intitulé "La Californienne".

Stevenson passa l'été à Grez, avec Fanny, et ce ne fut qu'alors que, après une cour assidue, ils devinrent amants et vécurent une saison idyllique, Fanny peignant encore et toujours, Stevenson la suivant, portant ombrelles et matériel.

De retour à Paris, Stevenson donna comme adresse à sa famille 5, rue Ravignan, adresse qui était celle de Fanny... Il fut alors cloué au lit par une conjonctivite purulente ; sa vue baissait, allait-il perdre définitivement la vue? Fanny fit alors la première expérience de la vie qu'elle allait mener durant les vingt prochaines années : une lutte constante pour maintenir la santé sinon sauver la vie de Stevenson à n'importe quel prix.

Une fois guéri, elle le conduisit chez Colvin, à Londres, où elle rencontra ses amis intellectuels qui lui montrèrent un soupçon d'étonnement, un zeste de condescendance, une pincée de sympathie.

Malgré les problèmes d'argent qui commençaient à l'assaillir, il était toujours animé par une grande générosité. Ce fut ainsi qu'il imposa à Grez une troupe de chanteurs ambulants que toutes les auberges de la région avaient bannis ; qu'il leur offrit l'intégralité des droits d'auteur sur la nouvelle qu'ils lui avaient inspirée ; qu'il acheta une nouvelle garde-robe au peintre Bloomer qui avait été chassé du Louvre pour cause de tenue misérable ; qu'il dépensa les derniers sous qu'il avait pour faire construire, sur un chantier naval à Moret-sur-Loing, une péniche qu'il aurait baptisée "Les onze mille vierges de Cologne", sur laquelle lui, Fanny et ses enfants auraient traversé la campagne française jusqu'aux canaux du Midi avant de revenir à Paris, projet qui échoua par manque d'argent, la péniche étant saisie par le charpentier et finissant par «*pourrir dans la rivière où elle avait été embellie*».

Lui, qui, avait fait les quatre cents coups à l'université avec des amis qui tous depuis s'étaient mariés, voulait le faire lui aussi. Avec sa fougue de jeune homme, il déclara à Fanny que le divorce existait, qu'il l'épouserait. Il écrivit : «*L'espoir est si fort qu'il a vaincu la peur.*» Et elle était prête à l'épouser.

Mais les obstacles à leur amour étaient nombreux. En cette époque puritaine, son avenir ne se présentait pas sous les meilleurs auspices. Âgée de trente-sept ans, ayant une fille à marier, un petit garçon à élever, un mari à rejoindre, Fanny n'était pas la demoiselle dont on s'éprend impunément, ni la courtisane au grand cœur, ni, d'ailleurs, l'initiatrice en volupté. Pour sa part, il n'était toujours pas autonome financièrement, dépendant de la rente que lui versait son père, lequel réclama d'ailleurs son retour à Édimbourg. Il était difficile, dans ces conditions, d'imaginer pouvoir subvenir aux besoins de cette petite famille. Cependant aucun doute ne vint attédir leur passion. Ils vivaient ce qu'ils appelaient une «*romance of destiny*».

Cette année-là, il écrivit à son ami, Baxter : «*Je ne suis plus aussi jeune qu'autrefois et j'ai la nostalgie du temps qui passe. Je me sens un peu plus lourd, et peut-être plus triste que par le passé. Le rire surtout, ce vieux rire hyperbolique, ce rire incontrôlable qui nous prenait aux tripes, qui nous pliait en deux jusqu'aux larmes, ce rire-là s'est éteint. Mais... bien que rien ne puisse ramener son heure de gloire au jardin ni sa splendeur à la rose, je prétends être un heureux mortel après tout.*»

*Nous sommes un peu trop vieux pour la nostalgie des verts paradis, trop vieux aussi pour jouer les Werther. Si nous n'avons pas lavé notre esprit de toute cette camelote, de tous ces clichés immatures, je me demande comment nous pourrions vivre et mourir correctement.»*

Il trouva un emploi à Paris qui justifiait sa présence : il servait de secrétaire particulier à l'un de ses anciens professeurs.

Il publia :

---

---

1877

**"An apology for idlers"**

*"Une apologie des oisifs"*

### Essai

Stevenson considérait que, à une époque où la société incitait à être actif «*en quelque profession lucrative*», les arguments en faveur de l'oisiveté avaient le droit d'être entendus, si seulement on en faisait une relation correcte. Pour lui, qui revendiquait une forme de disponibilité, l'oisiveté «*ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire un grand nombre de choses qui ne sont pas reconnues par les règles dogmatiques de la classe dirigeante*». On est généralement adepte de l'oisiveté dans sa jeunesse jusqu'à ce que l'âge vienne en faire disparaître les plaisirs, et souvent faire regretter les occasions qu'on a manquées de faire l'école buissonnière pour se consacrer plutôt au travail.

Or, grâce à l'oisiveté, nous pouvons acquérir une profonde éducation, une «*connaissance de la vie dans son ensemble, l'art de vivre*». En effet, en rencontrant différentes sortes de gens, on s'ouvre à différentes sortes d'opinions.

Mais la société ne peut l'accepter, car ce qui est alors appris n'entre dans «*aucune des catégories scolastiques*». Et les gens affairés n'ont souvent aucune curiosité et aucune envie d'apprécier une chose pour ce qu'elle est, sans tenir compte de son utilité. Or il y a des choses plus importantes que de faire des affaires, comme d'aider quelqu'un d'autre à être heureux, en l'étant d'ailleurs soi-même. Après tout, le souci des affaires n'est pas si important «*dans le grand schéma des choses*», et ne mérite pas que, pour le poursuivre, on abandonne sa «*précieuse jeunesse*».

### Commentaire

Cet essai qu'on peut considérer comme philosophique parut dans "The Cornhill magazine".

---

---

1877

**"Edifying letters of the Rutherford family"**

*"Lettres édifiantes de la famille Rutherford"*

### Nouvelle

À travers cette correspondance entre un oncle et ses deux neveux, qui mènent des vies très différentes, s'opposent le bien et le mal, la foi et l'agnosticisme, le sens du devoir et l'individualisme.

### Commentaire

Le texte, apparemment fondé sur les épreuves subies par Stevenson dans sa jeunesse dans le milieu très victorien d'Édimbourg, et qui n'est pas vraiment une nouvelle, resta inachevé et n'allait être publié qu'en 1982, des spécialistes de Stevenson ne voulant pas, pour des raisons mystérieuses, reconnaître qu'il est bien de lui. Il est vrai qu'il aurait mérité d'être plus développé.

1877  
"Will o' the mill"  
"Will du moulin"

Nouvelle de 30 pages

Will, qui fut un enfant adopté par les meuniers, vit dans un moulin-auberge de la montagne. Désirant s'en échapper, il aspire à descendre dans la plaine qu'il domine et à explorer le vaste monde. Mais, un jour, un des voyageurs passant par l'auberge, un jeune homme gras l'en dissuade, le persuade de se contenter de la vie rurale qu'il a, le fait changer d'avis, décider de rester là, de s'occuper de l'auberge après la mort de ses parents. C'est ainsi que, un jour, il a pour clients un pasteur et sa fille, dont il tombe amoureux : il se déclare, mais, juste avant de l'épouser, il change d'avis en se rappelant les propos du voyageur. Même s'ils vont rester amis jusqu'à la fin de leurs vies, elle en conçoit du dépit, et épouse un autre homme. Cependant, quand elle est sur le point de mourir, elle le fait appeler. Enfin, après avoir passé toute sa vie à travailler au moulin, vieux de soixante-douze ans et sage renommé pour la simplicité de sa vie, il reçoit un visiteur qui veut le faire voyager : c'est la Mort avec laquelle il part volontiers, main dans la main.

Commentaire

La nouvelle, divisée en trois chapitres et quelque peu longue, ne présente guère d'événements ; elle n'est que le portrait d'une seule personne que, d'ailleurs, Stevenson aurait pu connaître, un homme du peuple qui a des conversations avec des visiteurs instruits. Il regarde s'écouler, comme un long rêve poétique, une existence dont il est à la fois l'acteur et le spectateur. Mais cette triste histoire racontée avec délicatesse est émouvante, et on y trouve de magnifiques descriptions de la nature.

On peut considérer la nouvelle comme une des œuvres philosophiques de Stevenson, car elle provoque la réflexion ; elle nous apprend comment la rencontre avec un étranger peut susciter ou briser des décisions prises pour la vie ; elle nous fait comprendre que, quand, sans qu'on s'en aperçoive, la réalité se dissout dans le songe, alors s'estompe aussi la différence entre le bien et le mal, entre le bonheur et la douleur, et la mort elle-même n'est qu'un voyage aimable.

En 1878, la nouvelle fut publiée dans "The Cornhill magazine" ; puis, en 1887, elle figura dans le recueil "*The merry men and other tales and fables*". Henry James considéra que se trouvait dans ce texte «quelque chose de très rare, de poétique et d'inattendu, avec cette tout à fait fascinante qualité que peut avoir une œuvre d'imagination, un mouvement faisant alterner le mystère et son explication, un air (l'air de la vie elle-même) d'à demi vous inviter et d'à demi vous dissuader d'interpréter [...] L'histoire est écrite dans le plus heureux des tons, et suggère toutes sortes de choses. Mais que représente-t-elle en particulier? Peut-être l'avantage d'attendre cette vérité de grand intérêt que nous calmons nos impatiences, l'une après l'autre.»

En 1899, la nouvelle fut traduite en français par Marcel Schwob.

---

Août 1877  
"Francis Villon, student, poet and house-breaker"  
"François Villon, étudiant, poète, cambrioleur"

Essai

Stevenson faisait la recension d'une nouvelle biographie de Villon due à Longnon, et ajoutait ses propres commentaires. Il était fasciné par cet être marginal, était sensible à des anecdotes de sa vie. Surtout, il louait son art. Mais, s'il le considérait comme un poète charmant, il adopta un ton moralisateur pour critiquer sa «basse» façon de vivre, ses «bas» compagnons, son manque apparent de valeurs morales, tout cela illustré d'un choix de citations. Selon lui, il avait été méchant et même cruel, son esprit étant pourri par un cynisme purement et simplement bestial, et par le matérialisme ; il

écrivait : «*Ses yeux étaient scellés par leur propre saleté*», et l'empêchaient de rien voir de noble ou de beau dans les cieux ou sur la terre. Il lui reprochait de mentir au sujet des pauvres, de les montrer envieux, avides et trompeurs, au lieu de faire ressortir leur noblesse. Curieusement, il lui reprocha de ne s'être pas inspiré de la conduite admirable de Jeanne d'Arc qu'il avait pourtant mentionnée dans la "*Ballade des dames du temps jadis*".

#### Commentaire

Stevenson semblait donc croire qu'un homme qui est plutôt amer à l'égard du monde ne peut avoir aucun idéal.

---

---

Octobre 1877

#### ***"A lodging for the night. A story of Francis Villon"***

*"Un logis pour la nuit"*

Nouvelle de 24 pages

Une nuit de l'hiver 1456 à Paris, le poète François Villon partage la chaleur d'une petite maison adossée au cimetière de Saint-Jean avec quelques membres de l'équipe de voleurs dont il fait partie. Deux des coquins s'adonnent à un jeu de hasard lorsque, tout à coup, l'un des deux poignarde mortellement l'autre. Tout le monde s'enfuit alors dans les rues glaciales de Paris, où Villon erre seul, tourmenté par l'idée de mourir au gibet ou victime du froid. Il finit par profiter de l'hospitalité d'un chevalier avec lequel une discussion animée s'engage dès lors que Villon se présente comme voleur, et que son hôte ne le comprend pas.

#### Commentaire

L'histoire est brillamment racontée, avec du suspense, de la couleur et un sens de la spéciale brutalité du Moyen-Âge. Comme Stevenson déploya un riche vocabulaire, une langue vivante, la nouvelle montrait déjà les qualités de style pour lesquelles il allait devenir célèbre.

La nouvelle fut publiée dans "Temple bar - A London magazine for town and country readers".

Elle allait figurer dans le recueil "*New Arabian nights*" en 1882.

---

---

En janvier 1878, Stevenson s'isola à l'"Hôtel des étrangers", à Dieppe, pour terminer le récit de son voyage en canoë, "*An inland voyage*".

Il publia :

---

---

Janvier 1878

#### ***"The sire of Malétroit's door"***

*"La porte du sire de Malétroit"*

Nouvelle de 23 pages

Un jour de septembre 1429, le jeune damoiseau Denis de Beaulieu, se trouvant à Château-Landon, alors qu'il aurait mieux fait de rester auprès du feu ou d'aller se coucher, est allé rendre visite à un ami. Or, après, pour retourner à son auberge, il se trouve à marcher seul dans des rues étroites et qu'il connaît mal. Il est non seulement envahi d'une terreur claustrophobe, mais craint d'être assailli. Alors qu'il approche de l'impressionnante demeure d'une grande famille, qui le fait se souvenir de sa propre maison à Bourges, il voit venir une patrouille de gens d'armes ivres qui, pense-t-il, n'hésiteraient pas à le tuer et à le laisser là où il tomberait. Il se campe donc dans le porche de la

demeure, prêt à se battre jusqu'à la mort. Alors qu'il tire son épée, et s'appuie contre la lourde porte de chêne, elle cède sous son poids, tourne silencieusement sur des gonds huilés. Il pense alors avoir été sauvé par la Providence, mais il bascule dans des ténèbres inconnues, se trouve pris au piège dans cette maison étrange. Suivant un mince rayon de lumière dans un escalier, il arrive dans une grande pièce très éclairée où est assis sur un haut siège à côté de la cheminée le sire de Malétoit, qui ressemble plus à un taureau, à un bouc ou à un sanglier qu'à un être humain. Mais de beaux cheveux blancs encadrent son visage, ses mains paraissent épargnées par l'âge, étant à la fois charnues et délicates, ses doigts fuselés et sensuels étant comme ceux des femmes des tableaux de Léonard de Vinci. Se tenant sur son siège comme un dieu, il contemple Denis, et, dans un murmure musical, l'invite à entrer, disant l'avoir attendu toute la soirée. Le jeune homme est abasourdi, et indique qu'il doit y avoir erreur. Mais, comme le sire de Malétoit continue à le considérer comme un visiteur attendu, il pense avoir affaire à un fou. Son trouble est accru quand il perçoit des voix précipitées qui récitent des prières derrière une tenture située directement en face de lui. Quand le sire de Malétoit le désigne comme étant son cher neveu, le jeune homme perd momentanément la maîtrise de lui-même, traite le vieil homme de menteur, et le menace de forcer le passage hors de la maison avec son épée. Mais on lui dit que, s'il tente de s'échapper, il sera retenu pieds et poings liés. À ce moment, la tenture est levée, et apparaît la chapelle où Denis, escorté par le sire de Malétoit et un prêtre, fait face à une jeune fille vêtue d'une parure de fiancée, à genoux devant l'autel. Il commence à comprendre combien sa situation est désespérée. Le sire de Malétoit lui explique que l'honneur de sa famille a été compromis par un jeune homme qui a secrètement fait la cour à sa nièce, en se tenant chaque jour près d'elle à l'église, et en lui écrivant des lettres ; le père outragé a donc installé, pour capturer cet homme, le piège qu'est l'ingénieux dispositif de la porte ; comme Denis y est tombé, le sire de Malétoit estime que, même s'il n'est pas le coupable, il sera forcé d'épouser sa nièce afin de restaurer l'honneur de la famille ; il lui donne deux heures pour accepter d'épouser Blanche, ou il sera pendu. Il laisse les deux jeunes gens seuls dans la chapelle pour le temps alloué.

Denis et Blanche passent ce temps à parler d'amour, d'honneur, de honte, de mariage sous la contrainte, de l'incertitude de la vie, et de la fragilité de la réputation. Les sentiments de l'un pour l'autre changent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils en arrivent à une confiance mutuelle, à l'amour et au respect. Denis épousera Blanche, mais pas pour racheter son honneur, et elle l'épousera non pour sauver sa vie ; ils se marieront parce qu'ils s'aiment vraiment. À la fin des deux heures, le sire de Malétoit entre dans la chapelle, voit les deux jeunes gens qui s'étreignent et se donnent des baisers, et souhaite un bon matin à son nouveau neveu.

### Commentaire

De cette histoire à la fois très amusante (du fait du personnage grotesque qu'est le sire de Malétoit) et très romantique (la conversation entre Denis et Blanche est très, sinon trop, courtoise), que Stevenson a racontée avec un grand souci de vraisemblance dans la restitution du monde médiéval (il accumula les détails descriptifs et les termes anciens), on retient l'idée sous-jacente que la destinée puisse être déterminée par des circonstances imprévues, un individu aussi maître de lui que Denis de Beaulieu puisse être victime du destin, tout en trouvant le bonheur !

La nouvelle fut d'abord publiée dans la revue "Temple bar" puis, en juillet 1882, dans le deuxième volume des "*Nouvelles Mille et une nuits*".

En 1951, elle a été adaptée au cinéma, par Joseph Pevney, dans "*The strange door*" ("*Le château de la terreur*").

---

Toujours décidé à se marier, Stevenson, dans une lettre à Charles Baxter, devenu son agent financier, datée du 26 juin 1878, lui posa des questions qui montrent que ses préoccupations étaient claires : «*Un homme, un sujet britannique, majeur, peut-il épouser une Américaine (majeure, s'il est nécessaire de préciser son âge) en Écosse? Si oui, dans quel délai et à quelles conditions? La chose*

*serait-elle plus facile en Angleterre, avec autorisation spéciale? Ce serait une bonne chose d'avoir rapidement la réponse à ces questions.»*

Dès les premiers beaux jours de 1878, Stevenson, Fanny et ses enfants se retrouvèrent à Grez. Mais l'horizon s'obscurcit car le mari de Fanny la somma de rentrer en Californie et lui coupa les vivres. Après avoir encore passé juin et le début de juillet à Grez, elle commença ses préparatifs pour son retour aux États-Unis où elle avait bien l'intention de demander le divorce. Stevenson aurait bien voulu l'accompagner, mais ses finances ne le lui permettaient pas, et il était soumis à la même menace de se voir couper les vivres par son père s'il persistait à vouloir ce mariage. Très affecté, il écrivit à Baxter qu'il vivait alors *«les vingt derniers jours de sa passion»*.

Cependant, le père de Stevenson, s'il était peu satisfait de cette liaison avec une États-Unienne, mère de famille, plus âgée d'une dizaine d'années, à la suite d'un entretien qui aurait dû être très orageux mais dans lequel il fut touché par la sincérité de son fils, décida finalement de lui verser une avance sur l'héritage afin qu'il poursuive sa carrière littéraire.

Ils oublièrent leurs tracas en travaillant, car, s'il fournit alors de nombreux articles (des critiques littéraires, des articles de fond) au "London magazine" de Henley ou à la revue de Leslie Stephen, ils étaient lus par Fanny qui suggérait, corrigeait, dans une communion intellectuelle qu'il qualifia de «relation parfaite».

Ce fut ainsi qu'il publia à Londres :

---

1878

***"An inland voyage"***

*"Voyage en canoé sur les rivières du Nord"*

Récit de voyage

Il s'agit de la navigation entreprise par Stevenson et son ami, Walter Simpson, dans deux canoés, sur les canaux, d'Anvers à Pontoise (pour plus de détails voir plus haut).

Commentaire

Le livre ne se vendit pas très bien, ne rapportant à Stevenson que vingt livres sterling. Mais il reçut quelques bonnes critiques. Lui-même se jugea avec ce regard sévère qu'il n'appliquait qu'à lui-même : *«Pas trop mal écrit. Mince. Médiocrement amusant. Un peu poussif.»*

Le livre allait être édité en français :

-d'abord en 1978 à l'occasion du centenaire, avec en plus *"La France que j'aime"*, *"Voyage avec une palette et des pincesaux"* (sur la forêt de Fontainebleau et ses peintres) et *"Voyage à travers les livres"* (sur quelques auteurs français) ;

-puis en 1985 sous le titre *"Canaux et rivières, d'Anvers à Compiègne"*.

---

Janvier-avril 1878

***"Latter day Arabian nights : The suicide club"***

*"Nouvelles Mille et une nuits : Le club du suicide"*

Recueil de trois nouvelles reliées

Les personnages principaux sont le prince Florizel de Bohême et son grand écuyer, le colonel Géraldine. Le lien entre eux est très fort, malgré le fait qu'ils ne soient pas sur le même plan hiérarchique ; une confiance, une complicité et une immense amitié règnent entre eux. Le prince, excédé des soucis du gouvernement, se délasse en jouant au policier amateur, étant toujours en quête d'aventures extraordinaires.

**“Story of the young man with the cream tarts”**  
**“Histoire du jeune homme aux tartelettes à la crème”**

Nouvelle de 24 pages

À Londres, le prince de Florizel et le colonel Géraldine, se déguisent pour aller boire quelques verres sans être reconnus. Ils se trouvent dans un bar à huitres lorsqu'ils sont accostés par un jeune homme qui distribue gratuitement à chaque personne une tartelette à la crème, et qui, si elle la refuse, la mange lui-même. Intrigués par son étrange comportement, ils acceptent la tartelette à la crème à la condition que, en retour, il dîne avec eux. Ils accompagnent donc le jeune homme dans la suite de sa tournée. C'est seulement à la fin du repas que le prince le questionne sur la raison de son action. Le jeune homme indique : *«J'étais résolu à couronner ma vie d'absurdités par une suprême folie.»* Alors qu'il ne lui restait plus que quatre-vingt livres de toute sa fortune, il avait décidé d'en employer quarante à s'amuser tout au long de la journée. Il ajoute : *«J'ai passé une journée des plus divertissantes, jouant nombre de tours en dehors de celui des tartelettes à la crème qui m'a valu le plaisir de faire votre connaissance.»* Il garde les autres quarante livres pour un usage particulier : entrer dans un étrange club : le Club du suicide. Il leur propose d'y adhérer aussi, bien qu'il n'en connaisse pas le fonctionnement. Le prince, piqué par la curiosité et d'humeur à plonger dans l'aventure, accepte l'offre, malgré la réticence du colonel Géraldine.

Tous trois se rendent donc au club, découvrent un lieu fermé, un peu enfumé, où une vingtaine de personnes s'amuse, tout en vidant des verres de champagne. Ils rencontrent le président, et, sans en connaître le principe véritable, adhèrent au club ; il apparaît tout à fait ordinaire au premier abord, mais le prince et le colonel soupçonnent des activités illicites.

Pendant assez longtemps, le fonctionnement du club leur reste mystérieux. Mais un des autres membres indique un jour au colonel Géraldine qu'ils sont des désespérés qui ont en commun la volonté de mettre fin à leurs jours, mais sont incapables de le faire ; par leur adhésion au club, ils s'engagent sur l'honneur à se suicider le jour où un tirage au sort, auquel on procède régulièrement, les aura désignés ainsi que leur *«suicideur»* ; chaque soir, le hasard de la partie de cartes désigne un *«suicidé»* et son *«suicideur»* ; le président invente chaque fois, pour camoufler le meurtre, des stratagèmes, et jamais il ne s'est fait démasquer.

Le prince et le colonel sont scandalisés, mais veulent aller au bout de leur entreprise : ils retournent donc au club le lendemain soir. Or c'est le prince lui-même qui est désigné comme *«suicidé»*. Il ne sait comment échapper à ce destin qui lui est imposé. Cependant, le colonel Géraldine réussit à le sauver avant que son meurtrier ne l'atteigne, en simulant un faux enlèvement. Le prince *«avait beau être résolu à affronter son sort, c'est avec une joie sans mesure qu'il cédait à la force de l'amitié, et renaissait à la vie et à l'espoir.»* Puis, voulant démanteler ce club, il décide de traquer le président pour le tuer en duel. À sa demande, Géraldine confie cette mission à son frère. Mais l'entreprise ne s'avère pas si simple...

Commentaire

La nouvelle, une histoire aussi inquiétante qu'ironique, fut dédiée à Bob Stevenson.

---

**“Story of the physician and the Saratoga trunk”**  
**“Histoire du médecin et du coffre de Saratoga”**

Nouvelle de 28 pages

À Paris, un touriste étatsunien jeune, naïf, curieux, bavard, parfois même indiscret dans ses questions, mais fortuné, Silas Q. Scuddamore, étudie *«les charmes de Paris du septième étage de ce qu'on appelle un hôtel meublé, situé dans le quartier latin»*. Mais il est victime d'une machination, étant attiré par une jeune belle femme qui lui donne un rendez-vous auquel elle ne se présente pas.

Or, de retour à son hôtel, il découvre dans son lit le cadavre d'un jeune homme, et ne sait qu'en faire. Heureusement, son voisin de palier, le docteur Noël, lui propose de l'aider en faisant jouer ses relations. Scuddamore et le corps (enfermé dans une grande malle, le «*coffre de Saratoga*») quitteront le pays en faisant partie de la suite du prince Florizel, ce qui lui épargnera les fouilles à la douane ; puis il pourra se débarrasser du corps à une adresse à Londres qu'il lui donne. Il obéit ; mais, à l'adresse indiquée, il trouve le prince Florizel qui lui explique qu'il est dans un des repaires d'un grand criminel (qui n'est autre que le président du "*Club du suicide*"). Silas convainc le prince de son innocence, et, à l'ouverture du coffre, le prince découvre que le cadavre n'est autre que celui du frère du colonel Géraldine qui a donc été assassiné par le président du "*Club du suicide*" lors de son évasion.

### Commentaire

On peut se demander pourquoi le protagoniste ne va pas directement à la police.

---

### ***"The adventure of the hansom cab"*** ***"L'aventure du fiacre"***

Nouvelle de 22 pages

À Londres, le lieutenant Brackenbury Rich, qui est à la retraite, étant en quête d'aventures, veut découvrir les plaisirs de la ville, mais ne sait trop où aller. Comme il se met à pleuvoir, il monte dans un fiacre, et dit au cocher de l'emmenner où il veut. Il le conduit à une réception chez un certain Morris qui, étant à la recherche de «*gentlemen de confiance*», ne cesse d'évaluer ses différents invités, et leur enjoint de partir jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux, le lieutenant Brackenbury Rich et le major O'Rooke. Il leur révèle alors être le colonel Géraldine, et les invite à se joindre à lui pour une mission secrète. Ils se rendent dans la nuit en un lieu discret où ils trouvent le prince Florizel qui, avec l'aide du Dr. Noël, a tendu un piège au président du «*Club du suicide*» et l'a finalement capturé. Il le combat dans un duel dont il sort victorieux, ayant ainsi obtenu enfin réparation des crimes découverts dans la première nouvelle.

---

### Commentaire sur le recueil

Malgré la référence aux "*Mille et une nuits*", rien n'a trait à l'Orient dans ces aventures urbaines se déroulant à Londres et à Paris, au XIXe siècle, dans ces histoires enchâssées sans guère de vraisemblance psychologique.

En fait, les nouvelles, très divertissantes, exploitant le sens du mystère, de l'extraordinaire, de l'incroyable, habilement dosés par l'auteur afin de susciter l'intérêt, sont assez semblables aux "*Crimes célèbres*" de Dumas ou aux histoires de Ponson du Terrail ; on pourrait évoquer aussi les nouvelles policières de Poe, mais elles manquent des qualités de celles-ci : la rigueur hallucinante, la logique impitoyable dans l'enquête.

Stevenson, revendiquant la modernité du récit dans ce qu'il peut porter d'enchantement, nous entraîne sur les chemins de la fantaisie humoresque. Il montra sa virtuosité formelle en proposant une seule histoire, mais éclatée en une série de récits, tout le jeu et la prouesse reposant sur le grand écart qu'il ménagea entre le récit autonome de chaque nouvelle et la trame générale de l'histoire commune à chacune d'entre elles : chaque nouvelle semble proposer un récit entièrement différent, et finit par rejoindre et à faire progresser de façon centrale l'intrigue principale.

Dans chaque nouvelle revient le thème du hasard.

D'autre part, est affirmée la nécessité de la justice, qui anime le prince Florizel dans sa traque du président du "*Club du suicide*" et dans sa volonté de le punir. Étant un prince, il incarne une autorité supérieure, détient un pouvoir qu'il tient à utiliser en vue du bien. Toute sa personne inspire le

respect. Mais il est loin de mettre en avant sa supériorité hiérarchique, et la relation qu'il entretient avec le colonel Géraldine prouve bien qu'il est un homme bon.

Henry James considéra que les nouvelles «offrent, comme le titre du recueil l'indique, le merveilleux dans sa forme la plus franche et la plus délectable. D'une part, extravagantes, d'autre part, très spécieuses, elles sont le résultat d'une très heureuse idée, celle de placer, dans la vie anglaise contemporaine, des aventures qui sont de pures aventures, et de les relater avec le ton placidement ingénu de Schéhérazade». Mais, selon Lloyd Osbourne, Stevenson, à la fin de sa vie, ne leur attachait plus aucune importance, se sentait même honteux de les avoir écrites. Pourtant, elles auraient pu inciter Conan Doyle à inventer les aventures de Sherlock Holmes.

Le recueil a été adapté au cinéma dans :

-En 1909, *"The suicide club"*, un court métrage muet étatsunien de David Wark Griffith.

-En 1914, *"The suicide club"*, un film muet étatsunien de Maurice Elvey.

-En 1919, *"Unheimliche Geschichten"* (*"Cauchemars et hallucinations"*), un film muet allemand de Richard Oswald.

-En 1932, *"Unheimliche Geschichten"* (*"Cauchemars et hallucinations"*), un autre film allemand de Richard Oswald.

-En 1936, *"Trouble for two"* (*"À vos ordres, Madame"*), un film étatsunien de J. Walter Ruben.

-En 1946, *"La dama de la muerte"*, un film chilien de Carlos Hugo Christensen.

-En 1970, *"El club de los suicidas"*, un film mexicain de Rogelio A. Gonzalez.

-En 1988, *"The suicide club"*, un film étatsunien de James Bruce.

Le recueil a été adapté à la télévision dans :

-En 1950 : *"The suicide club"*, un épisode de la série étatsunienne *"Suspense"*, réalisé par Robert Stevens.

-En 1974, *"The suicide club"*, un téléfilm étatsunien.

-En 1979, *"Priklyucheniya printsa Florizelya"*, un téléfilm russe de Yevgeni Tatarsky.

-En 2000, *"The suicide club"*, un téléfilm étatsunien de Rachel Samuels.

---

---

Juin-octobre 1878

***"Latter day Arabian nights : The rajah's diamond"***

*"Le diamant du rajah"*

Recueil de nouvelles

---

---

***"Story of the bandbox"***

*"Histoire du carton à chapeau"*

Nouvelle de 28 pages

Harry Hartley, secrétaire particulier du général de division Sir Thomas Vandeleur, congédié par la botte martiale de celui-ci, se voit confier un carton à chapeau par Lady Vandeleur...

---

***"Story of the young man in holy orders"***

*"Histoire du jeune ecclésiastique"*

Nouvelle de 17 pages

Le jeune clergyman Simon Rolles découvre un écrin échappé du carton à chapeau... Il s'y trouve un diamant merveilleux, qui appartient autrefois à un rajah des Indes, et qui a été volé.

---

**“Story of the house with the green blinds”**  
*“Histoire de la maison aux stores verts”*

Nouvelle de 34 pages

Francis Scrymgeour, employé à la Banque d'Écosse à Édimbourg, se retrouve dans Paris à surveiller une maison aux volets verts, avec, dans sa poche, le diamant du rajah.

---

**“The adventure of Prince Florizel and a detective”**  
*“L’aventure du Prince Florizel et d’un détective”*

Nouvelle de 7 pages

Le prince Florizel, escorté par un détective, entreprend des recherches et, après des aventures dignes d’un roman policier, retrouve le diamant du rajah, mais le jette aussitôt dans les eaux d’un fleuve ; ainsi plus personne ne sera plus tenté de le voler. Ses sujets, finalement excédés d’un souverain qui s’occupe de tout sauf de ses États, l’obligent à abdiquer, et il est réduit à la modeste profession de marchand de tabac dans une grande capitale européenne où il avait connu auparavant les fastes de la Cour.

---

Commentaire sur le recueil

Les nouvelles furent d’abord publiées séparément dans la revue “London” du 8 juin au 26 octobre 1878. Puis, en 1882, elles formèrent un recueil.

---

1878

**“Leon Berthelini’s guitar”**  
*“La providence et la guitare”*

Nouvelle de 32 pages

Léon Berthelini, ancien artiste des théâtres de Montrouge, Belleville et Montmartre, et sa femme, Elvira, qui est bulgare, chantent et jouent de la guitare. Ils en vivent difficilement en allant de lieu en lieu avec leurs deux malles, ne sachant jamais où ils coucheront la nuit suivante. Ils arrivent à Castelle-Gâchis pour y «*chanter entre six et douze chansons drôles, gratter la guitare, entretenir la bonne humeur d’un public de province, et, présider aux mystères d’une tombola*». Mais l’hôtelier refuse de les loger. Ils se retrouvent sur un banc de parc où ils rencontrent Léon Berthelini, un jeune bourgeois qui, envisageant de devenir banquier, ne montre que peu d’intérêt pour l’art et pour la musique, mais les conduit cependant, à travers un champ de navets, jusqu’à une maison où habitent un peintre et sa femme ; s’ils les accueillent, éclate entre eux une dispute à propos d’argent. Ensuite, les deux artistes font face à un commissaire brutal, et, enfin, à un public antipathique !

Commentaire

La nouvelle fut commencée en France et finie dans la chambre de Sidney Colvin à Cambridge. Si elle est divisée en neuf petits chapitres, c’est une farce basée sur une histoire qui avait été racontée à Stevenson par un comédien ambulant français et sa femme bulgare. On y reconnaît l’influence de Maupassant, car, à des situations burlesques, se mêle une note humaine et délicate, un artiste trop doué pour son siècle voyant ses rêves de beauté virer au cauchemar. On constate que les bohèmes, repoussés par les bourgeois, se soutiennent entre eux. Mais la position de l’auteur est

ambiguë car, si l'artiste est insulté par des bourgeois, ce n'est pas sans raison, car c'est en fait un charlatan.

Stevenson se pencha sur le triste sort d'un artiste impécunieux à un moment où, dans la perspective d'une union avec une femme mariée et ayant des enfants, il se rendait compte que l'agréable dilettantisme qui caractérisait une grande part de ces écrits devait désormais être remplacé par un sérieux professionnalisme ; qu'alors qu'il avait publié un récit de voyage, plus de trente articles, quatre nouvelles, quelques poèmes, et plus encore, il manquait d'argent, et devait s'employer à en gagner. Mais n'est finalement pas déterminé ce que les artistes devraient faire ou ne pas faire afin de gagner de l'argent.

On remarque ce commentaire de Léon : *«Il ne s'agit pas de faire des aquarelles, ni de jouer du piano. C'est une vie qu'il faut gagner.»* Et le candidat banquier quitte ces nouveaux amis en se disant : *«Ils sont tous fous... tous fous, mais tout à fait convenables.»*

La nouvelle fut publiée dans la revue "London" puis dans le recueil "New Arabian nights", sous le titre "The providence and the guitar".

---

1878

**"El Dorado"**

Essai

Stevenson voyait l'Eldorado comme le rêve ultimement inatteignable, comme un substitut à toutes les quêtes personnelles impossibles à parachever. Il considérait la nécessité de se plier aux réalités de la vie quotidienne, de ne pas céder à l'attrait illusoire du succès. Il constatait que nous agissons dans la vie comme si notre but était d'acquiescer autant de choses que possible. Il faisait remarquer, cependant, que, en ce qui concerne le bonheur, nous ne pouvons jamais l'atteindre, bien que nous continuions à y aspirer. En fait, pour lui, le bonheur ne peut être trouvé que dans le processus de le chercher, et non dans aucun bonheur final. *«Pour être vraiment heureux, ce qui compte, c'est la façon dont nous commençons et non pas celle dont nous finissons ; c'est ce que nous voulons et non ce que nous avons.»* Le monde demeure ennuyeux à moins que nous lui portions *«désir et curiosité»*, qui font que nous lui trouvons de nouveaux attraits à chaque âge de la vie. Puisque (à part avec la mort) nous n'arrivons jamais vraiment nulle part, et que *«voyager avec espoir est mieux que d'arriver»*.

Commentaire

On ne peut s'empêcher de voir dans cet article l'expression du doute qui tourmentait Stevenson au moment où ses pensées le portaient vers un paradis situé outre-Atlantique.

Le texte parut dans la revue "London", et allait figurer dans le recueil "Virginibus puerisque, and other papers" (1881).

---

1878

**"Crabbed age and youth"**  
**"Âge grincheux et jeunesse"**

Essai

S'appuyant sur son expérience personnelle, faisant de sa propre vie un modèle de vie aventureuse et courageuse, Stevenson exhortait les jeunes gens à en mener une semblable, rejetait une vie menée avec précaution. Il repoussait les *«lâches et prudents proverbes des personnes âgées»* qui ont déjà *«ignominieusement échoué»* ; pour lui, ces proverbes, qui ne sont pas nécessairement plus vrais que *«les adages hardis et magnanimes qui sont communs aux hautes races et aux hautes natures»*, tendent à décourager les *«médiocres personnes»* d'avoir d'*«ambitieux projets»*, *«médiocres*

*personnes qui constituent la majeure partie de l'humanité*». Il leur préférait les conceptions des jeunes gens qui sont *«pleins d'ardeur et d'espoir»*. Il citait des personnages historiques (Jeanne d'Arc, Christophe Colomb) qui avaient été *«imprudents, qui, aventureux, avaient choisi des voies non fréquentées, qui avaient pris des risques, et qui méritaient des éloges universels»*, mais que personne actuellement n'imitait !

Il constatait que, traditionnellement, la jeunesse et la vieillesse sont opposées, la première étant considérée comme pouvant agir sans détenir la sagesse, la seconde étant considérée comme jouissant de la sagesse sans pouvoir agir. Or les opinions des vieux se voient attribuer plus de valeur que celles des jeunes, même si les premiers peuvent être aussi désenchantés de la vie que les seconds en sont enchantés.

En fait, pour lui, les deux conceptions peuvent être valables, et il définissait la relation entre la jeunesse et la vieillesse d'une façon tout à fait différente, proposant une vision plus subtile, montrant que ces inévitables étapes dans la voie de la vie doivent être toutes deux respectées car chacune a sa propre valeur ; que le changement est le principe de base de la vie, et qu'il doit être accepté de bon cœur. Comme toutes nos capacités se modifient au fil du temps, toutes les opinions doivent être considérées comme des étapes *«sur la voie de quelque chose d'autre»*, aucune opinion ou théorie ne pouvant nous convenir au cours de toute notre vie, les idées qu'on a à quarante ans n'étant plus celles qu'on avait à vingt. Aussi ne peut-on vouloir vivre en continuant à s'en tenir à l'esprit de jeunesse : *«C'est comme si le capitaine d'un navire partait vers l'Inde depuis le port de Londres en ayant apporté une carte de la Tamise, et en voulant obstinément s'y tenir pour l'ensemble du voyage.»* Inversement, il se moquait d'un homme affamé qui aurait refusé tout un dîner pour garder tout son appétit pour le dessert, sans savoir s'il y en aurait un ! Pour lui, c'est le moment présent qui compte le plus.

Finalement, Stevenson affirmait qu'une combinaison de sagesse et d'action est nécessaire pour avoir une vie couronnée de succès. La jeunesse peut comprendre que les gens âgés prennent des précautions, mais sans choisir de les suivre. Il n'y a pas de raison d'être prudent quand on ne sait pas quel avenir nous attend. Il vaut mieux s'ouvrir aux idées, quelles qu'elles soient, que nous rencontrons à une époque donnée. Le goût des jeunes d'expérimenter et de s'aventurer semblerait une prudente façon de se préparer à la vieillesse. *«La vraie sagesse est d'être toujours de son temps, et de changer de bonne grâce en fonction du changement des circonstances.»* L'attitude à tenir à travers toutes les étapes est de savoir reconnaître que nous avons eu tort dans le passé, mais que nous touchons de plus en plus à la vérité centrale de la vie, à moins qu'*«il n'y ait pas de centre du tout, mais juste une allée après une autre, le monde entier étant un labyrinthe sans fin ou issue»*. Il n'y a pas de vérité entière, mais toujours *«deux côtés à une question»*. Ainsi, toute discussion (même celle-ci) ne peut aboutir à une certitude, et ce que nous pouvons espérer de mieux est d'accepter de différer.

Stevenson terminait par une fine conclusion car il invitait les lecteurs *«à aimer jouer avec les choses comme le fait un enfant, à vivre une jeunesse aventureuse et honorable, et, quand le temps en arrive, à s'établir dans une vieillesse verte et souriante.»*

### Commentaire

Le titre reprenait le premier vers d'un poème de Shakespeare où étaient opposées la vieillesse et la jeunesse.

L'essai parut dans "The Cornhill magazine", et allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque and other papers*" (1881).

---

1878  
"Edinburgh : picturesque notes"  
"Édimbourg de ma jeunesse"

Recueil d'essais

Stevenson fait l'éloge de sa ville natale, en présentant chaque partie et ses bâtiments célèbres. Dans la topographie, s'intéressant au fait que la ville est double, il fait une distinction très nette entre :  
-d'une part, la vieille ville, c'est-à-dire la ville médiévale adossée au rocher qui la domine, avec ses ruelles tortueuses, plutôt mal famées, dans lesquelles, étudiant, il fréquentait les prostituées, y menant un genre de vie à la Hyde ;

-d'autre part, la nouvelle ville géorgienne du XVIIIe siècle où habitaient ses parents, beaucoup plus respectable, avec ses tracés rectilignes.

Dans quelques passages, il idéalise la beauté de la ville avec un regret du passé. Dans d'autres, particulièrement le chapitre intitulé "Légendes", il célèbre des épisodes plus sombres et même révoltants de l'histoire de la ville.

Il s'amusa de la mauvaise météorologie qui s'y impose.

---

1878  
"The English admirals"

Essai

Différentes images et histoires peuvent inciter les gens à s'engager dans un combat en faisant valoir le sentiment que leur cause est juste et bénie par Dieu. Pour les Anglais, la plus puissante image patriotique est la mer, qui «*a toujours été la scène de leurs plus grands triomphes sur les dangers*». En dépit des souffrances vécues entre les ponts des navires, les histoires des grandes batailles navales leur donnent les plus émouvants récits d'actes héroïques. Les amiraux anglais ont tous des noms qui sonnent héroïques, mais c'est leur esprit qui les identifie comme de vrais héros anglais, dont les vertus sont «*une sorte d'apothéose*» des vertus que tout le peuple anglais partage. Des exemples pris dans l'histoire navale montrent que, face au danger, les amiraux anglais se désintéressèrent de leur sécurité personnelle, préférant un comportement extravagant plutôt que de se contenter des simples actions pratiques. La «*mesure de l'habitude témérité*» émanant de ces histoires «*donquichottesques*» nous pousse à «*faire preuve de courage dans de plus simples occasions*». De tels récits d'actes héroïques nous sont plus utiles qu'«*un roman avec thé et vicaires*» qu'un livre d'économie politique, puisque, non seulement ils donnent du courage aux soldats allant au combat, mais «*ils renvoient avec plus d'entrain les commis des marchands vers leur comptabilité en partie double*». Les vrais héros ont agi non pour la gloire (comme ils l'ont parfois dit eux-mêmes) mais «*parce qu'ils aimaient faire les choses noblement pour leur propre satisfaction*». Le mot «*gloire*» est d'ailleurs trop abstrait pour «*pousser les gens à agir avec grandeur dans des moments de décisions rapides et capitales*». En fait, ils sont poussés par le plaisir de faire la chose elle-même.

Commentaire

Entre autres amiraux, Stevenson parla de :

-John Benbow (1653-1702) qui eut à affronter des mutins, et, dans un combat, perdit une jambe ; il allait donner son nom à l'auberge de "L'île au trésor" ;

-Edward Hawke qui fut célèbre, en particulier, pour sa destruction de la flotte française à Quiberon, en 1759 ; il mentionna aussi dans "L'île au trésor".

Le texte allait figurer dans le recueil "Virginibus puerisque, and other papers" (1881).

---

1878

**“Some portraits by Raeburn”**  
“Quelques portraits de Raeburn”

Essai

Stevenson s'intéressait à des œuvres du peintre écossais Henry Raeburn (1756-1823), à l'occasion d'une exposition à "The Scottish Academy" qui ne présentait pas les habituels paysages mais une galerie de portraits de gens de «*la bonne société*» de deux générations précédentes, qui avaient vécu assez récemment pour être regardés non comme des «*ancêtres*» mais des «*parents*». Bien que les portraits sont «*tous de la même race et de la même facture*», ils sont tous individuels, et montrent l'habileté de Raeburn à percevoir et à rendre ce qui est essentiel dans le caractère de chaque personne, spécialement dans le visage. Ainsi chaque portrait devient non seulement un morceau d'Histoire mais «*un morceau de biographie*». Un portrait de Raeburn montre le sujet plein d'assurance et actif dans son monde.

Cependant, tout n'est pas excellent dans l'exposition : quelques-unes des peintures ne sont pas égales aux autres ; on remarque que les mains de ces gens, qui sont assis, sont dessinées sans soin, ce qui fait qu'une paire d'entre elles ne se distingue pas suffisamment de celles des autres. Stevenson accorde quelques rapides notices à quelques portraits «*remarquables pour leur exécution, ou intéressant par association*» : le portrait de Duncan of Camperdown montre «*l'alerte, nerveux et solide*» amiral dont «*l'invincible drôlerie*» apparaît à travers plusieurs anecdotes au sujet de ses exploits navals ; le portrait de Robert M'Queen of Braxfield nous incite à sympathiser avec ce vieux juge inhumain mais intrépide. Dans ses portraits de femmes, Raeburn ne réussit que celles d'«*un certain âge*», peut-être parce que les hommes savent peu de choses au sujet des femmes plus jeunes ; peut-être parce que Raeburn pouvait plus aisément regarder les visages de femmes plus âgées dépourvues de «*sentimentalité timide*». En ce temps-là, les manières artificielles avec lesquelles les jeunes hommes et les jeunes femmes devaient se comporter quand ils se rencontraient en société les rendaient incapables de se comprendre les uns les autres ou de se dépeindre les uns les autres avec justesse en matière d'art.

Commentaire

Le texte allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque, and other papers*" (1881).

---

1878

**“Child's play”**  
“Jeu d'enfant”

Essai

Stevenson étudiait la nature hautement imaginative des jeux des enfants. Il expliquait le but de ces jeux en donnant comme exemple la situation tout à fait banale qui consiste à manger du mouton lors d'un repas : ni les enfants, ni les adultes ne trouvent un tel mets appétissant en lui-même, mais les uns et les autres s'accommodent d'une telle fadeur de façons différentes ; pour les adultes, «*le mouton froid est du mouton froid un point, c'est tout*» et ne peut être amélioré qu'en ajoutant au plat des cornichons ; les enfants, inversement, n'ont pas besoin de saveur ajoutée mais préfèrent se servir de leur habileté et de leur intérêt à se raconter des histoires qui satisfont leurs besoins : «*Pour l'enfant, il est possible de tisser un enchantement sur les tables ; et, s'il a lu quelque chose au sujet d'un plat dans un livre d'histoires, cela sera une manne pour lui pendant une semaine.*» Si les adultes éprouvent de la nostalgie et du regret pour leur enfance, sentiments qui ne sont pas complètement justifiables, c'est parce que l'imagination allumée par le plus simple livre d'histoires peut donner à l'enfant la possibilité de faire du mouton une manne. Stevenson statue : «*Rien ne peut ébranler la foi*

*d'un enfant ; il accepte les substituts les plus grossiers, et peut avaler les incongruités les plus étranges.»*

Il pense encore que le regret de l'enfance perdue est injustifiable quand nous nous rendons compte des « *multiples avantages*» de la maturité : une plus grande capacité d'appréciation de l'art, une moindre crainte de la vie, moins de contraintes. Mais, bien que les adultes vivent plus près du monde des faits, ils ont perdu la faculté d'orne le monde d'imaginaires enchantements. Les enfants « *voient et touchent et entendent à travers une sorte de brume dorée*», voyant mais ne regardant pas nécessairement, ne regardant pas les choses pour elles-mêmes, mais seulement pour la façon dont ils pourraient s'en servir pour jouer. La maturité apporte non seulement « *un accroissement dans la définition et l'intensité de ce qu'on ressent*», mais aussi des abstractions, des « *théories et des associations*» pour expliquer le monde, à la place de l'émerveillement et de la surprise d'un enfant. Celui-ci ne se contente pas de construire une histoire dans son imagination, mais doit la jouer, soit en personne, en improvisant avec des objets ordinaires qu'il a sous la main, soit en se servant de jouets comme des soldats de plomb. Il peut le faire en dépit de quoi que ce soit d'autre qui peut se produire autour de lui. Cette façon de jouer n'est pas un acte d'imagination mais la mise en scène d'histoires que les enfants créent avec leur relative inexpérience du monde. « *'L'art pour l'art' est leur devise ; et ce que font les adultes ne les intéresse qu'en tant que matériel brut pour leurs jeux.*» Les adultes peuvent y prendre part, à travers la fantaisie et le rêve éveillé. Cependant, ces activités ne leur plaisent pas, car elles peuvent faire surgir des souvenirs pénibles. D'autre part, les adultes n'expriment pas leurs fantaisies comme le font les enfants, principalement parce que l'esprit adulte ne se satisfait pas de substituts aux choses réels. Les enfants se plaisent à « *faire croire*», à transformer en jeux leurs activités journalières. Ils s'amuse à jouer à la cachette parce qu'il est facile pour eux d'inventer des histoires à partir de cette activité ; mais un jeu comme le cricket (« *une simple matière de dextérité*») ne peut donner lieu à une histoire. En conséquence, les enfants craignent les adultes qui viennent à eux à partir d'un monde si différent du leur, et qui s'attendent à ce qu'ils s'y conforment. Une fois que les adultes ont compris les façons de jouer des enfants, ils savent qu'ils ne doivent pas espérer, de leur part, « *une exactitude au sujet des faits*». Un enfant peut être intéressé de savoir jusqu'où le jeu peut s'étendre dans la vie quotidienne, mais une évaluation précise de la vie quotidienne ne l'intéresse pas.

Ainsi, les adultes doivent laisser les enfants se livrer juste un peu plus longtemps à leurs jeux innocents. Et Stevenson donne ce conseil : « *Laissez-les encore un peu s'assoupir parmi leurs jouets ! Car qui sait quelle existence rude et même guerrière les attend dans l'avenir? »*

### Commentaire

L'essai parut dans "The Cornhill magazine", et allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque, and other papers*" (1881).

---

1878

**'Pan's pipes'**  
*'Les flûtes de Pan'*

### Essai

Pour Stevenson, le monde est si varié et inconsistant qu'aucune explication peut complètement exprimer sa pleine nature.

Cependant, lui, qui maudissait l'époque moderne, voyait dans le dieu grec Pan le remède à tous les maux, et surtout la cause de toutes choses (ce qu'indique d'ailleurs bien l'étymologie du mot) : « *Ainsi nous revenons au vieux mythe, et nous entendons le joueur de flûte aux pieds de bouc faire sa musique, qui est elle-même le charme et la terreur des choses ; et, quand un vallon invite nos pas à le visiter, imaginons que Pan nous y conduit avec un gracieux trémolo.*»

Pour lui, le mythe grec de Pan exprime beaucoup de notre expérience humaine parce qu'il inclut les contradictions que nous trouvons dans le monde. Pan est une représentation à la fois de la terreur et de la joie. Les flûtes de Pan insufflent «*un esprit de joie dans tous les cœurs*» avec une vaste variété de façons ; mais elles suscitent aussi des forces destructrices à travers le monde. C'est bien une «*terreur panique*» qui frappe ces «*citoyens hautement respectables*» qui fuient Pan à cause de ses menaces, et, de ce fait, ne goûtent pas la joie qu'il prodigue. Ils se méfient de leurs impulsions, et deviennent «*réfractaires à Pan*». «*Avec un regard joyeux et furieux*», il peut être découvert dans les bois par quiconque est ouvert à sa présence. Et, pour les jeunes esprits, il n'est pas mort. Les explications que donne la science, valables à leur façon, ne répondent pas toujours à notre expérience de la vie. La «*palpitante image de notre état*» produite «*par les moyens de l'art*» à travers la figure de Pan représente «*l'élément troublé et incertain dans lequel nous demeurons*» d'une façon profondément satisfaisante.

#### Commentaire

Le texte parut dans la revue "London", et allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque, and other papers*" (1881).

---

1878

**"Aes triplex"**

#### Essai

La mort provoque un changement si radical dans nos vies, en emportant ceux que nous tenions pour chers et en laissant de pénibles souvenirs, que nous établissons des rituels compliquée (encore que souvent «*erronés*») destinés à nous aider à la supporter. Cependant, cette grande crainte de la mort n'a guère d'influence dans la vie quotidienne. Si chaque moment de la vie est périlleux, nous continuons à vivre sans nous en soucier. Tout ce que les poètes et les philosophes nous disent au sujet de la vie ne sont que de sèches abstractions, comme celle qui la définit comme «*la permanente possibilité de la sensation*». Nous ne pouvons être émus par de telles abstractions, seulement par les détails de la vie. «*À bien dire les choses, nous n'aimons pas la vie, nous aimons être vivant.*» Notre attachement à «*la texture mêlée qu'est l'expérience humaine*» est ce qui incite à accepter de prendre les risques que présente la vie. Notre intelligence reconnaît «*notre précaire situation d'être vivant*», mais notre courage fait que nous ne sommes «*pas du tout abattus par ce fait*». Cette acceptation de la vie nous rend plus généreux avec les autres, tandis que la prudence réduit nos préoccupations à notre propre sort, ce qui fait que nous nous «*ossifions*». Il vaut mieux se lancer dans de nouveaux projets, même si nous doutons de pouvoir les réaliser, que de «*mourir chaque jour dans une chambre de malade*». D'ailleurs, de tels efforts sans espoirs sont bénéfiques car ils nous font déployer «*quelque chose de brave et de fougueux*», qui encourage les autres, et est plein d'élégance en lui-même.

#### Commentaire

Le titre, qui signifie «triple bronze», est un emprunt au poète latin Horace qui évoqua un homme «vêtu de chêne et de triple bronze» ("*Odes*", 1.3.9).  
L'essai parut dans "The Cornhill magazine".

---

1878  
"A plea for gas lamps"  
"Un plaidoyer pour les lampes à gaz"

Essai

Stevenson indique que les villes ont toujours fait face au problème de l'éclairage de leurs rues. Les lanternes tenues à la main ne satisfaisaient que partiellement ce besoin. Les lampes à huile installées dans les rues pouvaient être éteintes par «*des vents joueurs et des jeunes non moins joueurs*», et, lancées sur «*d'invisibles cordages*» à travers la rue, elles devenaient un danger pour les cavaliers. Les lampes qui diffusent «*les dociles étoiles domestiquées*» du gaz sont donc un grand progrès, même si elles ne sont pas aussi lumineuses et stables que la lune et les étoiles, et qu'elles nécessitent des «*lutins*» qui les allument chaque soir et les éteignent chaque matin, qui sont connus pour leur zèle et leur ponctualité, amusant spécialement les enfants. Mais leur «*tâche héroïque*» en vient à sa fin avec les nouvelles lampes électriques des rues, qui peuvent être allumées par «*un calme électricien assis dans quelque arrière-bureau*» qui illuminera la ville «*en tournant un interrupteur*» ; mais elles ont un dur et cauchemardesque éclat, au contraire du «*doux lustre*» des lampes à gaz qui convient aux paisibles activités du soir des citoyens ordinaires. Londres étant sur le point de passer à l'éclairage électrique, Stevenson regrette l'ennui qu'entraîne la modernité, se dit d'accord avec les esprits conservateurs qui pensent que les relations humaines peuvent s'éteindre sous cette blanche et dure lumière aveuglante.

Commentaire

Stevenson, qui se révèle ici quelque peu passéiste, montra habilement comment notre environnement matériel détermine les usages, les comportements, les sentiments mêmes. Le texte parut dans la revue "London" et allait figurer dans le recueil "*Virginibus puerisque, and other papers*" (1881).

---

Le 1<sup>er</sup> septembre 1878, quand partit le train qui emportait Fanny, Belle et Lloyd vers Liverpool où ils prendraient le bateau vers les États-Unis, Stevenson resta brisé. Il se rendit alors à Londres, où tous ses amis, attendaient impatiemment qu'il surmonte cette passade ; puis à Édimbourg, où ses parents purent penser que leur patience avait porté ses fruits, que la distance séparait à jamais leur fils unique de cette vieille femme étatsunienne ; que s'effaçait la perspective d'un mariage avec celle qui avait déjà un époux. Aussi son père lui accorda-t-il une nouvelle avance sur son héritage. Il s'abstint d'écrire à Fanny, tout en se demandant ce qu'elle avait décidé loin de lui.

Vers la mi-septembre, il retourna en France, fit un bref passage à Paris car il eut l'idée de partir, au Sud du pays, dans les Cévennes, pour :

- s'isoler afin de faire le point sur sa vie, sur son avenir ; se ressourcer ; fuir une situation sentimentale incertaine et un entourage hostile à son amour ;
- découvrir le théâtre de la guerre des Camisards (protestants français qui, dans cette région, s'étaient insurgés contre les persécutions qui avaient suivi la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, leur révolte ayant duré de 1702 à 1715) en lesquels il voyait des «*Covenantaires du Midi*», des frères en religion protestante ;
- aller sur les traces de George Sand, écrivaine qu'il admirait et qui avait écrit un roman, "*Le marquis de Villemer*" (1861), dont l'intrigue se déroule dans le Velay, et pour l'écriture duquel elle s'était rendue dans la région en 1859 afin de se documenter.

Il se rendit à Monastier-sur-Gazeille, petit village de Haute-Loire, où il s'installa pendant un mois dans une modeste pension de famille. Il fit des excursions dans les alentours (Le Puy, Lantriac, Laussonne, Goudet, etc.), en réalisant de nombreux croquis de paysages. Or, le 17 septembre, lui, qui pratiquait

la marche depuis longtemps, qui voulait étancher sa soif des grands chemins et des nuits à la belle étoile, tout en consolidant sa santé fragile ; qui avait été vivement touché par le livre de Thoreau, *“Walden ou La vie dans les bois”* (1854), décida d'entreprendre une traversée des Cévennes, du nord au sud, un voyage à pied insolite et audacieux, car le trajet était long (240 kms) et, surtout, passait par des lieux élevés et rudes. Il espérait en tirer un récit digne d'être publié et donc susceptible de lui rapporter quelque argent.

Pour *«soixante-cinq francs et un verre d'eau-de-vie»*, il fit l'acquisition d'un ânesse appelée Modestine, qui, dans le bât qui était fixé sur son dos, porterait un sac contenant une pelisse et un sac de couchage.

Dans son ultime lettre envoyée du Monastier, datée du samedi 21 septembre à l'adresse de son ami, Henley, il annonça son départ pour le jour même, et mentionna le titre provisoire du récit qu'il comptait écrire : *“Travels with a donkey in the French Highlands”* (*“Voyage avec un âne dans les Highlands françaises”*). Cependant, son départ n'eut lieu que le lendemain, probablement à cause de difficultés rencontrées avec le harnachement de Modestine. Les habitants de ces régions prirent ce voyageur pour un individu courageux mais original et quelque peu inconscient.

Le samedi 22 septembre, il partit du Monastier, et, cheminant vers le sud, passa par Saint-Martin-de-Fugères, Goudet, Ussel, Costaros, arriva au Bouchet-Saint-Nicolas.

Le dimanche 23 septembre, il passa par Landos, Pradelles, arriva à Langogne.

Le lundi 24 septembre, il passa par Sagnerousse, Fouzilhic, arriva à Fouzilhac, où il connut une nuit à la belle étoile, dans une pineraie.

Le mardi 25 septembre, il passa par Cheylard-l'Évêque, et arriva à Luc.

Le mercredi 26 septembre, il passa par La Bastide-Puylaurent, et arriva à l'abbaye Notre-Dame-des-Neiges.

Le jeudi 27 septembre, il arriva à Chasseradès.

Le vendredi 28 septembre, il passa par Mont Lozère l'Estampe, arriva au Bleynard, où il eut une autre nuit à la belle étoile

Le samedi 29 septembre, il passa par le mont Lozère, Le Pont-de-Montvert, La Vernède, arriva à Cocurès

Le dimanche 30 septembre, il atteignit Florac.

Le lundi 1er octobre, il fut à Cassagnas.

Le mardi 2 octobre, il passa par Saint-Germain-de-Calberte, arriva à Saint-Étienne-Vallée-Française.

Le mercredi 3 octobre, il atteignit Saint-Jean-du-Gard.

Il avait parcouru environ 195 kms. Après des débuts difficiles, il avait fini par tisser, avec sa compagne, des liens affectifs forts.

Le 6 février 1879, Colvin écrivit à Henley : «Louis a reçu une lettre presque sensée, un mot presque intelligible arrivé d'une adresse en Californie espagnole. Après de terribles orages, des projets de fuite interceptés, et Dieu sait quels drames encore, elle [Fanny] se trouve à présent parmi de vieux amis [...] Que va-t-il se passer maintenant? Qui le sait?»

Ce mois-là, le désespoir gagna Stevenson ; il écrivit à Edmund Gosse : *«Je veux, je veux, je veux un répit. Je veux être heureux. Je ne veux pas la lune ou le soleil ou n'importe quoi. Je veux seulement l'objet de mes affections. Je t'envie ta femme, je t'envie ta maison, je t'envie ton enfant - j'allais même dire que je t'enviais ton chat. Il y aurait aussi des chats chez moi si je pouvais avoir une maison. Tu dis que je suis à tes yeux l'incarnation de la vie, mais ma vie est l'incarnation d'une attente.»*

Il fut très malade en mars et avril.

Il publia :

---

Juin 1879  
“*Travels with a donkey in the Cévennes*”  
“Voyage avec un âne à travers les Cévennes”

Récit de voyage

Stevenson relate sa randonnée entreprise en automne 1878 : la traversée des Cévennes à pied, du nord au sud. Au gré des rencontres et des villages traversés, il évoque quelques épisodes marquants de la guerre des Camisards, période tourmentée dans l'histoire de cette région protestante.

Commentaire

À l'exception de quelques parties écrites postérieurement à sa randonnée (principalement celles, historiques, nécessitant la consultation de sources qui furent “*Histoires des pasteurs du Désert*” de Napoléon Peyrat [1842], “*A compleat history of the Cevennes*” (Londres, 1703) d'un auteur anonyme, “*Histoire du fanatisme*” de De Brueys [1692], “*Memoirs of the war of the Cevennes*”, l'édition anglaise des “*Mémoires sur la guerre des Cévennes*” de Jean Cavalier [1727], “*Histoire des troubles des Cévennes*” d'Antoine Court [1760], (1760), “*A cry from the Desert or Testimonials of the miraculous things come to pass in the Cevennes*”, traduction par John Lacy [1707] du “*Théâtre sacré des Cévennes*”, recueil de témoignages collectés par Maximilien Misson [1707]), Stevenson restituait ce qu'il s'était astreint à écrire au fur et à mesure de ses étapes dans un journal. Chaque matin, il rédigeait le récit de sa journée précédente avant de prendre la route pour une nouvelle étape, ce qui parfois, lorsque l'inspiration lui faisait défaut, lui valut quelques départs tardifs (Langogne, Florac), «*en l'honneur de ce maudit journal*».

Ce dur voyage, aventure ponctuée de multiples rencontres et imprévus, l'avait amené à écrire un récit plein de charme, de tendresse, et souvent d'alégresse (il s'exclame : «*J'étais l'animal le plus heureux de France*»). On lit encore : «*La route que j'avais empruntée la veille au soir disparut bientôt, et je continuai à suivre, le long d'une montée plantée d'une herbe rare, une rangée de bornes de pierres semblables à celles qui m'avaient guidé à travers la montagne du Goulet. Il faisait déjà chaud ; j'attachai ma veste sur mon paquetage et continuai à marcher en gilet tricoté ; Modestine était d'une folle gaieté, et, pour la première fois si j'en croyais mon expérience, elle prit d'elle-même un petit trot sautillant qui faisait valser l'avoine dans ma poche. La vue, derrière moi, sur le nord Gévaudan, s'élargissait à chaque pas ; on apercevait à peine un arbre ou une maison sur les plissements de la colline sauvage qui s'étendait au nord, à l'est et à l'ouest, bleu et or dans la brume et la lumière du matin. Une multitude de petits oiseaux ne cessaient de tourner et de gazouiller sur mon chemin ; ils se perchaient sur les bornes ; ils picoraient dans l'herbe et s'y pavanaient ; et je les voyais faire des cercles, en bandes, dans l'air bleuté, et ils montraient de temps à autre leurs ailes translucides qui brillaient entre le soleil et moi [...] Je pris possession, en mon nom, d'une nouvelle partie du monde.*»

Ce livre simple séduit par son authenticité, car Stevenson n'y cache pas ses maladroites de voyageur inexpérimenté qui, chaque jour, apprend à ses dépens ; ainsi son bagage ne cesse de tomber du dos de l'âne ; il se perd, tourne en rond... Il dut s'adapter à la conduite de Modestine, disant : «*Elle est parfois paresseuse, souvent têtue, mais toujours affectueuse*» ; racontant qu'il a l'impression qu'elle se moque de lui ; mais, malgré leur lien orageux, une amitié atypique éclot peu à peu au sein de ce duo aussi original qu'attachant ; ils en vinrent à entretenir une relation émouvante et amusante, s'étant apprivoisés comme on le fait dans un couple ; d'ailleurs, leur rupture finale est bouleversante, Stevenson racontant tout ça à la façon d'une comédie romantique.

Il n'en regrettait pas moins une autre compagne, et, dans le récit de sa nuit dans la pineraie, il indiqua : «*Pourtant, alors même que je m'exaltais ainsi de ma solitude, j'avais le sentiment étrange que quelque chose me manquait. J'aurais souhaité la présence d'une certaine compagne étendue près de moi, sous la clarté des étoiles, silencieuse, immobile, mais dont la main si proche ne cesserait de toucher la mienne... Car il existe une camaraderie plus reposante même que la solitude et qui, bien comprise, est la solitude portée à son point de perfection. Et vivre à la belle étoile avec la femme*

*que l'on aime est de toutes les existences la plus totale et la plus libre.»* Au printemps 1879, il allait confier à Bob qu'il s'agissait de Fanny, et que c'était «*pour [lui] le principal fil directeur*».

Paradoxalement ou naturellement, dans ce simple récit de voyage, plus narratif que philosophique, Stevenson n'analysa guère qu'une fois ou deux ce qui le poussait à voyager. On trouve cette confiance : «*Je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le nid douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants. Hélas ! Tandis que nous avançons dans l'existence et sommes plus préoccupés de nos petits égoïsmes, même un jour de congé est une chose qui requiert de la peine.*» Dans une phrase ajoutée ultérieurement, il dit : «*J'ai cherché notamment l'aventure toute ma vie, une aventure pure et sans passion, comme il en advenait aux voyageurs héroïques des premiers temps ; et se trouver ainsi au matin dans un coin perdu et boisé de Gévaudan, désorienté, aussi étranger à ce qui m'entourait que le premier homme abandonné dans les terres, c'était voir comblée une partie de mes rêves éveillés.*»

Au cours de sa narration, il mentionna plusieurs fois "*The pilgrim's progress*", qui était issu tout droit de son enfance et des lectures que lui avait faites sa nourrice ; il le mentionna dès la dédicace : «*Mais nous sommes tous des voyageurs dans ce que John Bunyan nomme le désert de ce monde*» ; puis, en évoquant les difficultés rencontrées avec son packaging, il commenta : «*Comme chrétien, c'est de mon bagage que j'ai eu à souffrir en chemin*» ; enfin, il mit une nouvelle citation en épigraphe de la partie intitulée "*Le Haut Gévaudan*".

Cet ouvrage trompeusement simple, subtilement humoristique et astucieusement pénétrant fut dédié à son ami et conseiller littéraire, Colvin.

Selon le contrat qu'il avait péniblement négocié avec l'éditeur, il devait recevoir trente livres à la parution et quatre shillings par exemplaire vendu au-delà du sept-centième. Le livre se vendit bien : le premier tirage de 750 exemplaires fut épuisé dès l'automne, ce qui nécessita un second tirage de 500 exemplaires. Mais, surtout, "*Travels with a donkey*" reçut des critiques très bonnes critiques sinon véritablement élogieuses, ce qui améliora la situation de l'auteur dans le milieu littéraire. Ses parents, auxquels il avait vraisemblablement fait lire une partie de son manuscrit avant sa parution, donnèrent aussi leur avis sur le livre : dans une lettre de juillet 1879, sa mère lui reprocha d'y avoir laissé «cet horrible passage [qu'elle avait] si fort critiqué» ; son père fut plus nuancé : «Je trouve ton livre très brillant, mais [...] le livre offre le même défaut que "*Voyage en canoé sur les rivières du Nord*", car il s'y rencontre trois ou quatre mentions irrespectueuses du nom de Dieu qui me choquent et doivent en choquer bien d'autres. Elles pouvaient être omises sans le moindre dommage quant à l'intérêt ou le mérite du livre. Voilà pour ta sottise de ne pas m'avoir laissé voir les épreuves. L'autre défaut est l'abus, à mon avis, des descriptions. S'il y avait eu une grande diversité de paysages, l'objection n'aurait pas été justifiée, mais du fait que le paysage est généralement partout le même, je crois qu'on aurait pu en omettre une bonne partie. Dans l'ensemble, cependant, je crois que c'est un livre de voyage très réussi, et j'estime que tes deux volumes sont uniques en matière de style. [...] J'espère que tu ne feras pas de nouveau l'âne en couchant en plein air.»

Stevenson n'allait plus entreprendre de telles randonnées, mais utiliser abondamment les moyens de transport existants.

En 1901, parut la traduction en français (très incomplète et cherchant l'élégance) par Léon Bocquet.

Après la mort de Stevenson, le succès du livre, un des premiers à présenter la randonnée et le camping (il décrivit même son sac de couchage) comme des activités de loisirs, suscita un véritable engouement pour le voyage qu'il relatait, le pionnier étant Sir J. A. Hammerton qui suivit le parcours en 1903 ; dans les années 1920, Robert T. Skinner le fit à deux reprises en s'efforçant de retrouver les personnes qui avaient été rencontrées par Stevenson durant son voyage, pour apprendre ce qu'elles étaient devenues ; il en constitua un ouvrage illustré par leurs photographies.

Après la Seconde Guerre mondiale, ce fut plutôt l'aspect sportif du voyage de Stevenson qui prima. *"Voyage avec un âne dans les Cévennes"* devint le livre de chevet de nombreux randonneurs. En 1978, fut marqué le centenaire du voyage :

-on créa un itinéraire de randonnée appelé «le chemin de Stevenson», qui fut intégré ensuite au réseau des chemins de grande randonnée sous le nom de "GR 70", le balisage étant bleu et blanc, couleurs de l'Écosse ;

-le trajet fut ainsi suivi par l'Étatsunienne Carolyn Bennett-Patterson qui s'était accompagnée d'un âne, mais avait remplacé le carnet de croquis de Stevenson par un appareil photographique, et qui publia *"Travels with a donkey"* dans "National geographic" en 1978 ;

-d'autres parcours furent rapportés dans le numéro d'automne 1978 de la revue "Cévennes".

Surtout, le texte, qui n'avait fait l'objet que de cinq éditions depuis 1901, fut l'objet de deux autres : l'une, en livre de poche, pour laquelle Francis Lacassin reprit le titre et la traduction de Léon Bocquet, et réunit parallèlement des textes inédits en français (*"Voyage avec un âne dans les Cévennes"*) ; l'autre, qui, intitulée *"Journal de route en Cévennes"*, se présente comme «la première édition critique et exhaustive à partir du manuscrit», la traduction étant de Jacques Blondel qui restitua l'épaisseur, la rugosité du texte original.

---

En juin 1879, Stevenson se trouva à "Swanston cottage", la maison de campagne de ses parents, à proximité d'Édimbourg. Son père, qui défendait le droit des femmes à la liberté, au bonheur, car il n'y avait chez lui rien de borné, rien de mesquin, rien d'étroit, même s'il était presbytérien (il venait de publier un ouvrage de théologie intitulé *"Christianity confirmed by jewish and heathen testimony and the deductions from physical science"*) et conservateur, lui reprocha de poursuivre une femme adultère, et de ne vivre, à vingt-neuf ans, au lieu d'exercer la fonction d'avocat, que des sommes qu'il lui allouait, car, pour lui, un enfant qui ne partage pas la croyance de ses parents n'a aucun droit sur leur argent. Or son fils ne dépensait cet argent qu'il n'avait pas gagné qu'avec la plus mauvaise conscience.

Le 30 juillet, Fanny envoya à "Swanston cottage" un télégramme de dix mots qui était un appel désespéré. Stevenson lui répondit le même jour : «*Tiens bon. Je serai près de toi dans un mois*». Il quitta "Swanston cottage" sans rien dire à ses parents, passa par Édimbourg, se hâta vers Londres où il comptait emprunter à ses amis l'argent de la traversée. Il confia à l'un d'eux : «*Je n'ai aucun espoir, aucune peur, aucun désir. Mais il faut que j'essaie ; il faut que je réussisse à la faire choisir et sortir de l'impasse*». Mais, mécontents de ce brusque départ, lui reprochant de se brouiller avec ses parents et de briser sa carrière littéraire, ses amis, au fond empreints de cette bienséance victorienne pour laquelle il était inimaginable qu'un jeune homme de la bonne bourgeoisie d'Édimbourg abandonne ses études pour courir le monde afin de rejoindre une femme divorcée, refusèrent de lui donner de l'argent, et il n'obtint qu'une petite avance sur des textes à venir.

Le 7 août, il partit de Glasgow sur le "Devonian". Par nécessité d'économies et pour accroître le côté aventureux du voyage, il avait pris un billet de seconde classe. Mais il fit des visites dans l'entrepont pour se rendre compte des conditions misérables dans lesquelles les pauvres émigrants de la troisième classe voyageaient, et pour faire montre d'une grande empathie à leur égard.). Il vit passer le spectre de la mort en bravant l'Atlantique au cours de cette traversée de dix jours, mais s'efforça de rédiger, dans «*une cabine instable, où la table jouait à essayer de gober l'encrier*», la plus longue nouvelle qu'il avait écrite jusqu'alors :

---

1879

**“The story of a lie”**  
**“Histoire d’un mensonge”**

Nouvelle de 61 pages

En Angleterre, Dick Naseby tombe amoureux d’une jeune femme, Esther Von Tromp. Depuis son très jeune âge, elle n’a plus vu son père, Peter Von Tromp, car il vit à Paris où, pense-t-elle, il est reconnu comme un peintre de grand talent et respecté. En fait, Dick, qui l’a rencontré là-bas, qui l’a vu, «*dans les cafés les plus tapageurs, griffonner une esquisse d’un air inspiré*», sait que c’est un homme fantasque, qu’on se plaît à appeler «*l’amiral*», un peintre médiocre et un ivrogne, qui profite des bonnes grâces des autres. Mais, ne voulant pas décevoir Esther, il ne lui révèle pas la vérité, et confirme même sa vision idéale. Il souhaite l’épouser, mais craint qu’ils n’aient à retarder leur mariage à cause de sa mésentente avec son propre père, qui est un «*chevalier*» entêté et satisfait de lui-même, qui a récemment envoyé au journal local une lettre contenant des mensonges et des ragots ; le rédacteur en chef ayant critiqué la lettre, Dick s’était rendu au journal pour défendre l’honneur de son père ; mais l’homme était si frêle qu’il ne l’avait pas rossé, et avait même conclu l’entretien en reconnaissant que son père avait tort ; celui-ci, l’apprenant, s’était mis en colère, et ils ne se parlent plus, bien qu’Esther encourage Dick à se réconcilier.

Entre temps, «*l’amiral*» est revenu en Angleterre, projetant de vivre aux crochets de sa fille. Elle se réjouit de ces retrouvailles, mais remarque le manque d’enthousiasme de Dick. Elle comprend vite que «*l’amiral*», est en fait un «*fumiste*» qui «*n’hésite pas du tout à épuiser les ressources d’une autre personne*». Désillusionnée et furieuse contre Dick pour le mensonge qu’il lui a fait, elle lui demande de la faire partir ; il accepte d’abord, et prend la voiture du «*chevalier*» pour aller jusqu’à la gare ; mais, comprenant qu’elle ne l’aime plus du tout, il en a le cœur brisé, et la ramène donc à sa maison. Or, entretemps, ayant constaté leur absence et ayant appris de ses domestiques que Dick et Esther avaient pris sa voiture, le «*chevalier*» craignit que le scandale n’éclabousse la famille ; quand ils reviennent de la gare, il offre à Esther de l’argent pour qu’elle puisse s’éloigner de Dick. Celui-ci, que rend furieux la mauvaise interprétation des événements par son père, coupe tout lien avec lui. Quelque temps plus tard, il tombe sérieusement malade, et cela change l’attitude qu’avait à son égard son père qui s’excuse auprès de lui, d’Esther et de «*l’amiral*».

Finalement, Dick et Esther se marient, ont un bébé, et vivent heureux avec le «*chevalier*», tandis que «*l’amiral*» «*vit de façon agréable sur les rivages de l’Angleterre*».

Commentaire

Stevenson fit appel à ses souvenirs parisiens, et prit apparemment pour modèle son cousin, Bob, pour faire, avec beaucoup de vivacité, le portrait d’un faux artiste, qui est aussi un ivrogne et un pique-assiette. L’autre père, pour lequel Stevenson pensa au sien, ne manque pas non plus de pittoresque. Comme, chez Molière, les deux pères empêchent l’amour des jeunes gens, et cela entraîne quiproquos, malentendus, etc., donc une véritable comédie.

À la lecture de la nouvelle, ses parents comprirent que, malgré leur résistance, Stevenson épouserait la femme dont ils ne voulaient pas, Fanny.

La nouvelle fut publiée d’abord dans “New quarterly magazine”. Elle allait figurer, en 1895, dans le recueil “The novels and tales of Robert Louis Stevenson”.

---

Arrivé à New York le 18 août 1879, Stevenson envoya sa nouvelle à Henley, en espérant qu’elle puisse lui rapporter trente dollars. Il espérait aussi pouvoir vendre la pièce qu’ils avaient écrite ensemble : “Deacon Brodie”.

Il prit le train pour la Californie, subissant le froid, la faim, la promiscuité, cette longue et éprouvante traversée du continent brisant de nouveau sa santé au point qu'il était littéralement mourant quand il atteignit Monterey, le 30 août 1879.

Il se rendit auprès de Fanny, qui résidait à la "Casa Bonifacio", et lui déclara : «*J'ai beaucoup appris au cours de ce voyage. Ton pays dépasse en splendeur tous les rêves les plus fous. Je ne regrette pas d'être venu. Advienne que pourra. J'ai coupé le cordon. Je ne peux plus compter que sur moi-même.*» Mais il trouva qu'elle l'accueillit avec froideur. Et elle le fit vite partir car son mari était à Monterey, tandis que sa sœur, Nellie, était atteinte de la diphtérie.

Cette année-là, Belle épousa le peintre Joseph Dwight Strong.

En attendant que Fanny divorce, Stevenson dut vivre à l'écart, très chichement. Une amie de Fanny, Dora Williams, le reçut alors et raconta : «Avec sa veste de velours élimé, son horrible cravate tricotée par sa mère, son accent écossais, sa maigreur, ses gesticulations, il avait vraiment l'air très bizarre. [...] Mon mari avait cru qu'un clochard s'était introduit chez nous, et que je ne parvenais pas à m'en débarrasser ! [...] Pourtant, quelque chose en lui faisait pressentir le gentleman. Nous avons parlé d'art, de littérature. Mais le thème de Stevenson cet après-midi-là, l'idée qu'il développait, c'était l'absurdité de l'attitude de l'Angleterre envers les colonies. [...] Dès lors, Stevenson vint souvent chez nous pour nous entretenir exclusivement de cet événement qu'il appelait, avec l'exaltation obsessionnelle des amants : "Le Mariage"».

Il put rédiger quelques articles pour une gazette locale, "The Monterey Californian".

Il publia :

---

---

1879

**"The truth of intercourse"**  
*"La vérité des relations humaines"*

Essai

Pour Stevenson, il n'y a aucune vérité dans l'adage selon lequel : «Il est aisé de dire la vérité, et difficile de faire un mensonge». Il ne s'intéresse pas aux vérités concernant des «*choses extérieures ou constantes*», qui vont de soi ; qu'il est facile d'établir, même s'il est assez difficile de le faire avec précision. Il s'intéresse aux relations humaines, qu'il est encore plus difficile d'évaluer et même d'exprimer. Dans ces cas-là, la vérité nécessite à la fois d'être découverte et d'être ensuite «*justement et exactement proférée*». Pour lui, il est plus important d'être honnête au sujet de nos propres émotions et de nos relations avec les autres, puisque que «*c'est la vérité qui rend l'amour possible, et l'humanité heureuse*».

Il ne suffit pas d'être habile dans le maniement des mots. Nous voulons communiquer nos émotions clairement, et toucher les autres de la façon que nous voulons. De ce fait, «*la difficulté en littérature n'est pas d'écrire ce qu'on pense, n'est pas de toucher le lecteur mais de le toucher exactement comme on l'entend.*» La possession de cette habileté littéraire est au cœur de la vie, et, puisque nous ne pouvons simplement lire ce qui se trouve dans l'esprit des autres, la plus grande habileté poétique est nécessaire pour expliquer «*nos pensées déplaisantes, nos actes ambigus, et nos mots impardonnables*». Pour atténuer cette difficulté, on peut recourir à «*des regards et des gestes*» qui indiquent rapidement à l'autre personne ce que nous pensons et, ainsi, empêcher tout malentendu. Il faut plaindre les sourds et les aveugles qui ne peuvent percevoir les indices que donnent la voix et le corps ; il faut encore plus plaindre ceux qui ne peuvent communiquer leurs émotions par la voix et par le corps, et ceux dont le cœur ne peut parler. L'intimité avec de telles personnes est difficile car il n'y a pas alors «*de charme ou de liberté*». Il importe «*d'avoir des regards qui correspondent à tous les sentiments*». Et les pires personnes sont celles qui, en offrant aux autres un faux visage sont, de ce fait, condamnées à vivre seules et sans amour.

Au passage, Stevenson indiqua : «*Une humeur morose est pire que la plupart des maux. Et tant que les gens ont leur esprit, bon cœur et bonne digestion, une conscience à peu près nette, je suis pour qu'on balaie toute cette sentimentalité pleurnicheuse et flûtée dans l'égout commun. Nous sommes un*

*peu trop vieux pour l'étiollement et le werthérisme. Si nous n'avons pas encore débarrassé nos esprits de cette camelote puérile, je me demande comment nous comptons mourir.»*

Il revint à la question de la vérité des relations humaines, considérant qu'elle ne tient pas seulement dans le refrènement des mensonges, mais dans le bon équilibre à garder entre être «un parleur brusque et vigoureux» et être «un bavard désordonné et sinueux».

D'autre part, il faut constater que «les mensonges les plus cruels sont souvent dits en silence», spécialement quand nous sommes honteux de révéler nos émotions. Il y a aussi des choses qui sont vraies en fait, mais fausses sur le plan du sentiment. Nous ne devons pas isoler des déclarations d'individus, mais les considérer dans l'ensemble de la conversation, en gardant à l'esprit que «la vérité en esprit, et non la vérité au pied de la lettre, est la vraie véracité». Dans ce cas, l'auditeur n'a aucune responsabilité, et doit veiller à ne pas laisser ses émotions ou ses préjugés déformer ce qu'il a entendu. Entre de vieux amis ou amoureux, ne sont nécessaires que les mots ou les phrases les plus simples, et beaucoup est communiqué par le corps, au-delà du pouvoir d'expression des mots. Si, dans ces relations intimes, un doute se lève, la confiance de l'un dans l'autre est détruite. Cependant, s'il y a, entre eux, une forte affection, de telles difficultés peuvent être surmontées, spécialement parce que le cœur de l'autre personne est prêt à pardonner. Dans le cas d'amitiés moins intimes, dans lesquelles nous essayons de gagner l'estime de l'autre, il n'y a point lieu de persister si on fait face à son indifférence.

Stevenson conclut : «Ce n'est qu'en essayant de comprendre les autres que nous pouvons obtenir d'être compris.»

### Commentaire

L'essai parut dans "The Cornhill magazine", et allait figurer dans le recueil "Virginibus puerisque, and other papers" (1881).

---

En septembre 1879, en compagnie de Strong, Stevenson parcourut la Californie, dans une carriole tirée par deux chevaux, et ils passèrent trois semaines dans les montagnes. Bientôt, il partit seul à cheval dans les cañons, jouant au cow-boy solitaire jusqu'à ce que, la tête lui tournant, il se soit effondré. Il écrivit à Gosse : «Pendant trois jours et trois nuits, je suis resté là, couché sous un arbre, dans une sorte de stupeur. Mon esprit battait la campagne. Cette fois, j'ai failli y passer. Je suis parvenu à prendre un peu d'eau pour mon cheval, allumer un feu et faire un peu de café. C'est tout. Sans manger, sans dormir, je suis resté là. Je n'entendais que les lointaines clochettes des chèvres et le croassement des crapauds-buffles. Ces bruits me rendaient fou. Par miracle, un chasseur d'ours m'est tombé dessus. Il m'a trouvé foutrement malade et conduit à son ranch». À Colvin, il indiqua que ce ranch était situé «à plus de trente kilomètres de Monterey, dans les montagnes Sainte-Lucie.»

À son retour à Monterey, il trouva Fanny décidée à divorcer. À Baxter, il confia : «J'ai bien fait de venir ! Non seulement mon arrivée a remis Fanny sur pied, mais ma présence a tout clarifié entre nous.» Mais, pour assurer le succès du divorce, il lui fallut rester seul à Monterey, «couché avec une pleurésie», roulé par terre dans une couverture, mourant de faim et crachant le sang. Désespéré, il envoya à son père un télégramme où il implorait son aide, mais qui resta sans réponse. Il fut sauvé par Jules Simoneau, le gargotier chez lequel il avait ses habitudes, qui s'inquiéta de ne pas le voir, força sa porte, le trouva inanimé, et le prit chez lui. Stevenson fit savoir à Henley : «Quant à ma pauvre littérature, attends-toi à la voir empirer pendant un certain temps encore... Pour l'instant, c'est avec mes griffes que je me bats, et à deux mains. Le combat est dur. Que j'y mette tout ce dont je suis capable n'empêche probablement pas mon travail de ne pas valoir un clou. Mais, si tu détestais à ce point mon "Voyage avec un âne", pourquoi ne l'as-tu pas dit à l'époque de sa parution? Pourquoi ne me livres-tu tes critiques que comme une soudaine révélation? Au moment où ma santé s'effondre, et mes finances, et mes espoirs !»

En décembre, il s'était assez ragaillardisé pour continuer son voyage vers San Francisco. Pendant trois mois, il logea dans une maison de bois, au 608, "Bush Street", où une plaque signale depuis 1972 son passage : «Ici, Stevenson écrivit des essais, des poèmes, une autobiographie, de la fiction.» La propriétaire, Mrs Carson, indiqua aux nombreux journalistes qui vinrent l'interviewer au début du XXe siècle : «On voyait chacune de ses dents au creux de ses joues. Ses longues mains semblaient transparentes. Tous les boutons manquaient à son pardessus. Son aspect était si effrayant que je n'ai pas eu envie, mais alors pas du tout, de le prendre comme locataire ! Il a dû s'en rendre compte, car il m'a regardée avec une telle détresse et tant de gentillesse que je n'ai pu refuser de lui montrer le logement. Une pièce avec deux fenêtres. Rien de luxueux. C'est la table qui a semblé lui plaire, et la cheminée. Depuis novembre, il pleuvait sans discontinuer à San Francisco. Jamais le vent n'avait soufflé plus fort de la mer. Les journaux diffusaient des nouvelles alarmantes pour les poitrinaires qui tombaient comme des mouches. L'étranger a dit qu'il reviendrait. En effet, il est revenu l'après-midi, avec un sac à dos bourré de livres sur l'histoire des États-Unis et une petite valise. Je n'ai pas eu le cœur de le renvoyer. Et j'ai fini par l'aimer comme mon propre enfant ! Je dois dire qu'il était très discret. Il ne recevait personne. Il a passé Noël dans la solitude. Je ne crois pas qu'il ait parlé à quelqu'un durant toutes les fêtes. À la fin de janvier, une dame venait le voir deux à trois fois par semaine. Ils sortaient arpenter la ville. Il l'emmenait dans les quartiers mal famés, à Chinatown, dans tous les endroits pittoresques où le grouillement de l'humanité l'enchantait. Ils soupaient dans quelque restaurant bon marché. Ils se voyaient plutôt le soir. Il avait des habitudes très strictes. Il prenait son déjeuner au coin de la rue vers les huit heures, et revenait jusqu'à deux heures ; puis il repartait marcher Dieu sait où, à moins qu'il ne tente de fendre du bois dans la cour pour son feu, et qu'il ne travaille encore jusqu'à la nuit ; il ressortait dîner vers les six heures. La vérité, c'est qu'il économisait sou à sou, et sautait des repas. Il vivait sur quarante-cinq cents par jour. Il était tellement affaibli par la faim qu'il ne parvenait plus à sortir de son lit. Emmitoufflé, ses vertèbres dans les coussins, il continuait d'écrire. Quand je lui demandais à quoi il travaillait, il répondait : "Oh, à des choses". Il fut près de mourir littéralement de faim. En février, il pesait quarante kilos... N'empêche : quand Robbie, mon fils de quatre ans qui l'adorait, a lui-même attrapé une pneumonie, c'est lui, le locataire du second, qui s'est battu pour le sauver, abandonnant pendant plus d'une semaine ses manuscrits dont il espérait tant, pour veiller mon petit jour et nuit. Grâce à ses soins, Robbie a survécu. Mais, lui, il s'est effondré, souffrant de sa première hémorragie pulmonaire, d'une phtisie galopante ! Cette fois, le docteur a dit qu'il était perdu. C'était au mois de mars. La femme, que j'avais vue plusieurs fois, traversait chaque jour la baie dans la tempête. Elle arrivait trempée jusqu'aux os pour le soigner. Elle passait la journée à son chevet, ne le quittant que tard. Elle reprenait son bac sur la mer démontée ; mais, dès l'aube, je la retrouvais là. Il tremblait de fièvre. Dans son délire, il ne la reconnaissait plus.»

Cette femme était évidemment Fanny, qui vint à son secours alors qu'il crachait le sang, vomissait, souffrait de diarrhées, des sueurs froides trempant son linge et ses draps, des crampes lui fermant les mâchoires, des accès de toux brisant son squelette. Il n'avait plus la force de voir ou de parler. Pendant six semaines, elle lui prodigua des soins vigilants, comme elle allait le faire tout au long de sa vie conjugale. Un jour, contre l'avis du médecin qui interdisait qu'on le déplaçât, elle l'emmena avec elle, le porta sur le bac, et l'installa au "Tubbs Hotel" d'East Oakland, car on l'empêchait de le soigner dans sa maison, qui appartenait encore à son ex-mari. Mais comment payer l'hôtel puisqu'elle était sans le sou, bien que Osbourne, greffier à la cour de San Francisco, gagnait quinze mille dollars par an ?

Stevenson dut y lutter plusieurs mois, *«tout à fait seul, avec quarante-cinq cents par jour, et quelques fois moins, avec beaucoup de dur travail et beaucoup de lourdes pensées»* confia-t-il dans une lettre à Colvin, car il s'efforçait de subvenir à ses besoins par ses écrits. Mais les poèmes ou les essais qu'il parvenait à placer ne lui permettaient que de payer sa chambre.

Quelque peu rétabli, il chercha du travail dans les journaux, mais n'obtint de poste dans aucune salle de rédaction. Il chercha même sur le port, sans trouver d'emploi durable. Un jour, il assista au déchaînement d'une foule hurlant devant la Bourse de San Francisco, qui s'était effondrée à la suite

du krach du "Comstock Lode", scènes dont s'inspira Jules Verne, la même année, pour son roman "*Les cinq cents millions de la Bégum*".

À la veille de Noël, il avait reçu ce télégramme de sa mère : «Père très malade. Reviens immédiatement». Se disant : «*Je mettrai tant de temps à rentrer que mon père sera mort ou guéri à mon arrivée. Et, si je repars, qu'advient-il de Fanny? Je passe désormais pour le plus grand égoïste de la Terre.*», il répondit : «*Impossible rentrer. Ma femme, elle aussi, très malade.*»

En fait, Fanny n'était pas encore sa femme parce que son mari résistait au divorce, qui ne fut prononcé qu'en janvier 1880.

Au cours de l'hiver, Henley voulut lui couper les vivres, empêcher qu'on publie ses manuscrits envoyés des États-Unis qu'il jugeait nuls, mal écrits et sans intérêt d'aucune sorte ; pensant qu'il ne faisait rien de bon chez ces «sauvages», il voulait, pour le bien de sa carrière, l'obliger à revenir en Angleterre.

Il écrivit :

---

---

Février 1880  
"*On the art of literature*"

Essai

Commentaire

Le texte, qui révélait que Stevenson avait désormais une vision littéraire aboutie, longuement mûrie pendant son exil, est resté inédit.

---

---

En mars, à la fin de l'hiver, la santé de Stevenson chuta de nouveau ; il manqua mourir d'une pneumonie, et ne dut son salut qu'à l'attention de Fanny, qui, étant pour lors divorcée, put venir à son chevet pour se dévouer six semaines, avec tant d'acharnement qu'elle le sauva. Il nota : «*Après un temps, mon esprit se dressa à nouveau dans une divine frénésie, et a alors secoué et éperonné mon vil corps avec beaucoup de force et de succès.*» Elle prit sur elle d'écrire aux parents de Stevenson pour tenter de les ramener à la raison. Voyant que leur obstination avait failli coûter la vie de leur fils, ils cédèrent : son père lui télégraphia de l'argent pour l'aider à en sortir, l'assura d'une rente, et donna sa bénédiction au mariage.

Cette année-là, il eut le projet d'écrire un grand ouvrage historique sur les Highlands, recueillit même, pendant l'année qui suivit, une importante documentation couvrant notamment les deux épisodes majeurs de l'histoire des Highlands que sont les soulèvements des jacobites [partisans de Jacques Stuart, le dernier roi catholique de la monarchie britannique] de 17[15 et de 1745, ainsi que les bouleversements qui en découlèrent sur le mode de vie des Highlanders.

Il publia :

---

---

1880  
"*Deacon Brodie or The double life*",.

Pièce de théâtre

Dans l'Édimbourg du XVIIIe siècle, William Brodie menait une quiète existence avec son vieux père et avec sa sœur, était un respectable ébéniste, le président d'une guilde de marchands, un conseiller municipal et même un diacre. Mais il révèle à sa famille son autre vie secrète où il a deux maîtresses et cinq enfants illégitimes ; où il a accumulé de nombreuses dettes de jeu, qui l'ont amené, par la nécessité de les payer, à s'acoquiner avec des voleurs, et la nuit, portant un masque, à cambrioler les

demeures des riches bourgeois dont, ayant fabriqué et réparé leurs meubles, il connaissait les secrets de leurs serrures. Tout cela avant qu'ils soient surpris, jugés et condamnés à être pendus.

### Commentaire

La pièce fut représentée en 1882 mais sans succès.

La dichotomie entre la vie publique et la vie de voleur de Brodie a pu servir d'inspiration à Stevenson pour "*L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*".

---

---

Il écrivit :

---

---

1880

**"The amateur emigrant"**  
"L'émigrant amateur"

### Récit de voyage

L'ouvrage se compose de deux parties :

- "**From The Clyde to Sandy Hook**" ("*De la Clyde à Sandy Hook*")
- "**Across the Plains**" ("*À travers les Plaines*").

### Commentaire

Les observations sont pénétrantes, et le style, très vivant.

Cependant, comme dans ce livre aussi, Stevenson se tourna vers le peuple, un peu à la manière du poète étatsunien Walt Whitman, qu'il cite souvent et dont la poésie l'a marqué, la crudité des descriptions qu'il donna choqua énormément ses amis dans le milieu littéraire, ainsi que sa famille qui en eut honte. Son père, ulcéré de voir son fils unique lui échapper aux États-Unis, considérant que la qualité de l'œuvre portait ombrage à son talent et à la réputation de la famille à Édimbourg, refusa d'entendre les douleurs qu'il présentait explicitement, et alla jusqu'à payer cent livres aux éditeurs pour que le livre ne soit pas publié.

---

---

Avant même que Stevenson ait recouvré sa santé, alors qu'il était, comme il l'a dit, «*une simple complication de toux et d'os, convenant mieux pour être un emblème de mortalité qu'un jeune marié*», lui et Fanny se marièrent, le 19 mai, à San Francisco, en ayant tous deux le sentiment aigu d'une culpabilité qui leur ôtait jusqu'à la fierté de s'aimer, jusqu'au désir de gagner.

Accompagnés du fils de Fanny, Lloyd, qui était âgé de douze ans et pour lequel Stevenson allait être plus un grand frère qu'un beau-père, ils partirent passer une lune de miel tout à fait originale au nord de San Francisco, dans les montagnes de St Helena, où ils séjournèrent deux mois dans une mine d'argent abandonnée de la ville fantôme de Silverado, passant leurs nuits à la belle étoile, Fanny usant de ses talents de pionnière pour transformer le campement en un nid douillet, aventure qu'il allait relater dans "*Les squatters de Silverado*", une nouvelle qui allait être publiée en 1883.

Il écrivit :

---

---

Juin 1880

**“Henry David Thoreau : his character and opinions”**

**“Henry David Thoreau ; son caractère et ses opinions”**

### Essai

Stevenson commence par citer la notice nécrologique que le philosophe Ralph Waldo Emerson, ami proche de Thoreau, avait écrite à sa mort : « Il ne s'était prédestiné à aucun métier ; il ne s'est jamais marié ; il a vécu seul ; il n'allait jamais à l'église ; il ne votait jamais ; il a refusé de payer un impôt à l'État ; il ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de vin, il a toujours ignoré l'usage du tabac, et bien qu'il fût naturaliste, il ne s'est jamais servi d'un piège ou d'un fusil. Quand, à table, on lui demandait quel plat il préférait, il répondait : "Le plus proche !" »

Puis Stevenson fait ce commentaire : « *Tant de supériorités négatives commencent à esquisser le portrait d'un véritable poseur. [...] Il était à ce point dénué de faiblesses que cela en devient choquant ; il n'en avait pas assez pour être à l'unisson de l'humanité.* » Le définissant comme « *celui qui ne voulait pas se laisser souiller par le monde* », il dénonce son égocentrisme. Il s'irrite aussi de sa froideur toute puritaine.

Cependant, il apprécie qu'il ne soit pas un poseur, qu'il vive selon ses goûts, qu'il ait bâti une originale théorie économique (« *Un homme pauvre doit se passer de certaines choses ; il avait choisi de se passer de l'argent.* »). Mais il trouve que sa propension à faire le bien est si individualiste qu'elle ressemble à un égoïsme, ce que l'Étatsunien admettait d'ailleurs ; d'où ce commentaire : « *On peut trouver une sorte de noblesse rustre, la noblesse d'un roi barbare, dans la confiance inébranlable que Thoreau a en lui-même et dans son indifférence aux désirs, aux pensées et souffrances d'autrui. En effet, dans toute son œuvre, je ne trouve pas la moindre trace de compassion. C'est, en partie sans doute, le résultat de cette théorie suivant laquelle il estimait que le monde était trop mystérieux pour être critiqué.* »

L'aspect vertueux de Thoreau l'agace. Et il admire surtout, dans l'expérience de Walden, son échec. « *Quand il fut lassé de ce genre de vie, il montra autant de simplicité à y renoncer qu'il en avait mis à l'adopter. J'en connais qui auraient pu faire l'un mais, vanité oblige, pas l'autre, et c'est peut-être là toute l'histoire des ermites. Mais Thoreau n'a pas fait de son choix un exemple, il a simplement vécu comme il le voulait.* » À propos de son refus, en 1843, de payer un impôt à l'État du Massachusetts pour protester contre l'esclavage des Noirs (« En fait, je déclare tranquillement, et à ma manière, la guerre à l'État, bien que j'aie toujours l'intention d'en tirer tout le parti possible, comme le ferait tout un chacun », cite Stevenson), ce qui lui valut une nuit en prison, Stevenson indique que l'affaire trouva son dénouement quand un ami payait pour lui, et il ajoute : « *Ce fut donc un fiasco, mais à mes yeux cela n'a rien de risible* » ; en effet, il y voit un pas vers la justice et la liberté.

Il porte ce jugement général : « *Nous ressentons les méfaits de notre pays avec trop peu d'acuité quand nous ne sommes pas les témoins directs des souffrances qu'ils causent. Mais, lorsque ces crimes éveillent une véritable et saine horreur chez notre semblable, quand nous voyons un voisin préférer rester en prison plutôt que d'être leur complice passif, même les plus insensibles d'entre nous commencent à en prendre conscience et s'émouvoir.* »

### Commentaire

Dans ce portrait contrasté et parfois partial, ce jugement à l'emporte-pièce, ce texte fort critique où, cependant, se décèle un éloge de l'homme naturellement libre, Stevenson, qui n'a pas le poids politique attaché à Thoreau, manifesta son profond agacement, faisant montre par endroits d'une mauvaise foi truculente. Il est vrai que la volonté de Thoreau de ne laisser, dans son œuvre, « *pas la moindre trace de compassion* » était contraire à sa propre attitude.

Ce texte est d'autant plus étonnant que le séjour que Stevenson allait faire aux Îles Samoa peut s'interpréter comme un avatar de l'expérience de Walden ; qu'aujourd'hui Thoreau a été récupéré par les tenants du tout-écologie et de l'activisme libertaire ; est considéré comme un précurseur éclairé des philosophies alternatives ; a été même sacralisé.

Le texte parut en juin 1880 dans "The Cornhill magazine".

---

De retour à San Francisco complètement remis, le 29 juillet, Stevenson y rencontra Charles Warren Stoddard, co-éditeur de "The Overland monthly" et auteur de "*South Seas idylls*", qui l'incita à se rendre dans le Pacifique sud, une idée qui allait lui revenir plusieurs années plus tard.

Le 17 août 1880, Stevenson, Fanny et Lloyd quittèrent la Californie où il avait connu une aventure commencée un peu plus d'un an auparavant, et dont il sortait complètement transformé et ayant acquis une vision littéraire nouvelle.

Ils se rendirent à New York, où ils furent le 6 août et d'où ils s'embarquèrent pour Liverpool où ils arrivèrent le 17, accueillis par Colvin et par les parents de Stevenson chez lesquels ils allèrent séjourner dans un cottage loué dans les Highlands, à Braemar, près de Balmoral, leur hostilité s'étant réduite.

Graduellement, Fanny parvint à apaiser le conflit entre le père et le fils, et, grâce à son charme et à son esprit, à se faire accepter comme un membre de la famille.

De retour en Écosse, Stevenson était désormais un homme nouveau : les choses s'étaient clarifiées dans sa vie. Enfin marié avec Fanny, il s'était réconcilié avec son père, ce qui, sans pour autant lui fournir son indépendance financière, le mettait à l'abri du besoin. Il fit alors un bilan de son activité : *«J'ai écrit de petits livres, de petits essais et nouvelles, pour lesquels on m'a tapé dans le dos et payé. J'ai une certaine réputation. Mais je suis frustré, mécontent, découragé d'avoir à dépenser l'énergie d'un homme qui est à son affaire, mais ne peut encore gagner sa vie. Je suis à la tête d'une famille, et j'ai perdu ma santé. Je suis vraiment très près du désespoir.»*

Se trouvant dans les Highlands, il fut incité à faire des recherches passionnées sur l'histoire des clans, dans le but d'écrire une histoire de la région depuis la révolte jacobite de 1715. Dans une lettre à son père du 12 décembre 1880, il donna même le plan détaillé de l'essai, en cinq parties, la deuxième étant consacrée à «l'époque héroïque», à savoir le soulèvement de 1745. Ce projet n'aboutit jamais, mais ses recherches historiques allaient l'inspirer pour plusieurs et nouvelles, dont "*Enlevé*", et romans, dont "*Le maître de Ballantrae*".

Le retour dans le climat froid de l'Écosse rendit de nouveau défaillante sa santé.

Néanmoins, il publia :

---

Novembre 1880  
**"The pavilion on the links"**  
*"Le pavillon sur la lande"*

Nouvelle

Sur son lit de mort, le narrateur, l'Écossais Frank Cassilis, révèle à ses enfants son secret le plus profond, le plus sombre : la façon dont il rencontra leur mère.

Alors qu'il était jeune et qu'il avait mené, pendant neuf années, la vie d'un riche vagabond, il revenait chaque année rendre visite à R. Northmour, son vieil ennemi depuis le temps du collège, devenu un prospère soldat de fortune résidant dans un château situé à Graden-Easter, sur une côte écossaise, car il avait avec lui, qui tenait sa vie entre ses mains, une dette d'honneur. Or, à l'occasion de sa visite, à sa grande surprise, il constata que cet homme reclus et misanthrope faisait débarquer de son yacht, durant la nuit, un vieil homme et une très belle jeune femme, et les faisait entrer dans un pavillon isolé situé près du rivage, dans une sauvagerie de dunes et de vents violents, où des sables mouvants peuvent *«avalier un homme en quatre minutes»* ; il n'y avait donc pas de meilleure cachette dans toute la Grande-Bretagne. Après avoir épié le groupe pendant quelques jours, Cassilis se fit connaître de la jeune femme, Clara Huddleston, qui lui expliqua que Northmour protégeait son père d'un groupe de mystérieux et dangereux poursuivants, en échange de sa main. Naturellement, Cassilis était, lui aussi, sur le champ, tombé amoureux d'elle qui avait été elle-même aussitôt séduite,

laissant Northmour dehors dans le froid, bouillant de jalousie. Les deux hommes luttèrent alors pour la conquérir, Northmour blessant Cassilis d'un coup de couteau avant de fuir vers le pavillon, car le danger se faisait de plus en plus proche...

Les poursuivants étaient des membres du «Cercle blanc», une branche londonienne de la société secrète des carbonari (des patriotes italiens qui luttèrent contre les Autrichiens pour l'unification de leur pays) qui avaient confié leur trésor au banquier qu'était Bernard Huddleston. Or ce joueur compulsif, essayant de sauver ses affaires chancelantes, s'était livré à des transactions risquées et illégales, qui avaient été découvertes ; ce qui l'avait obligé à fuir la police avec l'aide qu'il avait sollicitée de l'aventurier Northmour, car le vieil homme effrayé avait déjà souffert mille morts en ayant des visions terrifiantes. Les carbonari, auxquels ses actions criminelles avaient causé un grand tort, et qui exerçaient des représailles radicales, étaient décidés à se venger de lui en le tuant. Pour leur échapper, il était prêt à passer le reste de sa vie en exil. Il avait convaincu Northmour de l'emmener sur son yacht, le "Red Earl", dans le Sud du Pacifique avec, en retour, ce qui restait de ses gains mal acquis et la main de Clara. Ils attendaient que le yacht soit réparé et approvisionné pour le long voyage. Mais cela ne se passa pas ainsi.

En effet, les carbonari firent le siège du pavillon, l'un d'entre eux étant alors victime des sables mouvants. Ils offrirent de laisser aller Clara et les deux jeunes hommes, Cassilis s'étant joint aux trois autres pour combattre les assaillants. Cette offre fut rejetée. Huddleston, après s'être lâchement évanoui devant le danger, comprit que seule sa mort apaiserait les assaillants, se sacrifia et sortit du pavillon qui fut détruit, tandis que les autres furent épargnés. Ce ne fut qu'ensuite qu'arrivèrent les marins du yacht.

Tandis que le cynique Northmour, qui avait renoncé à Clara car le mariage parut finalement, à ses yeux, trop monotone ; qui, considérant que les carbonari étaient dans leur droit, et appréciant leur respect du code de l'honneur, s'était joint à eux et avait d'ailleurs combattu sous les ordres de Garibaldi pour la libération du Tyrol, y trouvant la mort, Cassilis et Clara connurent un long et heureux mariage.

### Commentaire

Stevenson commença à travailler sur cette nouvelle en novembre 1878 à partir d'un banal fait divers associé à une anecdote de jeunesse. Pourtant, un an plus tard, lorsqu'il partit, le 7 août 1879, à destination de la Californie afin d'y retrouver Fanny, la nouvelle était toujours au stade d'ébauche. Il l'acheva durant son séjour à Monterey en novembre 1879. Il la divisa en plusieurs chapitres.

L'Écossais Stevenson se donna le plaisir de décrire brillamment un coin de son pays, usant d'ailleurs du mot écossais «*links*» qui désigne un sol formé de dunes sablonneuses, généralement recouvertes d'herbe qu'on trouve fréquemment à proximité des rivages maritimes, et n'hésitant pas à en fournir sa définition personnelle au début de la nouvelle (pour la traduction en français, on a choisi le mot «lande» qui est celui qui s'en rapprocherait le mieux, et ce choix est, en quelque sorte, appuyé par celui de Stevenson pour le nom du propriétaire du pavillon, «*Northmour*» étant «north moor», littéralement, «lande du nord»). Ces «*links*» sont ceux de North Berwick, où il avait passé des vacances en l'été 1862.

Il suscita, au début, une inquiétante atmosphère de roman fantastique, en évoquant le mystère d'un pavillon fermé, solitaire au milieu des dunes, avec des lumières errantes derrière ses volets clos, de mystérieux mouvements durant de sombres nuits. Et le récit demeure haletant, passionnant, au fil d'une intrigue habilement construite pour maintenir le suspense.

Mais il s'employa surtout à faire vivre de puissants personnages, Northmour et Cassilis ayant tous deux quelques-unes des caractéristiques du héros condamné de Byron, tous deux étant, chacun à sa façon, sombres et misanthropes. Pour sa part, Northmour, dont les mystères sont révélés dans toute une série de vignettes dramatiques, apparaît animé par un besoin de foi mais sans adhésion à une religion, car il cherche, sans s'en rendre compte, quelque chose en quoi croire. Cassilis est l'homme curieux et déterminé. Quant à Clara, elle est nimbée du charme sentimental des figures féminines des peintures préraphaélites.

Stevenson montra une famille déchirée à la suite de l'échec financier provoqué par l'avidité du père. Il tressa une sombre et complexe intrigue amoureuse, dans laquelle on a pu voir une parodie des *"Hauts de Hurlevent"*.

Leslie Stephen, le directeur à l'époque du "Cornhill magazine", accepta immédiatement de publier la nouvelle. Elle parut en deux livraisons, dans les numéros de septembre 1880 et d'octobre 1880, simplement signée par les trois initiales «R. L. S.». Elle était d'un ton résolument nouveau. Elle a immédiatement séduit la critique, étant perçue comme un rite de «transgression de la morale», menant à «une sorte d'enthousiasme romanesque», de «l'homme qui peut enfin agir». En 1882, elle allait figurer, avec quelques suppressions, dans le recueil *"The new Arabian nights"* (*"Les nouvelles Mille et une nuits"*).

En 1890, Arthur Conan Doyle la considéra comme «le sommet du génie de Stevenson», comme «la meilleure nouvelle jamais écrite», et, en 1907, dans *"À travers la porte magique"*, il jugea qu'elle et *"Le cas étrange du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde"* sont les deux chefs-d'œuvre de Stevenson, se souvint de la manière dont ce «pur modèle de narration dramatique» avait frappé son esprit quand il le découvrit dans "The Cornhill magazine".

Son avis fut, avec des nuances, partagé par Italo Calvino : «Je considère que c'est une des meilleures nouvelles de Stevenson. C'est une grande partie de cache-cache jouée par des adultes. L'histoire est générée par un paysage particulier qui suscite l'intérêt du lecteur, qui, ainsi, ne se soucie pas du fait que le côté psychologique et le côté sentimental ne sont pas assez développés. Ce qui finalement domine, c'est la pure romance. Le lecteur est immédiatement séduit par l'idée du pavillon raffiné situé dans une sauvagerie ; par l'idée d'une table dressée alors qu'il n'y a personne, ce qui est un élément de conte de fée.»

La nouvelle fut adaptée au cinéma, en particulier :

-en 1920, par Maurice Tourneur dans *"The white circle"* (*"Le cercle blanc"*) ;

-en 1999, par C. Grant Mitchell dans *"The pavilion"* qui fut une adaptation hardie : Six mois après la fin de la guerre de Sécession, un aventurier se rend chez un ami vivant dans une maison isolée sur un île de la Caroline du Nord, officiellement pour reprendre contact avec cet ami, protecteur d'un banquier en fuite et de sa fille. En réalité, il est à la recherche de matrices d'impression de billets de banque qui ont disparu pendant la guerre. La situation est compliquée par un conflit qui oppose le banquier à des révolutionnaires mexicains, à qui il a fourni un chargement d'armes défectueuses contre un coffre d'or...

---

En 1881, Stevenson rassembla toute une série de ses essais dans :

***"Virginibus puerisque and other papers"***

Au texte de 1878 désormais intitulé *"Virginibus puerisque I"* (voir plus haut) qui sera le seul à mériter véritablement ce titre, il ajouta :

---

1881

***"Virginibus puerisque II"***

Essai

Nous espérons toujours atteindre les hauts (et même souvent impossibles) buts que nous nous sommes donnés. Nous gardons cet espoir depuis notre jeunesse, et il se manifeste spécialement par la façon dont nous pensons toujours nous mieux conduire dans l'avenir, alors que nous ne nous amendons pas comme nous le voudrions. Même le mariage nous laisse inchangé, en dépit de notre espoir de le voir effacer toutes les imperfections que nous observons en nous-mêmes. En fait, dans le mariage, nous faisons subir nos défauts non seulement à nous-mêmes mais à la personne même

dont nous nous soucions le plus. L'épouse devient le témoin, le juge et la victime de nos failles morales. «*Se marier, c'est avoir à la maison l'Ange enregistreur.*» Il est plus difficile d'être vertueux dans le mariage puisque différents usages sociaux ont suscité différentes conceptions idéales chez l'homme et chez la femme, ces deux ensembles d'idéaux devant s'accorder. Nous devons constamment réduire nos idéaux pour nous soumettre à ceux du partenaire, et le danger réside dans des réductions si grandes que nous devenons «*une vieille grosse brute*», que la séduction diminue et que l'amour «*fuit pour toujours*». Les erreurs d'appréciation au sujet du partenaire sont accrues du fait des adages qu'on nous a serinés, spécialement ceux qui font des femmes des anges, au-delà desquels l'homme devrait percevoir la femme comme «*une créature aux défauts égaux mais différents*».

Cependant, il est lâche de se refuser au mariage, même avec tous les obstacles qu'il présente. Il est pire d'éviter «*une occasion d'exercer notre vertu*» que de «*pousser en avant avec courage et faire une chute*». En ces matières, il faut s'attacher solidement à la foi, car, alors que l'espoir, la vertu de la jeunesse, ne tient pas compte de l'être et du monde, considère toutes choses possibles, la foi, qui est produite par un esprit plus expérimenté, connaît «*la tyrannie de la circonstance et la fragilité de la volonté humaine*», se rend compte de l'échec, et choisit malgré tout d'agir ; la foi sait que, dans le partenaire, se trouvent à la fois du bien et de la faiblesse, et elle nous incite à continuer à mieux faire dans notre mariage. «*Et, toujours, il y aura, entre les échecs, des éclairs de vertus aimables pour encourager et consoler.*»

#### Commentaire

Stevenson faisait part de sa désillusion de jeune marié.  
L'essai parut dans "The Cornhill magazine".

---

D'autres essais déjà parus : "On falling in love" - *The truth of intercourse* - "Crabbed age and youth" - "An apology for idlers" - "Ordered South" - "Aes Triplex" - "El Dorado" - "The English admirals" - "Some portraits by Raeburn" - "Child's play" - "Walking tours" - "Pan's pipes" - "A plea for gas lamps"  
(pour chacun de ces textes, voir plus haut)

---

#### Commentaire sur le recueil

Il fut le premier recueil des essais de Stevenson. Dans la plupart des cas, il y montra un enjouement à l'égard des épreuves de la vie et des restrictions imposées par l'étroit esprit bourgeois. Le volume ne se vendit pas bien mais fut bien reçu par la critique, qui confirma Stevenson comme une des étoiles montantes de la scène littéraire britannique, notable pour son entrain juvénile et son style élégant, mais quelquefois trop tape-à-l'œil.

---

En 1881, Stevenson, qui, toute sa vie, montra un intérêt presque scientifique pour l'histoire de son pays ; qui avait pour elle une passion souvent sous-estimée alors qu'elle a pu aller jusqu'à la monomanie, postula la chaire de loi constitutionnelle et d'histoire à l'Université d'Édimbourg, sa candidature étant, sur la base de témoignages extérieurs, «non seulement concevable mais plausible» avant d'être toutefois rejetée.

Avec sa femme, Lloyd et ses parents, il fut, en juin et juillet 1881, au "Kinnaird cottage" près de Pitlochry, où lui et Fanny projetèrent de composer en commun un livre d'histoires «cauchemardesques» pour lequel elle écrivit "*The shadow on the bed*" et lui, "*Thrawn Janet*".

Puis, en août et septembre, ils furent à Braemar où, comme le temps était exceptionnellement froid, pluvieux et venteux, son médecin lui interdit de sortir (dans "*Mon premier livre*", il allait indiquer : «*J'aime l'air de mon pays natal, mais il ne m'aime pas.*»). En était empêché aussi Lloyd ; or, l'ayant vu dessiner la carte d'une île, avec son "Îlot du Squelette", sa "Colline de la Longue-Vue", Stevenson la compléta et, à partir d'elle, qui déclencha chez lui la dynamique du rêve, il commença, sans plan

préalable, une histoire, *“The treasure island or The sea cook”*, où il cherchait simplement le pittoresque. Elle fascinait le jeune garçon comme Thomas, qui, séduit par le souvenir des histoires qu’ils se racontaient autrefois, participa aussi à la conception. Puis, sur les conseils de deux invités de la famille qui étaient critiques littéraires, il fixa par écrit cette histoire orale qu’il avait commencée malgré lui et presque par hasard. De ce fait, chaque soir, il en lisait à haute voix un nouveau chapitre. Mais, après les quinze premiers, il perdit toute inspiration pour continuer ce qui allait être *“L’île au trésor”*.

Il publia :

---

---

1881

**“Thrawn Janet”**

**“Janet la torte”**

Nouvelle de 13 pages

Vers 1760, le pasteur de Balweary en Écosse, le révérend Murdoch Soulis, est, dans son presbytère dominé par *«le rocher de la Femme-Pendue»*, un homme âgé, qui fait peur à ses ouailles du fait de sa sévérité.

C’est que, cinquante ans auparavant, à son arrivée, il s’était montré plus intéressé par l’écriture d’un livre de théologie que par le soin à mettre dans le choix d’une servante. Il avait pris la vieille Janet Mac Clour dont on disait qu’elle était *«vouée au diable»*, des femmes ayant voulu noyer *«la sorcière»* à laquelle le révérend fit renoncer au démon. Mais, le lendemain, Janet parcourut le village avec *«son cou tordu et sa tête toute d’un côté, comme celle d’un pendu, et sur son visage une grimace de déterrée»*. Cependant le révérend la garda, et on s’habitua à *«Janet, la torte»*.

Mais, un jour de forte chaleur, le révérend vit, dans le cimetière, un homme *«de haute stature et noir comme l’enfer, avec des yeux étranges»* qui, interpellé, s’enfuit vers le presbytère où Soulis trouva Janet pleine de joie et prétendant n’avoir pas vu *«l’homme noir»*. Il comprit que *«la vraie Janet était morte depuis longtemps et que celle-ci n’était qu’un fantôme revêtu de sa froide argile»* et *«sentit sa chair se recroqueviller sur ses os»*.

Or, par une nuit de chaleur étouffante, *«un remue-ménage»* dans la chambre de Janet le fit y entrer et la voir *«pendue à un clou [...] par un simple fil à raccommoder les bas»*. Puis il entendit résonner son pas car elle descendait l’escalier. Il lui cria : *«Je vous adjure, par la puissance divine, de vous en aller - si vous êtes défunte, à la tombe - si vous êtes damnée, en enfer !»* Le corps *«s’aplatit comme un paquet d’amadou et se réduisit en cendres»*.

Le lendemain, on vit *«l’homme noir»* s’en aller.

### Commentaire

La nouvelle, la seconde que Stevenson composa dans le genre fantastique, puise dans le fonds d’histoires de fantômes et de revenants du folklore écossais que sa gouvernante lui avait lues dans son enfance.

Il montra un grand souci, caractéristique de l’époque, de respecter la saveur des traditions locales qui sont celles des primitifs pour lesquels les êtres difformes sont l’objet d’un interdit, deviennent des morts-vivants, des zombies ; tandis que, d’autre part, les criminels, eux-mêmes rejetés par la communauté, devenaient difformes dès lors qu’ils étaient pendus.

On constate la scission entre les gens du village qui tiennent à leurs traditions, à leurs superstitions au sujet du surnaturel, en dépit des admonestations de leur nouveau pasteur qui est, lui, un représentant très éduqué d’une conception moderne de la religion. On peut remarquer que, quand Soulis est psychologiquement troublé par les événements qui entourent la possession de Janet, il commence à se servir de la langue écossaise pour rappeler des chansons et des situations de son enfance, ce glissement et le retour des souvenirs de l’enfance marquant son inconsciente liaison avec l’irrationnel.

Le narrateur étant un homme du cru, à partir du troisième paragraphe, il emploie exclusivement la langue écossaise. En fait, elle est présente dès le titre, «*thrown*» étant un mot écossais qui signifie, au physique, «tordu», «difforme» ; au moral, «agressif», «maléfique» ; or Janet est torte au physique comme au moral.

Étant frappée d'un interdit, elle appartient à l'univers du mal, devient l'esclave d'un être inquiétant qui, la dominant, fait se comporter parfois cette servante comme un cheval dompté par son cavalier. Certes, l'histoire, comme toutes les histoires de zombies, lui offre une chance de se libérer ; mais les jeux sont faits d'avance, et tout ce qu'elle gagne dans cette aventure, c'est de devenir une mortevivante, beaucoup plus étroitement soumise encore. En fin de compte, son maître paraît, et l'on comprend à quels desseins elle devait servir.

On ne peut manquer de trouver à la nouvelle des composantes autobiographiques. Elle met en scène une femme disgraciée qui, «*longtemps auparavant*», avait eu un bébé hors mariage ; or Stevenson venait d'épouser une divorcée, mère de deux enfants et à ce titre assez mal reçue par la famille ; en outre, elle avait dix ans de plus que son nouveau mari et s'occupait de lui fort maternellement. Quant au pasteur, il passe son temps à écrire, ce qui achève de l'identifier à l'auteur !

La nouvelle fut d'abord publiée dans "The Cornhill magazine".

Henry James la qualifia de «chef-d'œuvre en treize pages».

Elle allait figurer dans le recueil "*The merry men and other tales and fables*".

Dans ses dernières années, Stevenson porta ce jugement : «*'Janet la torte' a deux défauts : c'est vrai seulement historiquement, vrai pour une paroisse de montagne en Écosse autrefois ; mais ce n'est pas vrai pour l'humanité et le monde entier. Si le pauvre M. Soullis commet des fautes, nous pouvons également les considérer comme des vertus, et penser que, par sa conversion, il était vraiment devenu grossier ; et ceci, bien que l'histoire me bouleverse chaque fois que je la lis, laisse dans l'esprit un sentiment pénible.*»

La nouvelle figura aussi dans l'anthologie française "*Histoires de morts-vivants*" sous le titre "*Janet la torte*".

---

---

1881

**"The merry men"**

**"Les gais lurons"**

Nouvelle de 55 pages

Charles Darnaway, jeune étudiant à l'Université d'Édimbourg, vient passer ses vacances d'été sur l'île d'Aros, chez son oncle, Gordon, qui y vit avec sa fille, Mary Ellen, et Rorie, un vieux domestique. Habitué des lieux, Charles est fort surpris en entrant chez son oncle : un riche mobilier peu en accord avec l'intérieur rustique s'étale de manière ostentatoire. Il apprend que ces objets ont été récupérés par son oncle à la suite du naufrage d'un navire. Il est vrai que les abords de l'île d'Aros sont hérissés de récifs appelés «*Les gais lurons*», parce qu'ils ressemblent à des marins pétrifiés et qu'on croirait entendre chanter et se réjouir quand le fracas de la mer y brise les bateaux égarés. Dans ces parages très dangereux pour la navigation, maints naufrages se sont déjà produits. Et Charles est revenu sur Aros parce qu'il a trouvé, à l'Université d'Édimbourg, un memorandum royal concernant l'"Espirito Santo", un galion espagnol appartenant à l'"Invincible Armada" et qui aurait disparu dans "Sandag Bay" avec le trésor qu'il contenait ; sa récupération pourrait restaurer la fortune de sa famille, son entreprise n'étant cependant pas inspirée par la cupidité, mais par l'amour : «*Si je désirais des richesses, ce n'était pas pour elles-mêmes, mais pour une personne qui me tenait à cœur, la fille de mon oncle, Mary Ellen.*» Il veut la sauver et l'épouser.

Il entame sa recherche de l'épave en effectuant quelques plongées dans la baie qui brille «*comme un grand cristal transparent*», dans la «*mer charnelle*», qui lui font comprendre sa liaison avec l'irrationnel. Mais, de la mer, il n'obtient qu'«*une boucle de chaussure en fer, croûtée de rouille rouge*»

et «*l'os d'une jambe d'homme*». Choqué par cette macabre découverte, il abandonne avec horreur ses rêves de fortune, ayant soudain pris conscience du charnier qui l'entoure. Et il s'enfuit à terre. Or sa découverte suffit pour provoquer une tragédie. Car, alors qu'il grimpe la colline, la mer s'assombrit «*d'une vilaine teinte de plomb ondulé*», et se déchaîne une tempête. En regardant en arrière, il voit un bateau et plusieurs hommes sur le site du naufrage, prenant des repères de boussole et examinant les reliques qu'il a laissées ; ils se précipitent vers leur navire, une grande goélette ancrée près d'Aros, juste au moment où la tempête commence à rugir, la mer semblant appliquer son impitoyable justice à ceux qui défient sa loi. Charles comprend qu'ils doivent être des Espagnols à la recherche du trésor de l'"Armada" et se précipite chez son oncle pour le prévenir. Or l'oncle Gordon, ivre, assiste avec joie au spectacle d'un "schooner" qui, dans les éléments en furie, lutte désespérément pour s'extraire du piège mortel, et qui, malgré les efforts de l'équipage, est inexorablement attiré vers les récifs mortels, et finalement englouti. Le lendemain, le calme étant revenu, Charles accompagne son oncle sur la crique de "Sandag bay" où ce dernier récupère tous les débris produits par le naufrage. C'est alors qu'ils aperçoivent au loin un rescapé. Voyant que l'homme est noir, l'oncle Gordon est frappé d'une peur panique, car il le prend pour le fantôme d'un naufragé qu'il a assassiné. Il hurle : «*Reculez, progéniture de la mer ! Le Seigneur t'a remis dans ma main !*» Avant que Charles ne puisse l'arrêter, Gordon se précipite sur l'Espagnol, qui tombe mort. Puis il va jusqu'au bord de la falaise, et Charles raconte : «*Je l'ai vu sauter, et l'obscurité de la tempête l'a accueilli.*»

### Commentaire

Pour écrire cette nouvelle, Stevenson se souvint de ses séjours sur l'île d'Erraid, en 1870 et 1872. Il indiqua : «*Pour "Les gais lurons", j'ai commencé avec la sensation que donne une de ces îles sur la côte ouest de l'Écosse, et j'ai progressivement fait évoluer l'histoire dans le but d'exprimer la manière dont ce lieu m'avait affecté.*»

Mais il eut de la difficulté à écrire la nouvelle ; Fanny raconta : «*L'histoire elle-même, assombrie par ses circonstances, ne vint pas aussi facilement que "Janet la torte", et n'a jamais tout à fait satisfait son auteur, qui croyait cependant qu'il avait réussi à rendre la terreur qu'inspire la mer, qui est le véritable héros.*» Alors que la nouvelle était à demi écrite, Stevenson confia à un ami : «*C'est une fantastique sonate à propos de mer et de naufrages, et je l'aime bien plus que toutes mes autres tentatives d'écrire une histoire. Je pense que, étrangement, si je réussis jamais à obtenir un succès, je le tiens maintenant.*»

En effet, la nouvelle est puissante, introduisant ses lecteurs dans un cadre où s'imposent l'isolement, la beauté et la traîtrise de la mer, les légendes et les superstitions. Elle est écrite dans une langue vivante et sobre qui met bien en lumière le lieu et les éléments naturels, fait bien sentir au lecteur l'île et ses eaux bouillonnantes. Influencés par les lieux, les personnages connaissent la solitude et la peur, sont sensibles à des sortilèges.

La nouvelle est marquée par une tension théologique car l'oncle Gordon est un de ces fervents calvinistes dont les convictions allaient souvent jusqu'au fanatisme, non sans contradiction car, si, d'abord, il ne se sent pas coupable du meurtre qu'il a commis, se considérant libre de toute punition en étant un des Élus ; s'il est prompt à prononcer des jugements, à condamner à l'enfer ; s'il voit les malheurs des humains comme des manifestations de la justice de Dieu ; par ailleurs, il éprouve un plaisir sadique en voyant les marins sombrer et une mauvaise satisfaction à profiter des dépouilles qu'ils lui ont laissées. Mais Stevenson lui fait subir des dettes karmiques accrues par une vie d'hypocrisie. Ainsi, «*Les gais lurons*», peut-être plus que «*L'étrange cas du dr Jekyll et de Mr. Hyde*», fait découvrir les effrayantes profondeurs où un être humain peut perdre son âme. Pour sa punition, il est finalement frappé de peur lorsque l'"Homme noir" (une représentation célèbre de Satan dans le folklore calviniste) vient le chercher, suggérant qu'il n'est pas l'un des Élus. Stevenson refuse habilement de préciser si le marin est un simple étranger ou un véritable diable, et la nature surnaturelle du récit reste ambiguë.

D'abord publiée en deux parties dans "The Cornhill magazine" en juin et juillet 1882, la nouvelle fut reprise en volume en 1887 dans le recueil «*The merry men and other tales and fables*».

---

---

1882

**“Talk and talkers : I”**  
**“Talk and talkers : II”**  
“Causerie et causeurs”

Essais

Stevenson parle de la conversation qui est, pour lui, «*le plus accessible des plaisirs*» ; distingue deux types de converseurs : les conteurs d’anecdotes et ceux qui écoutent (des femmes en général) ; considère que les meilleurs maîtres en matière de conversation sont les gens âgés car ils ont une grande expérience de la vie, et ils sont sereins ; se livre à de brillantes analyses de conversations. Il statue que la parole n’est pas figée comme les mots, et est déterminante dans les échanges entre les personnes ; que, le plus souvent, elle tourne autour du comportement. Cela le conduit à célébrer l’amitié. En conclusion, il pense que la conversation aboutit rarement à une conclusion !

---

---

1882

**“A gossip on romance”**  
“À bâtons rompus sur le roman”

Essai

Écrit en même temps que les premiers chapitres de “*L’île au trésor*”, l’essai peut être considéré comme un guide indiquant comment lire les romans, qui sont définis comme des réponses irrationnelles et amORAles aux circonstances, permettant aux lecteurs de prendre conscience de leurs désirs inconscients. Pour Stevenson, la littérature est un véritable instrument de liberté en avant, paradoxalement, tenir son lecteur captif : «*Toute lecture digne de ce nom se doit d’être absorbante et voluptueuse. Nous devons dévorer le livre que nous lisons, être captivé par lui, arraché à nous-mêmes, et puis sortir de là l’esprit en feu, incapable de dormir ou de rassembler nos idées, emporté dans un tourbillon d’images animées, comme brassées dans un kaléidoscope.*» Raconter, pour lui, ce n’est pas seulement emporter son lecteur dans un flux de péripéties, c’est hypnotiser, ouvrir des abîmes et déchaîner de puissantes images dont l’impact est comparable aux brisants qui harcèlent l’île écossaise d’Aros et rendent fou l’un des personnages de sa nouvelle “*Les gais lurons*”. Il signala la grande importance de la rêverie dans la lecture des romans : «*Le grand écrivain créatif nous montre la réalisation et l’apothéose des rêveries des êtres ordinaires*». Il osa ces définitions : «*Le théâtre est la poésie du comportement ; le roman est la poésie de la situation.*» - «*La fiction est à l’homme adulte ce que le jeu est à l’enfant. C’est là qu’il change l’atmosphère et le contenu de sa vie, et, quand ce jeu s’accorde si bien avec la fantaisie du lecteur au point qu’il s’y livre de tout son cœur, quand chaque tour l’enchante, la fiction s’appelle roman d’aventures.*»

---

---

1882

**“New Arabian nights”**  
“Nouvelles Mille et une nuits”

Recueil de nouvelles

Il regroupait celles du recueil “*The suicide club*” (“*Le club du suicide*”), celles du recueil “*The rajah’s diamond*” (“*Le diamant du rajah*”) ainsi que “*The pavilion on the links*”, “*A lodging for the night*”, “*The Sire de Malétroit’s door*”, “*Providence and the guitar*”.

---

---

1882

**“The foreigner at home”**  
“L'étranger de l'intérieur”

Fragment autobiographique

Stevenson rapporta ses souvenirs d'Écossais ayant son premier contact avec l'Angleterre. Mais il voulut aussi, selon Michel Le Bris, « manifester l'évidence de son étrangeté, étrangeté constitutive de votre propre mystère. Car vous écrivez toujours sur l'étranger qui est en vous... c'est peut-être même l'étranger qui est en vous qui écrit ! ».

---

Comme sa santé se dégradait, Stevenson allait, pendant les sept années suivantes, chercher en vain un lieu de résidence qui convienne à son état de santé. Pour lors, comme, en Écosse, avait été porté un diagnostic de tuberculose, que les médecins lui recommandèrent la « nouvelle cure alpine », et qu'ils l'adressèrent au docteur Karl Ruedi, dont la notoriété était alors importante en Grande-Bretagne, et qui était devenu le médecin attitré de la colonie anglaise de Davos, avec son épouse et son beau-fils, il arriva dans cette station suisse le 18 octobre 1882, et s'installa à l'“Hôtel Belvédère”. Ayant pris « la résolution de penser à d'autres choses » (“*Mon premier livre, L'île au trésor*”), il écrivit très peu durant cet hiver pluvieux, « tout à fait ennuyeux et non rentable ». En revanche, il s'absorba dans un « kriegspiel » (« jeu de guerre » en allemand) impliquant des centaines de soldats de plomb, avec des règles de plus en plus complexes, qu'il entreprit avec Lloyd qui, d'ailleurs, imprima au recto d'un feuillet, en vingt-quatre exemplaires, l'“*Élégie martiale pour quelques soldats de plomb*”, qu'il vendit aux curistes.

À l'été 1883, ils retournèrent en Écosse où Lloyd rendit visite à l'imprimeur R. & R. Clark, qui allait imprimer plusieurs ouvrages de Stevenson.

En novembre, le trio retourna à Davos où, cette fois, fut loué le chalet “Am Stein” qui était doté d'un vaste grenier où le « kriegspiel » put s'étaler. L'air de la montagne lui faisant du bien, Stevenson connut un hiver productif : retrouvant l'inspiration, il écrivit en deux semaines les quinze derniers chapitres de “*L'île au trésor*”, de nouveau à raison d'un par jour (en novembre, l'éditeur, satisfait, lui envoya trente livres), ainsi que des essais, des poèmes et des nouvelles, tout en esquissant “*Prince Othon*” et “*The squaw men or The wild West*”, un “western” entrepris « pour l'amusement du jeune Lloyd à Davos », puis abandonné.

Parmi ses essais, il faut citer :

---

1882

**“The old and new Pacific capitals”**  
“La vieille et la nouvelle capitales du Pacifique”

Essai

Il est divisé en deux parties : “*The woods and the Pacific*” et “*Mexicans, Americans and Indians*”. Dans la première partie, Stevenson décrit la nature avec brio, insistant sur la présence obsédante de l'océan, sur le constant risque des incendies de forêts. Indiquons que, quant aux « capitales du Pacifique », « la vieille » est Monterey, « la nouvelle » est San Francisco.

Dans la seconde partie, il oppose les États-Uniens, qui sont « absolument sans manières », et les Mexicains qui, dépossédés mais « solennellement courtois », l'impressionnent par leur « naturelle dignité » car ils font « toutes choses avec grâce et décorum ».

## Commentaire

L'essai ne fut publié qu'en 1892, dans un recueil.

---

Stevenson publia :

---

1882

**"Familiar studies of men and books"**  
"Essais familiers sur des hommes et des livres"

On y trouve : "Victor Hugo's romances" - "Some aspects of Robert Burns" - "The Gospel according to Walt Whitman" - "Henry David Thoreau : his character and opinions" - "Yoshida-Torajiro" - "François Villon, student, poet, housebreaker" (dans une préface, Stevenson atténua sa sévérité à son égard) - "Charles of Orleans" - "Samuel Pepys" - "John Knox and his relations to women".

---

1882

**"Moral emblems"**  
"Emblèmes moraux"

Recueil de poèmes

Il se composait initialement de deux petites plaquettes :

- la première comprenait cinq poèmes ayant pour sujets la colère, la fierté dédaignant la pauvreté, le héros, l'aigle, l'éléphant ;
- la seconde comprenait cinq poèmes ayant pour sujets la tempête, le pêcheur, l'abbé, l'alpiniste, le pirate.

## Commentaire

Le recueil fut illustré de gravures de Stevenson, qui indiqua à sa mère : «*Je suis fou de gravure sur bois. Je suis fait pour la vie. J'ai enfin un amusement.*»

Le recueil fut publié à Davos, par Stevenson et son beau-fils, Lloyd Osbourne, alors âgé de treize ans, à quelques dizaines d'exemplaires qui, très rares, sont recherchés.

---

Quand le médecin de Davos accepta enfin de laisser partir Stevenson (avec la consigne : «habiter à moins de vingt kilomètres de la Méditerranée, à proximité d'une forêt de pins»), lui et Fanny louèrent, dans la banlieue de Marseille, d'octobre à décembre, une maison appelée "La campagne Defli". Mais l'humidité, les moustiques, une épidémie de diphtérie dans le village, entraînèrent une nouvelle série d'hémorragies pulmonaires, et les obligèrent à habiter de nouveau dans un hôtel. Il partit se soigner à Nice.

Ce fut alors que Fanny découvrit à Hyères, station recommandée aux tuberculeux, 4 rue Victor Basch, au fond d'un jardin, un minuscule chalet appelé "Solitude". Ils s'y établirent en mars 1883. Stevenson y goûta pour un temps un bonheur presque complet, notant alors : «*Ce coin, notre jardin et notre vue sont subcélestes. [...] Je réside près du Paradis.*» Plus tard, il allait confier : «*Heureux, je le fus une fois et ce fut à Hyères.*» Il y passa deux années.

Ce printemps-là, Fanny inventa chaque jour pour son mari convalescent un conte «à la Schéhérazade», dont l'ensemble allait paraître sous le titre "New Arabian nights". Pourtant, les époux furent, à Hyères, déchirés par de graves dissensions.

Stevenson fit paraître en feuilleton, dans "Young folks, a boys' and girls' paper of instructive and entertaining literature" sous le pseudonyme de "Captain George North" car il aurait pu être préjudiciable pour sa réputation d'avouer écrire pour de jeunes lecteurs :

---

1883

**"The black arrow : A tale of Tunstall Forest"**

Roman

Au XVe siècle en Angleterre, le jeune Richard («Dick») Shelton, qui était fidèle à sir Daniel Brackley, son tuteur, découvre qu'il est responsable du meurtre de son père, qu'il a tué pour profiter de ses biens, et en use de même avec beaucoup de familles qu'il ruine par le meurtre, par le vol ; il est faux, traître, chicanier et parjure. Aussi rompt-il avec lui, et s'enfuit-il dans les bois, en compagnie de John Matcham, un garçon qui se dit lui aussi persécuté par sir Daniel et demande à Richard de le conduire en un lieu sûr. Or John est déguisé et est, en fait, Joanna Sedley, une orpheline que sir Daniel, ennemi de lord Foxham, premier tuteur de la jeune fille, entendait marier à Richard pour tirer profit de l'alliance. Les deux jeunes gens comprennent le péril qu'ils courent, s'avouent leur amour, et vont rejoindre, dans la forêt de Tunstall, des hors-la-loi dont la coutume est de se servir de flèches noires (à la fois intimidantes et symboliques) dans leurs embuscades et coups de force, d'où leur nom : "Les hommes de la flèche noire".

Commentaire

Le roman obtint du succès.

---

En septembre, Stevenson rejoignit son père à Royat, une station thermale près de Clermont-Ferrand. Il publia :

---

Octobre 1883

**"A note on realism"**

**"Une note sur le réalisme"**

Essai

Stevenson y classe les romans en plusieurs catégories :

- les romans de caractère («*novel*») ;
- les romans d'aventures («*romance*»), qu'il revendiqua comme son territoire préféré ;
- les romans dramatiques, qui seraient ceux de Balzac, G. Meredith et Th. Hardy ; qui jouent sur les extrêmes et mêlent «*novel*» et «*romance*».

De plus, il se proposait d'écrire des textes d'une valeur exemplaire, montrant des univers en lutte des «*actions*» et des «*destins*».

Il affirma : «*Dans cet étrange fouillis où nous vivons, tout est relié par un million de filaments ; et se conduire à peu près bien à l'égard d'autrui est la première condition de l'art. L'art est une vertu, et si j'étais l'homme que je devrais être, mon art grandirait à proportion de ma vie.*» - «*Un art, c'est la substance même de la vie ; il grandit avec vous ; vous ne vous lasserez jamais d'un art auquel vous travaillerez ardemment et superstitieusement. Superstitieusement : je veux dire, pensez-en plus de bien qu'il ne le mérite ; soyez aveugle à ses défauts, comme avec une épouse ou un père ; oubliez le monde pour une broutille technique. Le monde est très sérieux ; l'art est le remède à cela, et doit être pris très légèrement ; mais pour prendre l'art légèrement, il faut d'abord être d'un sérieux stupide et solennel à son sujet. (...)* L'art n'est pas semblable à la théologie ; rien n'y est obligé. Vous n'avez pas

à représenter le monde. Vous devez seulement représenter ce que vous pouvez, en produisant un plaisir et un effet, et la seule manière de découvrir en quoi cela consiste est la pratique technique.»

---

En octobre, Stevenson envoya d'Hyères à Bob Stevenson une véritable profession de foi en matière d'esthétique, dans laquelle, en particulier, considérant qu'il n'y a qu'un art au monde, celui de l'omission, il critiquait Balzac parce qu'il ne laisse rien dans l'ombre, dit tout, se noie dans les détails, et ainsi rate sa cible.

Le même mois, il sermonna son père : *«Se tourmenter et s'exaspérer sont choses peu dignes, sottement suicidaires et théologiquement impardonnables : nous sommes ici non pour ouvrir, mais pour déchiffrer des sentiers prédestinés ; nous sommes l'écume d'une vague, et conserver une juste sérénité ne constitue pas simplement la première mesure de soumission à Dieu, c'est aussi la plus grande des bontés que nous puissions avoir à l'égard de ceux qui nous entourent. (...) Faire de notre mieux est une chose, mais nous laver les mains des conséquences avec le sourire est l'étape suivante de toute vertu bien comprise »*

Le même mois encore, il commença à publier, dans le magazine "Young Folks", sous le pseudonyme de "Captain George North" :

---

1883

***"The Treasure Island or The mutiny of the Hispaniola"***  
***"L'île au trésor"***

Roman de 200 pages

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le jeune, audacieux et honnête, Jim Hawkins rencontre le forban à la jambe de bois, John Silver, qui l'entraîne dans l'aventure de la recherche d'un trésor de pirates sur une île, aventure marquée par de nombreuses péripéties haletantes.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "STEVENSON, 'L'île au trésor'".

---

Le roman obtint un grand succès, dont la nouvelle atteignit les Stevenson à Hyères. Louis invita ses vieux complices, Henley et Baxter, à célébrer l'évènement ; comme, à leur arrivée, Fanny se cantonna dans une bouderie, ils allèrent s'amuser à Nice.

Fut alors publié sous forme d'articles dans le "Century Magazine" :

---

Novembre et décembre 1883

***"The Silverado squatters"***  
***"Les squatters de Silverado"***

Récit de voyage

Stevenson indique que lui et Fanny s'étant mariés, ils voulurent, accompagnés de Lloyd, le fils de Fanny, et de leur chien, passer leur lune de miel dans la montagne, afin que, étant convalescent, il puisse échapper aux brouillards de la baie de San Francisco nuisibles à sa santé. Ils partirent le 22 mai pour Calistoga dans la vallée de Napa où ils séjournèrent dans un hôtel. Ce fut l'occasion de visiter les environs, notamment une curiosité naturelle : une surprenante forêt pétrifiée appartenant à un ancien marin suédois. Ils rencontrèrent aussi des viticulteurs de la vallée de Napa, visitèrent des chais, Stevenson décrivant cette activité comme encore *«expérimentale»*. Un commerçant juif de

l'endroit leur parla de Silverado, un camp minier abandonné. Ils y firent une petite excursion, découvrirent un ensemble de baraquements en ruines accroché au flanc du mont Saint-Helena, envahi de toxicodendron, infesté de serpents à sonnette et encombré de vieilles machines rouillées. Mais ils décidèrent d'y rester, et allaient y séjourner deux mois.

Un moment fort du récit est la description que Stevenson, bien à l'abri sur les hauteurs, fait du spectacle auquel il assiste en contrebass : un lever de soleil sur une mer de brume venant de l'océan et montant à l'assaut de la montagne.

#### Commentaire

Le récit, l'un des plus beaux récits autobiographiques de Stevenson, est empreint de beaucoup d'humour.

Il fut publié en volume chez "Chatto & Windus".

---

1883

***"The treasure of Franchard"***

*"Le trésor de Franchard"*

#### Nouvelle

Le docteur Henri Desprez, qui se décrit lui-même comme un philosophe, a été contraint par sa femme, Anastasie, de quitter Paris où il était sur le point de se ruiner, pour venir s'établir dans le hameau de Gretz. Il y rencontre un jeune garçon, Jean-Marie, qui le mène chez son protecteur et exploiteur, un charlatan qui est alité. Mais, plus que par l'état du malade, Desprez est intéressé par le garçon, un simple d'esprit qui lui avoue, avec trop de franchise, qu'il déteste cet homme, et qu'il est un voleur, ce qui attaque ses principes. Comme Jean-Marie a été laissé sans toit par la mort de son protecteur, il décide d'abord de l'employer. Puis il annonce à Anastasie qu'il veut l'adopter, ce qu'il fait en dépit de sa forte opposition. Il entend l'éduquer, lui faisant part de ses théories. Mais Jean-Marie apprend lentement, et cela permet à Anastasie de se plaindre, de s'amuser à taquiner Desprez.

Un jour, ils se rendent au prieuré Notre-Dame de Franchard, situé dans la forêt de Fontainebleau, pour s'y emparer d'un trésor perdu. Et, en effet, ils y trouvent de luxueuses marchandises et de l'argent.

Desprez revient chez lui en rêvant d'un retour à Paris, disant vouloir télégraphier à Casimir, le frère d'Anastasie, pour lui annoncer leur arrivée. Pour sa part, Jean-Marie ne se soucie guère de l'argent, pensant qu'il peut être dangereux, et ne veut pas aller à Paris. Quand ils sont à la maison, Henri indique ses intentions à Anastasie, et tous deux se plaisent à imaginer la vie merveilleuse qu'ils vont avoir en étant riches. Après quoi, ils s'endorment heureux, dans la certitude du bonheur du lendemain.

Mais, à leur réveil, ils sont commotionnés : l'argent a disparu ; il ne reste que quelques objets. Henri est furieux. Peu de temps après, survient Casimir qui soupçonne Jean-Marie du vol, qu'il avoue après avoir été malmené. Anastasie parvient à le convaincre de rester avec eux, à la condition qu'on ne parle plus de cette affaire.

Là-dessus, après des années de décrépitude, la maison s'effondre. Mais un bon voisin leur procure un abri, ce qui fait revivre le sentiment d'humanité chez Desprez. Casimir, venu leur rendre visite, au lieu de leur montrer sa sympathie, calcule la valeur de la maison effondrée, et Desprez se met en colère contre lui. Ils voient alors Jean-Marie traversant la rue vers la maison, rapportant à ses père et mère l'argent qu'il avait effectivement pris, et qu'ils reçoivent avec humilité et reconnaissance.

#### Commentaire

Le trésor n'est qu'un prétexte, l'attention étant mise sur Desprez, sa philosophie et sa relation avec Jean-Marie.

La nouvelle est une comédie, genre qui ne convient guère à Stevenson qui, en dépit de sa verve et de sa fantaisie, eut du mal à maintenir le ton étrange que nécessite cette histoire au fond lourdement morale, dénonçant le mirage du matérialisme et l'aveuglement auquel conduit l'avidité.

La nouvelle fut d'abord publiée dans "Longman's magazine" non sans difficulté car elle avait été jugée comme ne convenant pas à un magazine destiné aux familles. Elle allait figurer dans le recueil "*The merry men and other tales and fables*".

---

En janvier 1884, à Nice, Stevenson attrapa un rhume qui, en mai, dégénéra en congestion pulmonaire ; et, tandis que ses amis, affolés, s'éclipsaient en Angleterre, Fanny passa quinze jours à le soigner, seule et dans l'angoisse. Son mauvais état de santé lui ayant fait acquérir une véritable sagesse, elle le poussait volontiers à trasser pour ses proches des sermons (admirables), son péché mignon ; ainsi celui-ci en avril 1884 : «*Le fait est que nous sommes indignes de nos bonheurs ; l'amour nous prend alors que nous faisons semblant, le succès vient alors que nous jouons, la santé reste avec nous alors que nous abusons d'elle ; et même quand nous nous moquons de nos semblables, nous devrions garder à l'esprit qu'il dépend de leur seul bon vouloir que nous soyons toujours en vie, et avec des prétentions à l'honneur. [...] Notre destin en ce monde n'est pas d'être bons, mais de tenter de l'être, et d'échouer, et d'essayer encore ; et quand nous recevons un gâteau, de dire : "Merci, mon Dieu !" et quand c'est une gifle, de dire : "Normal, bien envoyé !"*»

En dépit de sa mauvaise santé, dans son lit, il finit "*Prince Othon*", "*Les nouvelles Mille et une nuits*", "*Jardin de poèmes pour enfants*" ; il reprit "*La flèche noire*".

Il publia :

---

1884

**"A penny plain and two pence coloured"**

*"Un simple à un sou, et un en couleurs, à deux sous"*

Fragment autobiographique

Stevenson raconte que, enfant, il aimait s'amuser au "Skelt's Juvenile Drama" pour lequel il fallait colorer les figurines d'un petit théâtre de carton, les actionner latéralement par des tirettes en carton ou en fer en se tenant généralement derrière la table, et, en même temps, à partir des titres évocateurs qui enflammaient son imagination, leur inventer des situations et des dialogues. Il indique que ce furent ses premiers essais de fiction, et il développe une théorie sur l'importance de l'imagination dans la perception des êtres humains.

Commentaire

Le titre reprend l'indication du prix qu'il fallait payer selon que les figurines étaient nues (un penny) ou qu'elles étaient déjà colorées (deux pence), Stevenson marquant son dédain des enfants qui choisissaient ces dernières, se privant ainsi de l'exercice de leur créativité.

---

En juillet 1884, Thomas Stevenson offrit à son fils et à sa bru une maison (ainsi que de l'argent pour pouvoir la meubler) à Westbourne, un beau quartier de Bournemouth, station balnéaire alors à la mode où amiraux et fonctionnaires passaient leur retraite. Le couple quitta donc Hyères, pour venir, en septembre, s'y établir. Stevenson décida d'appeler cette pittoresque villa "Skerryvore" (nom d'une île écossaise où se trouvait le phare le plus haut d'Écosse, qui avait été construit par son oncle, Alan Stevenson). Ils y connurent des années sédentaires où Lloyd put être pensionnaire.

Ils s'y lièrent en particulier à Sir Percy Florence Shelley et à son épouse auxquels il allait dédier son roman, "*Le maître de Ballantrae*".

Ils s'y lièrent surtout à Henry James, l'écrivain étatsunien qui, atteint par ce qu'il appelait «*le virus européen*», s'était établi en Angleterre et venait souvent à Bournemouth rendre visite à sa sœur invalide qui y passait sa convalescence. Ce fut ainsi qu'il rencontra les Stevenson dont il devint un ami si intime que lui était réservé chez eux une chaise spéciale. Stevenson écrivit plusieurs poèmes où il célébra son élégant visiteur comme le seul à pouvoir le comprendre et le seul à pouvoir lui apprendre, tandis qu'on peut se demander si James n'éprouvait pas une attirance pour ce bel écrivain de sept ans son cadet, son amitié allant lui faire admirer son «brillant et particulier génie», le tenir pour le plus grand écrivain de son temps. Cette amitié allait durer dix ans, dix ans de débats serrés, intenses, passionnés, autour d'une seule question, la seule importante à leurs yeux : qu'en est-il de l'essence de la fiction? qu'en est-il du mystère qui permet de raconter une histoire?, les deux écrivains ayant à cet égard des conceptions radicalement différentes, l'aîné étant plutôt féru d'introspections, d'observations au microscope des sphères de la très haute société anglaise, étatsunienne ou italienne, d'analyses psychologiques subtiles. Malgré leurs esthétiques différentes, ils avaient en commun la mise en doute de la fiabilité de la perception, de la narration ou des deux, et ils s'intéressaient tous les deux au fantastique.

À "Skerryvore", Fanny put s'épanouir en tenant un salon qui allait entrer dans la légende littéraire sous le nom de "Blue room". Quant à Stevenson, il se sentait piégé, ce séjour en Angleterre rendant de nouveau sa santé très chancelante, et l'obligeant à se cloîtrer dans sa chambre (en hiver, les Stevenson se rendaient dans le Sud ensoleillé de la France). Mais il travailla assidument, et sa production fut alors très importante. Il put composer avec Henley, qui habitait alors la maison et l'animait de sa vigueur, de son dynamisme et de son exubérance, des pièces avec lesquelles ils pensaient faire fortune, mais qui l'excitèrent, le firent se surmener, subir une hémorragie pulmonaire suivie d'une fièvre.

Ce fut alors que, comme il était malade et que Fanny était toujours aux aguets, guettant la moindre crise, elle l'entendit, une nuit, crier, et le réveilla ; et il aurait protesté en disant : «*Mais enfin, j'étais en train de rêver un joli conte d'horreur !*» Le lendemain, il se serait mis à écrire les premières lignes de ce qui allait devenir "*L'étrange cas du dr. Jekyll et Mr. Hyde*", allant jusqu'à la scène de la transformation. Mais se manifesta l'autoritarisme de Fanny qui, ayant lu cette première version, ne l'a trouva pas bonne, disant qu'elle passait à côté de l'allégorie (on ne sait pas trop ce qu'elle voulait dire par là ; peut-être y avait-il des allusions sexuelles trop claires), ce qui eut pour conséquence que Stevenson la jeta au feu et fut obligé de reprendre la rédaction.

Ce fut aussi alors qu'il choisit de se désigner par les trois initiales «*R..L. S.*», qui allaient devenir vite fameuses.

Comme, dans "*L'art de la fiction*" (1884), Henry James, tout en défendant le genre du roman, fit des références à "*L'Île au trésor*" dont il déclara que c'était «une délicieuse histoire» mais à laquelle, cependant, il ne pouvait s'identifier («J'ai bien été un enfant, mais je ne suis jamais parti en quête d'un trésor censé être enterré»), Stevenson lui adressa ce texte :

---

1884

**"A humble remontrance"**

"Une humble remontrance"

Essai

Stevenson répondait moqueusement à Henry James : «*Voilà un curieux paradoxe : il peut être démontré que, s'il n'est jamais allé à la recherche d'un trésor enterré, il n'a jamais été un enfant !*» Puis il reconnaissait que le sujet de "*L'Île au trésor*" avait déjà été souvent traité, mais que, en «*homme rusé et vulgaire*», il ne l'avait repris que pour mieux le reconstruire et le mettre en scène, afin de montrer que, si personne ou presque n'a jamais cherché de trésor, tout le monde a rêvé qu'il en

cherchait un, ce qui a pour conséquence que le sujet est bon pour un adulte aussi ; que tout lecteur, quel que soit son âge, peut aisément retrouver son chemin dans cette histoire, et atteindre son but.

Il indiquait que, dans un «*élémentaire roman d'aventures*», les personnages ne doivent être présentés qu'avec une classe de caractéristiques, être belliqueux et formidables ; ainsi, s'ils apparaissent insidieux dans la tromperie et fatals dans le combat, ils ont rempli leur mission. «*Le danger est la matière dont se sert cette sorte de romans, la passion avec laquelle ils jouent négligemment*». Les personnages ne sont peints que dans la mesure où ils se rendent compte du danger, et inspirent le goût de la peur.

Il statuait : «*Le roman est une œuvre d'art pas tant à cause de son inévitable ressemblance avec la vie mais à cause des insurmontables différences qui le distinguent de la vie.*»

Il réhabilitait la vertu de l'intrigue : «*Les Anglais d'aujourd'hui, je ne sais trop pourquoi, ont tendance à mépriser l'événement, et réservent leur admiration pour le tintement des cuillers à thé, ou les défauts de langage du vicaire. On trouve habile d'écrire un roman sans histoire du tout, ou du moins la plus ennuyeuse possible.*» C'étaient donc les fondements mêmes du roman victorien qu'il attaquait, inventant des formes nouvelles pour échapper à l'hypocrisie de ses valeurs, et plonger son lecteur dans les ténèbres de l'âme que la bien-pensance de son siècle cherchait à tout prix à étouffer.

Il affirmait : «*La seule méthode de l'homme, qu'il pense ou qu'il crée, est de clore à demi les paupières pour se protéger de l'éblouissement et de la confusion de la réalité.*»

Surtout, il conseillait aux lecteurs de laisser de côté leur jugement, afin d'être submergés par l'histoire, et de ne porter un jugement qu'une fois la lecture terminée.

Il félicitait James pour son intelligence et son style.

### Commentaire

Ce texte de Stevenson marquait le début de sa réflexion sur l'art de la fiction.

On peut remarquer que, dans son conseil aux lecteurs de fictions, il reprenait le précepte donné par Coleridge en 1817 de «suspension consentie de l'incrédulité».

---

---

Stevenson publia encore dans "The English Illustrated Magazine" :

---

---

5 février 1884

**"The character of dogs"**

### Essai

Stevenson célébrait "Bogue", son méchant Sky-terrier de Davos, Hyères et Bournemouth.

Il comparait plaisamment les chiens, sociologiquement et psychologiquement, avec les humains, qui n'étaient pas du tout considérés comme les animaux supérieurs.

### Commentaire

L'essai fut ensuite inclus dans "*Memories and Portraits*" (1887).

---

---

Furent représentées des pièces de théâtre que Stevenson avait écrites avec Henley :

---

1884  
**“Beau Austin”**

Drame en quatre actes

En 1820, à Turnbridge Wells, Austin, un fameux célibataire coureur de femmes, est apparemment le soupirant de la riche Dorothy Musgrave. Mais il la néglige, ne lui rendant pas visite et ne lui écrivant pas. Et elle apprend qu’il a offert un collier à Barbara, sa suivante. Pourtant, il est en ville où il témoigne de son respect pour un duc royal. Or un vieil ami de la famille, John Fenwick, avoue son amour à Dorothy qui lui confie avoir une liaison avec Austin qui l’a trahie. Voulant l’aider, il invite Austin à restaurer l’honneur de Dorothy en l’épousant, ce qu’il accepte de faire. En même temps, Anthony, le frère de Dorothy, veut se battre en duel contre lui car il a appris le don du collier à Barbara. Dorothy, toujours amoureuse, incite Austin à fuir. Cependant, le duel a lieu devant le duc et toute une assemblée, Anthony blesse Austin et lui montre le collier. Le séducteur doit alors expliquer qu’il n’avait fait ce cadeau à la suivante que pour pouvoir être introduit auprès de la maîtresse. Dorothy se jette alors à ses pieds, et il doit donc la présenter au duc comme sa future épouse.

Commentaire

La pièce fut représentée au “Haymarket theater” avec un grand succès.

=====

1884  
**“Admiral Guinea”**

Drame en quatre actes

Arethusa Gaunt envisage d’épouser le corsaire Kit French. Mais le lui interdit son père, John Gaunt, qui, surnommé «Admiral Guinea», fut le capitaine d’un navire d’esclaves. Elle veut rester fidèle à Kit tandis que celui-ci veut prouver sa valeur à Gaunt.

Plus tard, Pew, qui fut le maître d’équipage de Gaunt, après avoir demandé à Arethusa de la nourriture et de l’eau, l’agresse, et, quand elle lui échappe, il cherche le coffre dont il est dit qu’il contient tout l’or de Gaunt. Celui-ci survient et le chasse. Pew se réfugie à l’auberge “Admiral Benbow” où Mrs Drake lui indique où se trouve le coffre. Il rencontre aussi Kit qui a noyé son chagrin dans l’alcool. Comme, dans son ivresse, il lui révèle son amour pour Arethusa, Pew lui fait croire qu’il est l’ami de Gaunt, et qu’il peut le faire changer d’avis au sujet du mariage.

Pendant ce temps, Gaunt explique à Arethusa son refus de la voir épouser un corsaire : il ne veut pas qu’elle souffre comme sa mère, Hester, qui était horrifiée par sa participation à la traite des Noirs, et qui était morte quand deux cents esclaves avaient péri dans un bateau qu’il commandait. Il lui révèle aussi que son coffre ne contient pas un trésor, mais la montre, l’alliance et la robe de mariée d’Hester que, chaque nuit, dans une crise de somnambulisme, il vient contempler. Convaincu de l’avoir tuée par ses actions, il craint qu’Arethusa ait le même destin que sa mère en épousant quelqu’un qui ne serait pas digne d’elle. Quand Arethusa lui dit qu’elle aime Kit autant que sa mère l’avait aimé, il commence à fléchir.

Voilà qu’ils entendent les bruits d’une lutte dans la maison, et qu’ils découvrent Pew étranglant Kit. Pew proclame qu’il était en train d’aider Kit à voler le trésor quand il avait appris qu’il envisageait de s’enfuir avec Arethusa. Mais Kit réfute ce mensonge, affirme qu’il croyait que Pew voulait l’aider à emporter l’accord de Gaunt, avant de se rendre compte, trop tard, que son seul but était le vol. Furieux, Gaunt chasse Pew, et menace de faire pendre Kit pour ses crimes. Arethusa promet de

renoncer pour toujours à Kit si Gaunt l'épargne. Kit refuse de s'en aller, préférant mourir plutôt que de subir la honte pour des crimes dont il est innocent. Arethusa lui avoue l'aimer encore, et penser espérer encore en leur mariage. Kit alors s'en va pour trouver Pew et le tuer. Dans la nuit, Pew ouvre le coffre, n'y trouve que les affaires d'Hester, voit Gaunt en proie au somnambulisme, et l'attaque avec un couteau. Arethusa se collète avec lui, jusqu'à ce que Kit survienne à temps, et tue Pew. Gaunt se réveille et, comprenant qu'il était «*aveuglé par sa certitude de détenir la vérité*», accorde sa bénédiction au mariage de Kit et Arethusa.

#### Commentaire

On a retenu de la pièce cette maxime : «*Ne jugez pas chaque journée par la moisson que vous avez faite mais par les semences que vous avez plantées.*»

La pièce revenait sur le sujet de "L'île au trésor", ressuscitant le personnage de l'aveugle Pew, et faisant aussi de l'auberge "Admiral Benbow" le lieu d'une partie de l'action.

Elle fut représentée en 1897.

=====

1885

#### **"Macaire, a melodramatic farce"**

À la veille du mariage de Charles avec Ernestine, le riche propriétaire Dumont révèle qu'il n'est pas, après tout, le père de Charles, mais qu'il l'a élevé après que le bébé ait été laissé sur son seuil. Le père grincheux d'Ernestine s'oppose alors au mariage tant que le père biologique de Charles ne sera pas retrouvé. Se présente alors, avec un complice, le condamné évadé Macaire qui, pour escroquer de l'argent à Dumont, prétend être le père de Charles. Mais le vrai père apparaît, et la confusion règne ; Macaire, malgré son charme apparent, révèle son véritable caractère maladroit.

#### Commentaire

La pièce, qui est une satire du mélodrame à la française, est marquée par d'humoristiques et spirituelles réparties.

Macaire paraît être un forban empoté et cependant suave, charmant, charismatique, qui se met constamment dans de difficiles situations.

---

Stevenson publia ensuite des œuvres qu'il avait écrites seul :

---

1884

#### **"Old mortality"**

#### Fragment autobiographique

Ce sont des portraits de membres de la famille et d'amis. Ainsi, en mettant à part ses exubérantes et très candides lettres, ces textes sont ce qu'il y a de plus proche d'une autobiographie publiée par Stevenson.

---

Décembre 1884  
“*The body snatcher*”  
“*Le voleur de cadavres*”

Nouvelle de 23 pages

À Debenham, un village du Suffolk, des amis sont à boire ensemble quand entre un éminent médecin, Wolfe Macfarlane, qui est alcoolique et n'exerce plus. Un des amis, Fettes, un respectable médecin, reconnaît le nouvel arrivant, et s'en prend vivement à lui. Ses amis s'étonnent de sa conduite, aucun ne pouvant comprendre ce qui peut l'expliquer. Mais l'un d'eux raconte le terrible secret qui lie ces deux hommes.

Alors qu'ils étaient ensemble étudiants à la faculté de médecine, et qu'ils suivaient les cours d'anatomie du professeur K., ils avaient, parmi leurs tâches, à prendre livraison des cadavres destinés à la dissection, et à payer les deux hommes louches qui les leur fournissaient. À une occasion, Fettes identifia un cadavre comme étant celui d'une femme qu'il connaissait, et fut certain qu'elle avait été assassinée. Macfarlane lui conseilla de rapporter le fait, afin qu'ils ne se voient pas accusés du crime. Plus tard, Fettes rencontra Macfarlane dans une taverne, alors qu'il était avec un nommé Gray, qui le traita avec rudesse. La nuit suivante, Macfarlane apporta le cadavre de Gray, pour qu'il subisse une dissection. Bien que Fettes était certain que son camarade avait commis un meurtre, Macfarlane le convainquit de nouveau de garder le silence, le persuadant que, s'il n'était pas assez courageux pour accomplir ce qu'on attendait de lui, il n'allait être lui-même qu'une autre victime. Les deux hommes s'assurèrent que le cadavre soit complètement disséqué, détruisant ainsi toute preuve que pourrait trouver un médecin légiste.

Fettes et Macfarlane continuèrent leur travail sans être impliqués dans aucun crime. Cependant, quand une pénurie de cadavres laissa à court leur professeur, ils furent envoyés dans un cimetière de campagne pour exhumer une femme récemment enterrée. Comme ils revenaient avec le cadavre assis entre eux, ils commencèrent à se sentir nerveux, et s'arrêtèrent pour mieux le regarder. Ils furent bouleversés de découvrir que le cadavre était celui de Gray, qu'ils pensaient avoir détruit.

Commentaire

Stevenson s'inspira d'une affaire criminelle qui avait secoué Édimbourg dans les années 1827-1828, et dans lequel fut impliqué le docteur Robert Knox (1793-1862), célèbre anatomiste écossais qui est ici appelé le «*professeur K.*», tandis que Mac Farlane et Fettes étaient les ressusciteurs Burke et Hare.

Stevenson atteignit un paroxysme de l'horreur macabre dans cette nouvelle d'une extraordinaire intensité dans la terreur et la folie.

Elle fut publiée la première fois dans l'édition de Noël 1884 de "The Pall Mall gazette". Sidney Colvin raconta : «Sa publicité fut faite dans les rues de Londres par des hommes-sandwichs portant des affiches si effrayantes qu'elles furent, si je me souviens bien, interdites par la police.»

La nouvelle allait figurer dans l'édition des œuvres complètes appelée "*Edinburgh edition*" (1894) et, en France, dans "*Anthologie de la peur*".

En 1945, la nouvelle fit l'objet d'une adaptation au cinéma sous le titre "*The body snatcher*" (ou "*Robert Louis Stevenson's "The body snatcher"*") réalisé par Robert Wise, avec Boris Karloff et Bela Lugosi dans les rôles principaux.

En 1966, fut diffusé un téléfilm, dirigé par Toby Robertson.

La même année parut une bande dessinée d'Archie Goodwin et Reed Crandall, où l'histoire fut légèrement modifiée, Fettes étant le Dr Toddy, et MacFarlane son assistant plutôt qu'un autre étudiant du Dr Knox.

En 1974, l'histoire fut aussi adaptée par Ian Martin pour un épisode de "Mystery theater" de la station "CBS Radio".

En 2017, une version audio de la nouvelle fut publiée dans "Malayalam" par Kathacafe.

1885  
"Markheim"

Nouvelle de 19 pages

Markheim est un joueur qui tue le marchand auquel il a souvent vendu des biens de famille ; puis il monte à l'étage pour s'emparer de son argent. Mais, alors qu'il est assailli de remords, il voit entrer dans la pièce un homme qui dit connaître tout de sa vie, et vouloir l'aider en lui indiquant où se trouve l'argent, le pressant d'agir car la servante du marchand va revenir. Aux déclarations de bonnes intentions de Markheim, l'autre objecte qu'il sera toujours faible. Mais Markheim ouvre à la servante et s'accuse du crime.

Commentaire

C'est l'une des nouvelles les plus célèbres de Stevenson, qui tient une place éminente parmi ses nouvelles fantastiques, et montre la forte influence sur lui d'Edgar Allan Poe. On peut voir, en cet interlocuteur omniscient et invitant à s'enfoncer encore plus dans le mal, une figure de Satan proposant son marché habituel : pouvoir jouir de son butin dans cette vie, à condition de le rejoindre dans la prochaine. S'ensuit un débat philosophique du personnage avec lui-même, aidé souvent de la présence diabolique. Se pardonner à soi-même ou du moins excuser la pire des attitudes, voilà le premier réflexe de Markheim. Mais, en une petite heure que dure cette conversation, ses pensées évoluent et prennent un tour différent, la fin demeurant incertaine jusqu'à la dernière phrase.

Stevenson exprima déjà ici sa fascination pour le thème de la double personnalité.

En raison de son exploration de la conscience d'un criminel schizoïde, on a pu comparer la nouvelle à "*Crime et châtement*" de Dostoïevski, qu'il avait lu dans une traduction en français (et peut-être avait-il lu aussi "*Mémoires écrits dans un souterrain*", le plus profond portrait d'un être à la personnalité divisée, fasciné par les abysses humains).

La nouvelle fut d'abord publiée dans "Unwin's Christmas annual" (1885), un recueil de textes sortant pour Noël. Puis elle allait figurer dans le recueil "*The merry men and other tales and fables*" (1887) et, en France, dans "*Anthologie de la peur*".

---

1885  
"A child's garden of verses"  
"Jardin de poèmes pour enfants"

Recueil de soixante-cinq poèmes

On retient surtout :

---

"The land of counterpane"

Stevenson s'y rappelait le temps où, enfant, il était souvent malade, et se créait un monde imaginaire (un «*pays de contrefaçon*») où il trouvait réconfort et divertissement.

---

"My shadow"

Un enfant ne comprend pas la vraie nature de son ombre et pourquoi elle se conduit d'une si étrange façon.

### **“The vagabond”**

Stevenson y présenta la sorte de vie qu’il aurait voulu mener, une vie dans la nature, sur la route, en couchant à la belle étoile, en nageant dans les rivières, sans jamais s’établir, en déployant une très masculine vigueur.

---

### **“The lamplighter”**

Le poème rappelait le souvenir du réverbère qui se trouve encore devant la maison d’Édimbourg où Stevenson passa une partie de son enfance.

---

### **“North-West passage”**

Stevenson évoque les terreurs nocturnes qu’il connaissait enfant, sans que le titre n’apparaisse justifié !

---

### Commentaire sur l’ensemble

Le recueil fut dédié ainsi : « *To Alison Cunningham from her boy* » (elle avait été la nurse de Stevenson enfant). Mais il le destinait surtout à Lloyd Osbourne.

Stevenson étant plus connu pour ses grands romans d’aventure, on ne l’attendait pas sur ce terrain-là, et la découverte n’en est que plus agréable. Ce fut sans doute parce que son enfance fut une « *expérience fort mitigée, peuplée de fièvre, de cauchemars, d’insomnies, de jours pénibles et de nuits interminables* » qu’il se lança dans cette série de petits poèmes sur l’enfance pleins de charme et de douceur, où il livra une réflexion positive sur son enfance malade ; où il montra son extraordinaire compréhension de la psychologie des enfants ; où il célébra la faculté des enfants à peindre, incarner et dramatiser le monde à travers leurs regards encore purs. Il réussit la gageure de décrire ce petit monde, avec sa naïveté, son imagination cocasse, sans fausser la véritable sensibilité poétique de l’enfance. D’instinct, il avait retrouvé sa propre enfance, dont sans doute il ne s’évada jamais. Il est de ces rares auteurs qui parviennent à redonner à l’adulte la véritable saveur des lectures de l’enfance, puisque c’est bien à cette période, déjà lointaine, hélas, que la lecture est une expérience toute-puissante. C’est de l’enfance, donc, encore et toujours, qu’il tira son goût du récit et surtout son art. D’ailleurs, pour lui, l’enfance n’est en rien séparée de l’âge adulte car, écrit-il, « *les enfants pensent les mêmes choses, rêvent les mêmes rêves que les hommes barbues et les femmes en âge de se marier.* ». Le lecteur adulte croit avoir tout oublié, mais ces poèmes ressuscitent ses souvenirs les plus tendres, car, s’ils avaient été destinés aux enfants, ils ne manquent pas de le toucher lui aussi. Henry James écrivit : « Ce volume est une merveille par son extraordinaire vivacité ».

En 1992 fut publiée la traduction en français par Jean-Pierre Vallotton.

---

1885

“**Prince Otto**”

“*Prince Othon*”

### Roman

Othon est le prince régnant de la principauté imaginaire du Grunewald dans les Alpes germaniques. Indolent, dénué de tout talent politique, c’est en réalité un fantoche, qui, par procuration, a délégué son pouvoir à son épouse, Amélie-Séraphine, elle-même sous l’emprise du premier ministre, le baron

de Gondremark. Othon est tout à fait isolé dans ses occupations futiles, n'ayant pour seul ami son cousin, le savant Gotthold, qui refuse de l'aider dans les affaires d'État. Il se fait bien quelques reproches sur sa faiblesse, mais se lamente surtout sur l'amour perdu de sa jeune épouse, que la rumeur populaire fait la maîtresse de Gondremark. Un savant anglais, Sir John Crabtree, écrivant un livre sur toutes les cours d'Europe, est arrêté en raison du reportage malveillant qu'il vient d'écrire sur le prince et sa femme. Othon vient le voir dans sa prison, et ordonne sa libération.

Comme Gondremark entraîne le pays vers une guerre d'invasion contre son petit voisin, le duché de Gerolstein, Othon, enfin scandalisé, décide d'intervenir, mais avec maladresse : il dissout le conseil, menace Gondremark, et veut enlever la procuration à Amélie-Séraphine. Le premier ministre réplique rapidement en convainquant la princesse de le faire enfermer, et de déclarer la guerre. Othon, dépité et faible, accepte l'ordre d'enfermement signé de la main de son épouse.

C'est alors qu'intervient la comtesse de Rosen, une aventurière, complice et amoureuse de Gondremark mais qui n'est pas insensible à la situation d'Othon, et qui surtout voudrait écarter Gondremark d'Amélie-Séraphine. La comtesse prouve à la princesse que le premier ministre se joue d'elle, et, lors d'un entretien houleux, Amélie-Séraphine blesse grièvement Gondremark d'un coup de poignard.

C'est le moment que la population, mécontente de son gouvernement belliqueux, choisit pour commencer la révolution. Amélie-Séraphine s'enfuit seule dans la forêt, et découvre pendant cette nuit d'angoisse son amour pour Othon. Elle est recueillie au petit matin par Sir John. Othon a été emprisonné avec Gotthold dans la forteresse de Felsenburg où la comtesse de Rosen vient le libérer. Sir John et Amélie-Séraphine les rejoignent. La comtesse s'enfuit, laissant les époux découvrir leur amour.

La république est déclarée au Grunewald, Othon et Amélie-Séraphine finissent leurs jours à écrire de mauvais poèmes, la comtesse de Rosen réussit à épouser Gondremark.

### Commentaire

Dans ce roman, Stevenson inaugure un genre nouveau : celui des romans d'amour et d'aventures ayant pour cadre des principautés imaginaires, qui fut en vogue au tournant du XXe siècle avec de notables extensions jusqu'à nos jours, l'exemple le plus connu étant *"Le prisonnier de Zenda"* (1894) d'Anthony Hope, qui est situé en Ruritanie.

Le roman parut dans "The Longman's magazine" d'avril 1885 à octobre 1885. Il fut, la même année, édité en volume.

---

Stevenson et Fanny écrivirent ensemble et firent paraître une suite aux *"Nouvelles Mille et une nuits"* :

---

Avril 1885  
***"More New Arabian nights", "The dynamiter"***  
*"Le dynamiteur"*

### Recueil de nouvelles

---

***"Prologue of the "Cigar divan"***  
*"Prologue au "Divan du cigare"*

On rencontre Theophilus Godall (alias le Prince Florizel du premier volume des *"Nouvelles Mille et une nuits"*), propriétaire d'un divan-fumoir qui est le plus beau de Londres. Trois amis désargentés et sans projet d'avenir s'y retrouvent : Paul Somerset, Edward Challoner et Harry Desborough, qui, à bout de ressources, décident de se lancer dans la prochaine aventure qui se présentera, Somerset

pensant qu'«*il faut qu'on l'embrasse de nos deux bras, quelle qu'elle soit, sale ou romantique, il faut qu'on la saisisse.*» Or Godall leur signale un article du "Standard" où est promise une récompense de deux cents livres à quiconque «*fournira des renseignements précis et détaillés au sujet d'un homme aperçu hier aux environs de Green Park. Plus de six pieds de taille, carrure extraordinairement large, joues et menton rasés, moustache noire ; porte un veston en peau de phoque.*» Les trois amis décident de se consacrer à cette recherche, et promettent de raconter leurs aventures à Godall. Ils se lancent chacun de son côté.

---

***"Challoner's adventure : The squire of dames"***  
*"L'aventure de Challoner : le chevalier servant"*

Edward Challoner voit une élégante jeune femme et deux hommes fuyant d'une maison remplie de fumée et sentant mauvais. Or il tombe plus tard sur cette femme, qui lui dit s'appeler Clara et à laquelle il offre de l'aider, non sans quelque réticence.

---

***"Story of The destroying angels"***  
*"Histoire des anges exterminateurs"*

Clara raconte son histoire. Elle dit que son nom est en fait Asenath Fonblanque et qu'elle s'est, peu de temps auparavant, échappée d'une sinistre branche des Mormons, les "Anges exterminateurs", après que ses parents, qui voulaient la quitter, aient été tués. Elle-même était censée devoir épouser le fils d'un certain Dr Grierson alors que celui-ci avait inventé une potion qui lui aurait rendu sa jeunesse et lui aurait donc permis de l'épouser. Quand la potion avait explosé, elle s'était échappée, devant suivre un parcours époustouflant pour, malgré ses poursuivants, arriver à Londres.

---

***"The squire of dames (concluded)"***  
*"Le chevalier servant" (conclusion)"*

Tout à fait sceptique, Challoner accepte cependant d'aider Mlle Fonblanque en allant porter de l'argent et une lettre à une cousine, à Glasgow. Quand il y arrive, il découvre qu'il n'y a pas de cousine, mais un certain MacGuire. Comme celui-ci s'esquive, Challoner lit la lettre où il est dit que le mécanisme d'horlogerie de la bombe n'avait pas fonctionné et que la police avait ainsi découvert la base de la bande. Justement, la police arrive et Challoner s'échappe, se sentant humilié par son aventure.

---

***"Somerset's adventure : The superfluous mansion"***  
*"L'aventure de Somerset : la demeure superflue"*

Alors que Paul Somerset cherche de tous côtés une heureuse aventure, une voiture se présente et en sort une vieille femme enjouée, encore élégante et même excentrique, Mme Luxmore, qui l'invite à dîner.

---

***"Narrative of the spirited old lady"***  
*"Récit de la vieille dame enjouée"*

Mme Luxmore raconte sa vie : son mariage au riche Henry Luxmore ; la naissance de leur fille, Clara, qui, contre la volonté de sa mère, s'est enfuie de leur hôtel particulier pour se joindre à un groupe radical ("*Les dynamiteurs de Zéro*") ; les ennuis qu'elle connaît avec les locataires des maisons

qu'elle loue, en particulier un incident impliquant le prince Florizel. Ayant des soupçons d'activités criminelles, elle était, une nuit, entrée chez lui et y avait trouvé un homme mort, et un autre qui avait tenté de s'empoisonner ; elle et le prince l'avaient ranimé et avaient appris que lui et son compagnon maintenant décédé avaient reçu, d'un groupe opposé à la royauté (*'Les dynamiteurs de Zéro'*) l'ordre d'assassiner le prince. Mais ils avaient été si charmés par lui qu'ils avaient été incapables de remplir leur tâche.

---

***'The superfluous mansion (continued)'***  
*'La demeure superflue (suite)'*

Voulant partir en voyage sur le continent, Mme Luxmore demande à Somerset d'occuper son hôtel particulier, lui donnant pleine liberté d'y faire ce qu'il voudrait. Il accepte, y apporte des tableaux, et loue quelques pièces à un mystérieux M. Jones. Celui-ci reçoit la visite de Clara et de MacGuire, et, à part ces occasions, est rarement vu.

---

***'Zero's tale of the explosive bomb'***  
*'L'histoire, par Zero, de la bombe explosive'*

Un jour, Somerset vit le veston en peau de phoque mentionné dans l'article du "Standard" et en conclut que Jones est l'homme qui y avait été décrit. Jones avoue qu'il est Zéro, le fameux dynamiteur. Somerset est horrifié ; mais, tout en montrant sa répugnance, ne peut échapper à l'amitié de Zéro qu'il essaie de persuader d'abandonner son infernale entreprise. Zéro lui raconte la tentative avortée de MacGuire de faire sauter la statue de Shakespeare du fait d'une défaillance du mécanisme d'horlogerie.

---

***'The superfluous mansion (continued)'***  
*'La demeure superflue : suite'*

Zéro, croyant que tout son lot de dynamite est hors d'usage, pour son propre amusement, dispose des bombes dans toute la maison et en garde une dans son sac. Terrifié, Somerset le fait sortir avec lui.

---

***'Desborough's adventure : The brown box'***  
*'L'aventure de Desborough : le coffre de bois brun'*

Harry Desborough a trouvé à Bloomsbury un logement qui donne sur celui d'une belle Cubaine, Señorita Theresa Valdevia, sous le charme de laquelle il tombe.

---

***'Story of the fair Cuban'***  
*'Histoire de la belle Cubaine'*

Teresa Valdevia raconte à Desborough qu'à Cuba, son père, Valdevia, un Espagnol qui était d'ascendance royale, avait épousé sa mère, une esclave africaine. C'était un bijoutier qui, connaissant des difficultés financières, était menacé d'arrestation. Pour sauver sa fortune, il avait avec elle caché ses bijoux dans un marais qui était fatal à quiconque n'était pas de descendance africaine, et il était mort peu de temps après y être entré. Elle avait ensuite trompé M. Caulder, qui conduisait le groupe venu arrêter son père, en l'invitant à entrer dans le marais pour y récupérer les bijoux ; il mourut lui aussi, et elle put s'échapper. Elle lui raconte alors les prouesses extraordinaires

qu'elle dut accomplir pour s'évader de Cuba et rejoindre l'Angleterre avec une cassette de pierres précieuses que lui contestent d'autres héritiers de son mari. Elle demande et reçoit l'aide de Desborough. Il accepte de prendre chez lui le coffre de bois brun qui contient tout ce qui la lie à Cuba, et qui doit être apporté par un vapeur irlandais.

---

***"The brown box (concluded)"***  
*"Le coffre de bois brun : conclusion"*

Quand le coffre arrive, dans un accès de conscience, Teresa révèle à Desborough toute la vérité : elle est Clara Luxmore, une dynamiteuse, et le coffre contient une bombe. Ils entendent un déclic ; il la pousse vers le mur, mais l'explosion n'a pas lieu.

---

***"The superfluous mansion (concluded)"***  
*"La demeure superflue : conclusion"*

À la surprise et au grand plaisir de Zéro, la maison explose. Désirant plus que jamais de se débarrasser de la compagnie de Zéro, Somerset lui donne son billet de train. C'est alors que le sac de Zéro explose et lui avec.

---

***"Epilogue of the Cigar divan"***  
*"Épilogue au "Divan du cigare""*

Les trois amis reviennent au divan-fumoir. Ils apprennent que MacGuire est mort (Godall suggère que c'est de peur). Challoner et Somerset sont profondément embarrassés de voir Clara, qui est maintenant mariée à Desborough. En vérité, tous trois sont heureux : Challoner a hérité d'une grand-tante du Pays de Galles ; Somerset est employé par Godall qui est parvenu à obtenir que Mme Luxmore alloue à Clara et Desborough 1000 livres par an !

---

---

Commentaire

Stevenson démontra sa virtuosité formelle, ce recueil de nouvelles interreliées proposant une seule histoire, mais éclatée en une série de récits, chacun donnant une étape de l'histoire à laquelle est associée un personnage principal ; tout le jeu et la prouesse reposant sur le grand écart qu'il ménagea entre le récit autonome de chaque nouvelle et la trame générale de l'histoire commune à chacune d'entre elles, chaque nouvelle semble donner un récit entièrement différent et finit par rejoindre et à faire progresser de façon centrale l'intrigue principale.

Si le livre fut signé des deux noms des Stevenson, Fanny découvrit que le mot «Van de Grift» sur la page de garde resta invisible aux yeux des critiques. Elle avoua : «J'ai cru au début que je ne souffrais pas d'être le bouc émissaire de Louis, mais c'est dur de se voir traitée en virgule. Une virgule superflue, en plus.»

Après la mort de Stevenson, elle indiqua que, le volume étant mince, il avait ajouté la nouvelle *"L'histoire, par Zéro, de la bombe explosive"*.

La première édition française, préfacée par Marcel Schwob, parut en octobre 1894.

---

---

Stevenson publia de nouveau des œuvres qu'il avait écrites seul :

---

1885  
"Olalla"

Nouvelle de 49 pages

Le narrateur est un officier écossais qui, participant à la guerre menée en Espagne par l'Angleterre contre Napoléon, a été soigné pour ses blessures dans un hôpital où son médecin lui suggéra de faire sa convalescence dans la maison d'une famille, en stipulant qu'il devait absolument demeurer pour elle un étranger, car la Señora est «*le dernier représentant d'une race princière et dégénérée à la fois en esprit et en fortune*», selon toute apparence, du fait de l'endogamie.

Le narrateur découvre une maison perdue dans la montagne où un beau jardin silencieux et des chambres fraîches incitent à l'abandon.

Il est accueilli par la mère et son fils.

La Señora est une femme alanguie et lointaine, comme privée d'esprit, restant toute la journée dans un genre d'hébétude au soleil dans la cour intérieure ; parlant très peu, avec un défaut de langage et uniquement de sujets extrêmement simples ; le narrateur juge qu'elle ne vit que dans le moment présent, un peu comme un animal le ferait.

Felipe est un adolescent capricieux et séduisant, qui a tout d'un simple d'esprit.

Le narrateur noue avec eux des liens d'une simple amitié ; mais s'étonne des cris affreux qui troublent les nuits.

Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il rencontre la fille, Olalla, une belle jeune fille d'une complexion entièrement différente de celle des autres membres de la famille, étant cultivée et écrivant des vers. Dès le premier regard, il tombe follement amoureux d'elle, tout portant à croire que cette violente attirance est réciproque. En effet, elle lui confirme qu'elle l'aime, mais elle ne veut pas perpétuer une race maudite, ne veut pas se soustraire à l'expiation qu'elle subit, refuse de s'enfuir avec lui, et le conjure de partir sur-le-champ, pour leur bien à tous deux, en lui demandant de se souvenir toujours d'elle. Il ne peut se résoudre à lui obéir et, durant la nuit, brise sa fenêtre dont les fragments de verre coupent son poignet. Il doit se retirer et demander du secours auprès de la Señora qui, à la vue de sa blessure, bondit sur elle et la mord. Felipe arrive à temps pour lutter contre sa mère et la chasser. Et Olalla soigne sa blessure.

Par un «padre» et un mulétier, il apprend que la Señora, après la mort tragique mais non précisée de son père, «*courut la débauche aux environs de la residencia*» avant d'épouser «*un mulétier, disent les uns, un contrebandier, selon les autres, tandis que certains prétendent qu'il n'y a pas eu de mariage du tout et que Felipe et Olalla sont des bâtards*». Elle est en proie à des accès de bestialité, et dissimule des appétits vampiriques qui ont certainement causé la mort du père, et dont le jeune officier aurait souffert sans le secours de Felipe et d'Olalla.

Il quitte la maison mais reste aux alentours. Se trouvant un jour sur une colline à côté d'un Christ crucifié, il rencontre Olalla qui lui dit : «*Nous sommes tout à fait comme celui-là !*» et affirme qu'«*il y a une étincelle du divin dans chaque être humain. Comme Lui, nous devons endurer pour un certain temps, jusqu'à ce que le retour du matin nous apporte la paix.*» Là-dessus, le narrateur s'en alla, se retournant une fois pour voir Olalla appuyée au crucifix. Il n'avait pu lever ni le mystère ni la malédiction pesant sur la demeure et ses habitants.

### Commentaire

La nouvelle trouva sa source dans un rêve de Stevenson qui, dans son essai de 1888, "A chapter on dreams", indiqua l'importance qu'eurent toujours les rêves dans son inspiration, et décrivit la difficulté qu'il avait de faire entrer ses visions dans un cadre narratif : «*Ici la cour, la mère, la niche de la mère, Olalla, la chambre d'Olalla, les rencontres sur l'escalier, la fenêtre brisée, la vilaine scène de la morsure, tout cela m'a été donné en gros et en détail tel que j'ai essayé de l'écrire. Je n'y ai ajouté*

que le décor extérieur (car en rêve je n'ai jamais été au-delà de la cour), le portrait, les personnages de Felipe et du prêtre, la morale telle qu'elle est et les dernières pages telles, hélas, qu'elles sont. Et je peux dire qu'en ce cas la morale même m'a été donnée, car elle a découlé immédiatement d'une comparaison entre la mère et la fille et du hideux trait d'atavisme de la première.»

Il écrivit la nouvelle à l'époque où il corrigeait les épreuves de "*L'étrange cas du Dr Jekyll et Mr Hyde*" (publié en 1886). Elle contient bien des éléments significatifs de la tradition de la fiction «gothique» dont il effectua une réappropriation personnelle : une famille déchue de son aristocratie, une demeure isolée dans la montagne, une omniprésence de la décadence et de la mort. Il mit l'accent aussi sur le sujet de l'hérédité, comme l'ont fait Sheridan Le Fanu dans sa nouvelle "*Carmilla*", et Arthur Conan Doyle dans son roman "*Le chien des Baskerville*".

Sur le thème de la demande d'amour, c'est une belle nouvelle mais peu explicite. Le romantisme exalté de Stevenson y est sans doute pour quelque chose, car il a canalisé l'érotisme vers le sublime. La nouvelle est justiciable d'une double lecture. Au premier niveau, le rôle du monstre est dévolu à une famille entière, une grande lignée, qui a dégénéré progressivement, perdant à la fois sa fortune et son capital génétique, parce que l'orgueil de race l'a conduite à multiplier les unions consanguines. Mais peut-être cette explication, suggérée par Stevenson, ne va-t-elle pas au fond des choses : nous apprenons par ailleurs que l'être humain s'est élevé mais peut toujours redescendre au rang des bêtes, et que la vérité de l'individu est dans la race. De ces deux propositions, il ressort (bien que l'auteur ne le dise pas) que l'hérédité est une fatalité purement animale, à laquelle nous ne pouvons rien, et que l'être humain en un sens n'a jamais cessé d'être au rang des bêtes. Au demeurant, Olalla est tout le portrait d'une de ses lointaines ancêtres, qui vivait à la belle époque de la famille. La déchéance remonte sans doute beaucoup plus loin qu'elle n'en a l'air ; la conclusion suggère même qu'elle n'est que la forme particulière prise par une malédiction beaucoup plus vaste, issue du péché originel.

Au deuxième niveau, Olalla et sa mère (sans parler de Felipe) sont l'expression même des désirs de Stevenson. Ce puritain eut besoin d'une compagne bien charnelle ; toute sa vie, comme en témoigne son mariage, il rechercha une femme répressive, capable de lui inspirer le désir mais de lui en refuser l'accomplissement, ou d'y mettre des conditions telles qu'elles revenaient à en faire une souffrance. De là, dans cette nouvelle, la répartition des rôles entre la mère et la fille. La première, quasi animale, aux gestes indolents, aux yeux vides, ne lui inspire que répulsion et stupeur ; il finira pourtant par se reconnaître troublé au spectacle de cette «*créature si uniment innocente et heureuse*». La seconde fait une entrée en scène tardive, et les signes de sa piété, qui se multiplient avant qu'il nous soit donné de la voir, suggèrent «*une sainte à la mine spectrale*» ; aussi ne serons-nous pas peu surpris de constater qu'elle est «*véhémente comme un anima! sauvage*», qu'elle ressemble physiquement à sa mère et porte le même costume audacieux qui dénude la gorge et, à contre-jour, laisse entrevoir les lignes de son corps. Seulement elle se refuse, et par là même devient objet d'amour, d'un amour muet, concentré dans le regard et qui «*n'existe que par l'œil, comme celui des bêtes*», un amour qui consiste à absorber, à «*boire les traits de la bien-aimée*», un amour qui n'avance la main que si on daigne la prendre et la conduire, un amour qui accepte tout et surtout d'être bafoué.

Reste à déterminer la part du fantastique. Elle n'est pas essentielle, et la nouvelle n'aurait sans doute pas changé beaucoup si l'auteur l'avait totalement éliminée. Il y a de la cruauté certes, et même, à l'occasion, de l'épouvante, la famille d'Olalla n'étant pas une famille de tout repos. Toute la question est de savoir quand la bestialité cesse d'être naturelle. À cette question, nous n'avons d'autre réponse que celles du padre et du muletier, deux personnages que Stevenson n'a pas vus en rêve, et qui n'ont rien de fondamental dans l'histoire. Le padre défend Olalla et même, en fin de compte, la mère ; il se reproche de ne pas être intervenu quand il en était encore temps ; mais, au moment crucial de l'histoire, il ordonne de laisser les choses suivre leur cours. Le muletier, au contraire, suggère une explication surnaturelle, le narrateur ne cachant pas son scepticisme, Stevenson n'étant peut-être pas tout à fait du même avis. Il faut remarquer d'abord que le muletier prend la parole après le padre ; ensuite, que nous savons que le padre lui-même évite le narrateur parce qu'il a habité à la «*residencia*», ce qui suggère que le point de vue du muletier ne lui est pas tout à fait étranger ; enfin le début de la nouvelle nous a appris que l'union de la mère avait été «*tragiquement rompue*», et le muletier, qui semble avoir été introduit là tout exprès pour nous faire des révélations à ce sujet, élude

l'explication. Le lecteur reste sur un malaise, semblable en cela à Stevenson lui-même qui n'aimait pas la fin de la nouvelle. Peut-être est-ce là, en un sens, la part du fantastique : le récit n'est ni achevé ni clos, il reste sur une faille, et nous ne pouvons éprouver, en le terminant, cette sensation de plaisir que provoquent l'harmonie et la beauté.

Dans ce petit chef-d'œuvre tout frémissant d'affectivité et pourtant méconnu, Stevenson est convaincant, même s'il parle de lieux qu'il connaît peu, et on croit à cette Espagne désertique. Les notions de souillure, de secret et de châtement atteignent une intensité exceptionnelle dans cette nouvelle qui est peut-être la plus achevée des histoires fantastiques de Stevenson car y sont en parfaite symbiose l'ambiguïté la pesanteur et l'incertitude requises par la littérature fantastique. Comme tous les personnages qu'il offre aux coups d'une obscure et sévère autorité métaphysique, la Señora a un comportement dualiste : sous une indifférence alanguie, c'est une vampire, et on peut même se demander si elle est morte ou vivante. Quant à Olalla, elle se plie à la fatalité.

Pourtant, Stevenson porta ce jugement sévère sur sa nouvelle : «*Le problème, c'est que, d'une certaine façon, elle sonne faux [...] "Markheim" est vrai ; "Olalla", fausse ; et je ne sais pas pourquoi, et je ne l'ai pas senti tandis que j'y travaillais et alors que j'avais plus d'inspiration avec "Olalla", comme le montre le style.*» Par ailleurs, il la voyait comme «*une sonate fantastique sur la mer et les naufrages*» car elle joue sur les sonorités du ressac, le hurlement du vent et des goélands piaillants, les lames lancinantes de la mer.

Le critique Charles Neider marqua aussi son désaccord : «*L'histoire est trop romantique, du début à la fin, avec son décor de montagnes, la dégénérescence du sang de la famille, l'extrême engouement de l'officier pour une Olalla qui est idéalisée, et les dialogues coquins.*»

La nouvelle fut d'abord publiée dans l'édition de Noël 1885 de "The Court and Society Review". Puis, en 1887, elle fit partie du recueil "The merry men and other tales and fables". En France, elle figura dans l'anthologie "Histoires de monstres".

En 1901, sa traduction par Alfred Jarry fut publiée dans plusieurs numéros à diffusion confidentielle de la revue "La vogue".

Elle a fait l'objet d'une adaptation au cinéma bolivien en 2015, réalisée par Amy Hesketh sous le titre "Olalla" ; elle fit partir son histoire de là où elle finit chez Stevenson, pour exploiter vraiment le vampirisme.

Un court métrage a également été produit en 2006 en Espagne sur le même sujet.

---

En novembre 1885, Stevenson manifesta son refus de s'appesantir sur sa santé calamiteuse, entendant qu'elle ne le définisse pas : «*Pour moi, les flacons de médicaments sur la cheminée et le sang sur mon mouchoir sont des accidents ; ils n'altèrent pas ma vision de l'existence, ainsi que vous le sauriez, je crois, si vous aviez eu l'expérience de la maladie ; ils n'existent pas dans mon point de vue ; je n'irais pas plus les traîner sous les yeux de mes lecteurs que je ne mentionnerais un bouton qui me serait venu (sauf votre respect) sur le derrière. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'est-ce que cela change ? Cela n'a pas abîmé, n'a pas modifié une part essentielle de moi-même ; j'estimerai faire preuve de frivolité et de mauvais goût si je donnais à connaître au monde ces insignifiants petits secrets.*»

Il publia :

---

1886

**"The strange case of Doctor Jekyll and Mister Hyde"**  
"L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde"

Nouvelle de 72 pages

Le docteur Jekyll, obsédé par la découverte que, en tout individu, cohabitent deux êtres, l'un bon, l'autre mauvais, cherche et trouve le moyen d'un dédoublement physique, se transformant, à

certaines heures, en un monstre hideux, Mr Hyde, son double maléfique qui, la nuit, dans les quartiers sordides de Londres, commet les pires crimes.

Pour un résumé plus précis et une analyse,  
voir, dans le site, "STEVENSON, 'L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde'"

---

La nouvelle obtint un grand succès, provoqua même une véritable tempête aux États-Unis, rendit son auteur célèbre et riche au point de lui permettre de s'acheter un bateau et de s'en aller toujours plus loin d'une Écosse à laquelle il allait pourtant revenir encore dans ses œuvres.  
En effet, il publia :

---

1886

**"Kidnapped"**  
**"Enlevé"**

Roman

En Écosse, en 1751, le narrateur, David Balfour, qui est âgé de seize ans, après le décès de ses parents, vit dans l'indigence, dans le village d'Essendean. Sur le conseil du pasteur de sa paroisse, il se détermine à aller rendre visite à son oncle, Ebenezer Balfour, qui habite près d'Édimbourg dans une vaste propriété qu'il a acquise de manière illégale, car elle devait, en fait, revenir au père de David qui en était l'héritier légitime. Or cet homme avaricieux, voulant se débarrasser de David, le fait enlever et transporter à bord d'un navire, afin qu'il soit vendu comme esclave dans les colonies d'Amérique.

Au cours de la traversée, le navire en heurte un autre dans le brouillard, au nord-ouest de l'Écosse. Le seul rescapé de ce bateau est un étrange homme des Highlands qui porte le vêtement d'un soldat français ; c'est Alan Breck Stewart qui, âgé d'une trentaine d'années, est un partisan en fuite du prince Charles-Édouard Stuart qui, après sa tentative de prise de pouvoir en Grande-Bretagne en 1746, avait été défait par le fils du roi d'Angleterre, George II, le duc de Cumberland, à la bataille de Culloden. En exil en France, il revenait régulièrement en Écosse pour y recueillir des fonds susceptibles d'aider la cause des Stuarts qui étaient protégés par les Bourbons. Or l'équipage médite de l'assassiner afin de lui prendre l'argent qu'il a. David découvre ce complot, et en avise Alan qui prend le jeune garçon sous son aile. Ensemble, ils se défendent contre l'équipage.

Mais le vaisseau fait naufrage. David et Alan sont alors séparés. David échoue sur l'île d'Erraid, où il se trouve seul. Mais il voit des traces du passage d'Alan, et découvre des indications où il l'enjoint de le rejoindre dans un lieu appelé Appin. Il y arrive et est interpellé de façon méfiante par Colin Roy Campbell de Glenure, le «*Renard rouge*», qui dirige les troupes du roi George. Or, à ce moment même il est abattu par une arme à feu, et David est suspecté d'être complice de l'assassin. De ce fait, on le poursuit. Mais il retrouve Alan et ils fuient ensemble à travers la sauvagerie des Hautes Terres d'Écosse, en devant échapper aux soldats anglais, en passant par une période de désagrément, Alan ayant joué et perdu tout son argent et celui de David ! par une période d'amusement quand Alan remporte un duel de cornemuses ! par une période d'épuisement total pour David

Ils atteignent enfin les Basses Terres où David rencontre l'avocat de la famille qui lui explique la cause du différend entre son père et son oncle, démasque celui-ci et en obtient une pension équivalant aux deux-tiers des revenus de la "Maison des Shaws" avec quoi David peut donner de l'argent à Alan afin qu'il puisse retourner en France.

Commentaire

Le livre est donc un roman d'aventures riche d'une action qui ne s'arrête jamais, court, halète, rebondit à chaque page, car se succèdent intrigues et fuites périlleuses. Mais Stevenson s'est livré à

un minutieux travail de synthèse de plusieurs sources historiques, greffant la vie de son personnage d'adolescent sur des événements réels (Alan Breck Stewart est un personnage historique, un Jacobite auquel a été imputé le meurtre d'Appin survenu en 1752), tint à broser un tableau de toute l'Écosse en traçant à travers elle tout un itinéraire (qui devient d'ailleurs quelque peu fastidieux) ; en se souvenant en particulier, ici aussi, de ses séjours sur l'île d'Erraid qui l'avaient fortement marqué ; en évoquant les clans écossais (dont les Campbell et les Stewart) et leurs rivalités ; en usant de mots écossais ; etc..

Les deux personnages de cette *«histoire de garçons»* sont fortement marqués. On suit en particulier les émois de l'adolescent qu'est David Balfour : s'il est ignare et a une âme candide, s'il est compromis dans une guerre civile qui ravage le pays, il est animé d'une volonté trempée, et, ayant les oreilles grandes ouvertes, les yeux écarquillés, le pied agile prêt à détalier, il méprise les obstacles ; il est aussi attachant que Jim Hawkins (dans *«L'Île au trésor»*), mais il n'est pas aussi enfantin (c'est en fait Stevenson lui-même qui, d'ailleurs, portait bien le nom *«Balfour»*) et sa psychologie est plus crédible. Les figures de rencontre sont pareillement inoubliables. Signalons qu'Alan Breck Stewart, qui est plus âgé, a surtout une longue expérience d'enflammé partisan d'une cause patriotique ; s'il a du sang sur ses mains, il est un loyal et dévoué ami du narrateur.

On peut voir dans ce roman une œuvre romantique dans la grande tradition de Scott et de Dumas.

Le roman parut d'abord en feuilleton dans le magazine "Young folks", du 1<sup>er</sup> mai au 31 juillet 1886.

Puis il fut publié en un volume dont Stevenson offrit, à Skerryvore, un exemplaire à Henry James, son ami très cher et fréquent visiteur, qui considéra le livre comme le meilleur qu'il ait écrit.

Si le roman fut un nouveau succès, il ne toucha cependant pas un public aussi vaste que ne l'avaient fait *«L'île au trésor»* et *«L'étrange cas du dr Jekyll et M. Hyde»*.

---

En 1886, en Hawaï, le roi David Kalākaua désigna Joe Strong comme l'artiste officiel participant à une expédition aux Îles Samoa dirigée par John Edward Bush, à bord du "Kaimiloa".

Stevenson publia :

---

1886

***«Some college memories»***

Fragment autobiographique

---

S'émouvant du martyre de l'Irlande, Stevenson voulut aller s'y offrir en holocauste afin de dénoncer *«les barbaries perpétrées par la civilisation»*, *«discréditer les meurtriers»*. Mais, au moment de partir, il reçut un télégramme de sa mère lui apprenant que son père était mourant. Il mourut le 8 mai 1887, à Édimbourg. Or, terrassé par une nouvelle série d'hémorragies pulmonaires, son fils ne put assister à l'enterrement, le 13 mai. Ce ne fut qu'à partir de cette date qu'il fut financièrement indépendant.

Il publia :

---

1887

***«Thomas Stevenson, civil engineer»***

C'est un portrait tendre et très honnête que Stevenson donna de son père qui venait de mourir.

---

1887  
"Pastoral"

Fragment d'autobiographie

---

1887  
"The manse"  
"Le presbytère"

Fragment d'autobiographie

Stevenson se souvient du presbytère de son grand-père, évoque ce bel et grave vieillard, et en vient à envisager toute une lignée d'ancêtres qui le font même embrasser toute l'humanité.

---

1887  
"Memories and portraits"  
"Souvenirs et portraits"

Recueil de seize essais

Ce sont :

- "**The foreigner at home**" (d'abord publié en 1882).
- "**Some college memories**" (d'abord publié en 1886).
- "**Old mortality**" (d'abord publié en 1884).
- "**An old Scotch gardener**" (d'abord publié en 1871).
- "**Pastoral**" (d'abord publié en 1887).
- "**The manse**" (d'abord publié en 1887).
- "**A college magazine**" (texte qui n'avait pas été publié auparavant) : Stevenson décrit avec une émouvante honnêteté la façon dont il jouait à être un «*singe persévérant*» des grands écrivains du passé, pour chercher son style personnel, déclaration dont allaient se servir pour l'attaquer des critiques hostiles tout au long de sa vie et après.
- "**A penny plain and twopence coloured**" (d'abord publié en 1884).
- "**Talk and talkers : I**" - "**Talk and Talkers : II**" (d'abord publiés en 1882).
- "**Memoirs of an islet**" (texte qui n'avait pas été publié auparavant) : Stevenson se rappelait son séjour sur l'île d'Erraid alors qu'il s'entraînait à devenir ingénieur.
- "**The character of dogs**" (d'abord publié en 1884).
- "**Thomas Stevenson, civil engineer**" (d'abord publié en 1887).
- "**A gossip on a novel of Dumas**" (texte qui n'avait pas été publié auparavant) : Stevenson célébrait le plaisir de lire et de relire ; mais indiquait aussi : «Il n'y a quasiment pas de bon livre sans bonne moralité ; mais le monde est vaste, et le sont aussi les morales.»
- "**A gossip on romance**" (d'abord publié en 1882).
- "**A humble remonstrance**" (d'abord publié en 1884).

Commentaire

Les seize articles du recueil couvrent un vaste champ.

Ils sont tous écrits dans le style d'essayiste de Stevenson qui est brillant, plaisamment égocentrique, avec des faux pas amusants, un usage inhabituel des mots, tout en prodiguant des aperçus intelligents, des aphorismes impressionnants par leur brièveté et leur concentration de pensée.

---

1887

**“The merry men and other tales and fables”**

Recueil de six nouvelles

Ce sont : “The merry men” - “Will O’ the Mill” - “Markheim” - “Thrawn Janet” - “Olalla” - “The treasure of Franchard”.

Inspirés à Stevenson par les «brownies», ses lutins intimes et familiers, aux doigts tachés d'encre, avec lesquels il partageait son inspiration, collaborateurs invisibles qu'il déclarait «*tenir enfermés dans un arrière-grenier*», et sur lesquels il s'est longuement exprimé, ces contes noirs et fantastiques sont pleins de passions, de pittoresque et de péripéties. Sous couleur d’amuser son public, il n’en poursuit pas moins sa réflexion sur l’autonomie et la responsabilité humaines, affrontant toujours le même douloureux mystère, celui de la complexité, de l’hétérogénéité de l’âme humaine.

---

1887

**“Underwoods”**

“Sous-bois”

Recueil de poèmes

On y trouve en particulier :

---

XXI

**“Requiem”**

*Under the wide and starry sky,  
Dig the grave and let me lie.  
Glad did I live and gladly die,  
And I laid me down with a will.*

*This be the verse you grave for me :  
“Here he lies where he longed to be ;  
Home is the sailor, home from sea,  
And the hunter home from the hill”.*

(«Sous le ciel vaste et étoilé / Creuse la tombe et laisse-moi reposer ; / Heureux j’ai vécu et heureux je meurs / Et m’allonge ici avec un vœu. / Voici le verset que tu graveras pour moi / “Ici repose où il désirait être. Le marin est chez lui, de retour de la mer / Et le chasseur de retour de la colline.”»).

La première strophe allait servir d’épithaphe sur la tombe de Stevenson. Puis ces vers furent traduits en samoan dans une chanson qui est très connue et encore chantée de nos jours aux Samoa.

---

XXXVIII

*Say not of me that weakly I declined  
The labours of my sires, and fled the sea,  
The towers we founded and the lamps we lit,  
To play at home with paper like a child.  
But rather say : In the afternoon of time  
A strenuous family dusted from its hands  
The sand of granite, and beholding far*

*Along the sounding coast its pyramids  
And tall memorials catch the dying sun,  
Smiled well content, and to this childish task  
Around the fire addressed its evening hours.*

(«Ne dites pas de moi qu'avec faiblesse j'ai refusé / Les tâches de mes pères, et fui la mer, / Les tours que nous avons érigées et les lampes que nous avons allumées, / Pour jouer à la maison avec du papier comme un enfant. / Mais dites plutôt : Dans l'après-midi du temps / Une vigoureuse famille effaça de ses mains / Le sable de granit, et regardant loin / Au long des bruyantes côtes ses pyramides / Et ses hauts mémoriaux reflétant le soleil mourant, / Sourit de contentement, et à cette tâche enfantine / Autour du feu consacra ses heures du soir.»)

Stevenson commentait son refus de la profession familiale.

---

### Commentaire sur le recueil

Il fut écrit à la fois en anglais et en écossais.

---

Alors que s'imposait un retour à la montagne, mais que Stevenson ne voulait plus aller à Davos, Lloyd Osborne proposa les montagnes du Colorado. Ce fut ainsi que le 28 août 1887, la famille, qui comprenait aussi la mère de Stevenson, quitta Bournemouth, et s'embarqua vers les États-Unis. Ils arrivèrent à New York où l'adaptation théâtrale du *"Cas étrange du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde"* faisait salle comble sur Broadway.

De ce fait, dans le port de New York, l'attendit une pléthore de journalistes et d'éditeurs lui proposant de mirifiques contrats. Mais il refusa ces offres, jugeant qu'il ne les méritait pas.

Une nouvelle rechute empêchant le voyage vers le Colorado, la famille choisit d'aller plutôt dans la région des Adirondacks, au nord de l'État de New York, à Saranac Lake où un célèbre professeur de médecine, lui-même tuberculeux, soignait les poitrinaires. Ils s'installèrent dans une cabane de rondins, le "Baker cottage" où ils allaient séjourner d'octobre 1887 à avril 1888. La célébrité de Stevenson allait provoquer la réputation de l'endroit comme séjour de santé.

En octobre 1887, il écrit : *«J'ai fait un apprentissage bien curieux ; beaucoup de battage autour de mon nom, et les visites, et tout cela ; la notoriété, pour tout dire ; et ce n'est pas aussi plaisant qu'on voudrait vous le faire accroire quand vous êtes jeune et n'avez pas envie de vous donner la peine de travailler. La célébrité n'est rien comparée à un yacht [...] Bien sûr, elle procure quelques agréments [...] ; mais la chose dans l'ensemble est une corvée doublée d'une imposture ; et je suis bien plus heureux ici, dans les montagnes, où je ne vois personne et suis libre de vivre à ma guise.»*

Dans une autre lettre, il résuma son sentiment sur tout ce cirque : *«J'ai un peu tâté de la renommée ; à présent, c'est sans intérêt en comparaison d'un bateau à voile.»*

Fanny s'employa à le soigner, mais il continua à fumer environ quatre paquets de cigarettes par jour. Durant cet hiver, qui fut très froid, il écrivit nombre de ses meilleurs essais pour le "Scribner's magazine" dont :

---

1887

### ***"On the choice of a profession"***

#### Essai

Le texte, qui est aussi connu sous le titre *"Letter to a young gentleman who proposes to embrace the career of art"*, s'employait plutôt à l'en dissuader. Stevenson se demande : *«L'affaire d'un homme est-elle vraiment son devoir, ou le devoir d'un homme ne devrait-il pas être plutôt son affaire? Si mon*

*devoir n'est pas de diriger une banque - et je prétends qu'il ne l'est pas - est-ce le devoir de mon ami le banquier? Qui le lui a dit? Était-ce écrit dans la Bible? Est-il certain que les banques sont une bonne chose? Son devoir n'aurait-il pas pu être de s'effacer en laissant quelqu'un d'autre diriger cette banque? N'aurait-il pas dû devenir plutôt capitaine de vaisseau?»*

#### Commentaire

Cet essai très provocateur fut refusé par les revues où Stevenson publiait. Cependant, il allait être publié par Lloyd Osbourne, pour son humour.

---

1887

#### ***“The morality of the profession of letters”***

#### Essai

Stevenson commençait par affirmer que la profession d'homme de lettres ne doit pas être considérée uniquement en fonction de l'argent ; que l'exercice de cette profession, comme celui de n'importe quelle autre, doit être honnête et utile à l'humanité.

Cela soulève la question de la moralité, car les écrivains et les journalistes, du fait de la nature de leur travail, peuvent influencer l'opinion publique. Il recommandait de *«traiter tous les sujets dans l'esprit le plus haut, le plus honorable, et le plus courageux, en étant fidèle aux faits.»*

Cependant, il reconnaissait que certaines classes de faits sont plus importantes que d'autres. Pour lui, les meilleurs faits sont ceux qui inspirent l'humanité, faisant appel au meilleur de notre nature, montrant *«les aspects sains et beaux de notre vie»*. L'homme de lettres *«doit parler sans ménagement du mal et du chagrin du présent, pour nous émouvoir par des exemples : il doit parler de personnes sages et bonnes du passé, pour nous exciter par l'exemple ; et il doit en parler sobrement et honnêtement, sans passer sous silence les fautes, afin que nous ne nous décourageons pas, ni ne soyons exigeants envers nos voisins.»*

Mais Stevenson était conscient que les *«faits»* peuvent être perçus différemment par différents camps. Pour lui, l'écrivain doit tout traiter avec sympathie, le présenter sous son meilleur jour, sans préjugés. Sur des sujets qu'il ne comprend pas entièrement, il doit rester silencieux. S'il s'engage sur une quelconque forme de controverse, il devrait attendre d'y avoir réfléchi, se laisser le temps de se forger une opinion appropriée.

#### Commentaire

On ne peut qu'admirer à quel point ces préceptes s'imposent encore aujourd'hui !

---

1887

#### ***“Ticonderoga : a legend of the West Highlands”***

#### Poème

Alors qu'un affrontement entre deux membres de clans écossais, un Stewart et un Cameron, celui-ci étant tué, son frère se refuse à toute vengeance et, après s'être battu à travers le monde, se retrouve en Amérique du Nord où il entend, prononcé par un Amérindien le nom *«Ticonderoga»* qu'il avait déjà entendu en Écosse.

Stevenson faisait part de son étonnement, Ticonderoga étant en effet le nom d'une localité de l'État de New York. Il parlait du Major Duncan Campbell, un Highlander qui s'était engagé dans le régiment des "Black Watch", et avait connu sa fin lors de l'attaque par les Britanniques du Fort Carillon

(Ticonderoga) en 1758. Selon une légende, un fantôme avait prévu la mort du major plusieurs années avant dans sa patrie d'Inverawe, en Écosse

---

1887

**"Memories and Portraits"**

Recueil d'essais

Ils forment une ébauche d'autobiographie.

Ce sont : "*The foreigner at home*", "*Some college memories*", "*Old morality*", "*Q college magazine*", "*An old Scotch gardener*", "*Pastoral*", "*The manse*", "*Memories of an islet*", "*Thomas Stevenson*", "*Talk and talkers : first paper*", "*Talk and talkers : second paper*", "*Memoirs of himself*" où il dénonça «*les grandes extases religieuses et les terreurs de son enfance*», révéla comment il restait éveillé à pleurer sur le sort de Jésus, en craignant que, s'il s'endormait, il ne serait pas, lors du jugement céleste, admis au paradis, et glisserait dans une perdition éternelle ; comment il faisait des cauchemars inspirés par l'enfer ; comment, le jour, il avait pris l'habitude d'ajouter à tous ses propos la phrase : «*si je suis épargné*» dans l'espoir d'éviter un sort funeste ; comment, sous l'influence de la dévote Cummy, il s'inquiétait du salut de ses parents parce qu'ils donnaient des dîners et jouaient aux cartes.

---

1887

**"A memoir of Fleeming Jenkin"**

Commentaire

Henry Charles Fleeming Jenkin avait été le professeur d'ingénierie de Stevenson à l'Université d'Édimbourg. Il expose en détail l'histoire de sa famille, puis la vie du personnage, mentionnant en particulier son invention du telphéage (une utilisation de l'électricité dans les transports), faisant part de son admiration et de son affection.

---

Pendant l'année 1888, Stevenson publia chaque mois un article dans "Scribner's Magazine", don Il recommandait de «*traiter tous les sujets dans l'esprit le plus haut, le plus honorable, et le plus courageux, en étant fidèle aux faits, est le premier devoir d'un écrivain.*» en particulier :

---

Janvier 1888

**"A chapter on dreams"**

*"Un chapitre sur les rêves"*

Essai

Le narrateur est d'abord désigné à la troisième personne : «*Il fut dès l'enfance un rêveur aussi ardent que mal à l'aise*», pour devenir ensuite Stevenson lui-même : «*Quant au rêveur, je puis répondre, puisqu'il n'est autre que moi-même - comme j'aurais pu vous le dire dès le début.*» Il donne quelques détails sur lui. Il donne surtout une réflexion sur ses processus de création dont il estime qu'une part revient à quelques «*démons familiers*» qu'il appelle «*brownies*», qui sont, en Écosse, de petits lutins familiers, capricieux, espiègles et facétieux, et qui sont logés «*dans le grenier de [son] cerveau*».

Pour donner un exemple de ce processus, il relate la naissance de son roman, "*L'île au trésor*", expliquant qu'il est né d'un dessin, celui de l'île, soulignant de ce fait l'importance de l'image.

Il expose ses processus de création littéraire, et indique l'influence que le sommeil a sur eux, racontant comment la transmission de l'héritage religieux de l'Écosse provoqua chez l'enfant qu'il était

des cauchemars épouvantables : convoqué devant "Le Grand Trône Blanc", l'écolier qu'il était avait dû réciter des mots qui lui échappaient...  
Il parle de ses difficultés financières.

### Commentaire

L'essai présente un grand intérêt biographique.

On retient le fait que le cauchemar véhicule des images et bien entendu des fantasmes qui ont un tel potentiel romanesque que l'écrivain va y puiser pour écrire ses histoires.

Signalons que parler des «brownies» est une autre façon de nommer ce que Freud appellera quelques années plus tard l'inconscient, qui est producteur de récit.

---

Février 1888

**"The lantern-bearers"**

*"Les porteurs de lanternes"*

### Essai

Stevenson décrit un charmant village de pêcheurs où lui et ses camarades se plaisaient à «crusoer», c'est-à-dire à se cacher dans les rochers, et à jouer aux pirates en portant, la nuit, le long du rivage, des lanternes. Il raconte qu'il s'efforçait d'être celui qui arriverait à tenir le plus fort contre lui sa lanterne, en refermant son manteau par dessus, pour ne laisser passer aucune raie de lumière.

Il considère qu'il est dommage que les soi-disant adultes, qui ont une profession comme banquier ou homme d'affaires, aient perdu définitivement cette lueur qui vient de l'enfance et qui devrait continuer à les éclairer et, du même coup, les amener à relativiser l'importance de leur profession, plutôt que de ne penser qu'à leur travail.

Il signale : «*Certains lieux parlent distinctement. Certains jardins humides appellent à grands cris un meurtre ; certaines vieilles maisons demandent à être hantées ; certaines côtes ne se dressent que pour des naufrages.*»

Il souligne l'importance de l'imagination et de l'art. Il s'oppose au roman réaliste ou naturaliste qui dominait alors pour prendre avec vigueur la défense de ce qu'il appelait «romance» et qui, à ses yeux, devait faire revivre «*la poésie de circonstances*» qu'il faisait remonter à Defoe et spécialement à «la simple empreinte d'un pied sur le rivage» qui figure dans "Robinson Crusoé". Il affirme qu'il préfère «*la poésie personnelle, l'atmosphère magique, et cet arc-en-ciel tissé par l'imagination qui enveloppe ce qui est nu et anoblit ce qui est vil*». À l'excès de détails, il oppose les possibilités de synthèse de l'imagination, «*le génie du lieu et de l'instant*», une façon d'aller à la fois droit au but tout en conservant au maximum le pouvoir de suggestion ; il indique : «*Voilà le seul critère que je connaisse en matière d'écriture. S'il y a quelque part une chose exprimée en deux phrases, et qui aurait pu l'être en une seule sans rien perdre en clarté, en charme, en puissance, alors nous avons affaire à un amateur.*»

À propos du romancier, il indique : «*Ses histoires peuvent être nourries par les réalités de la vie, mais leur véritable but n'en est pas moins de satisfaire le désir ardent, l'attente informulée du lecteur, en obéissant aux lois idéales de la rêverie.*»

### Commentaire

L'essai est un exemple de la capacité de Stevenson à offrir une vision poétique et réaliste de la vie quotidienne, et à allier fiction et réalité. Il y a indéniablement chez lui la revendication du regard de l'enfant, de sa disponibilité, de sa manière bien à lui de s'approprier les lieux du monde comme une mine d'histoires potentielles.

Dans une lettre d'avril 1888, adressée à son frère, Henry, le philosophe William James définit l'essai comme «une des plus belles choses jamais écrites ; vous lisez et relisez ses phrases, et vous trouvez que tout est juste bien, classique.» Puis, en 1897, dans un essai intitulé "The will to believe" ("La

volonté de croire”), il écrivit : «Je prie le lecteur de lire attentivement le magnifique essai de R. L. Stevenson intitulé *“The lantern bearers”* republié dans le recueil intitulé *“Across the Plains”*. En vérité, nous sommes dominés par le fait que nous sommes des êtres pratiques qui ont à s’occuper de tâches très limitées et qui ont à aspirer à de très spéciaux idéaux qui nous rendent absolument aveugles et insensible aux sentiments intérieurs, et à toute la signification des vies qui sont différentes de la nôtre.» Enfin, en 1899, dans un autre essai intitulé *“On a certain blindness in human beings”* (*“Sur un certain aveuglement chez les êtres humains”*) il inclut une longue citation de la nouvelle et fit ce commentaire : «Je pense réellement qu’elle mérite de devenir immortelle, à la fois pour la vérité de son sujet et pour l’excellence de sa forme.»

---

Avril 1888  
***“Pulvis et Umbra”***

Essai

Les mots *“Pulvis et Umbra”* signifient littéralement «poussière et ombre» et furent repris d’une phrase d’Horace : «pulvis et umbra sumus» («nous sommes poussière et ombre»). Et Stevenson, qui écrivit son essai avec une intense conviction, s’y pencha sur l’incapacité de l’être humain à vraiment mettre en œuvre ses désirs d’amélioration morale, ainsi que sur l’incertitude dans laquelle le laisse la science.

L’essai fut plus tard inclus dans le volume intitulé *“Across the Plains”* (1892).

---

En 1888 se déclencha une querelle entre Stevenson et Henley qui avait été provoquée par la publication par Fanny d’une nouvelle, *“The nixie”* (*“L’ondine”*), qui était une idée de Katharine de Mattos (une cousine de Stevenson qui lui avait dédié *“The strange case of dr Jekyll et Mr Hyde”*) qu’elle lui avait permis de reprendre. Cela n’avait pas empêché Henley de crier au plagiat, sinon au vol. Il écrivit à Stevenson : «Pourquoi n’y avait-il pas une double signature, c’est ce que je n’ai pas réussi à comprendre.» Cette accusation de plagiat mena à la rupture entre Henley et Stevenson qui, de ce fait, eut une réaction violente, et fit une rechute. Signalons que le roman qu’il était en train d’écrire, *“Le maître de Ballantrae”*, raconte le duel entre deux frères.

En avril, les Stevenson quittèrent Saranac Lake pour aller à San Francisco retrouver la fille de Fanny.

Stevenson publia :

---

1888  
***“The black arrow : a tale of the Two Roses”***  
*“La flèche noire”*

Roman

À la suite des aventures déjà vécues par le jeune Richard («Dick») Shelton dans *“The black arrow : A tale of Tunstall Forest”*, comme il s’est joint aux hors-la-loi de *“la flèche noire”* dirigés par Ellis Duckworth, et que ceux-ci sont partisans de la maison d’York dans la guerre des Deux-Roses (la rose rouge de la maison de Lancastre et la rose blanche de la maison d’York), il se bat partout avec bravoure, jusqu’au jour où il fait face à sir Daniel qui se saisit de lui, le retient prisonnier. Le jeune homme s’échappe, mais craint de perdre Joanna, qu’il veut épouser. Néanmoins, sa bonne mine, ses malheurs, sa franchise et son courage lui valent de nombreuses amitiés. À la bataille de Shoreby, à laquelle il prend part, le duc Richard de Gloucester (qui est appelé à devenir Richard III d’Angleterre) le fait chevalier pour le récompenser de sa vaillance. Il obtient justice pour le meurtre de son père.

Le roman se clôt sur la mort de sir Daniel, tué par Ellis Duckworth qui dissout alors sa troupe de «la flèche noire», et sur le mariage de Richard et de Joanna.

### Commentaire

“*The black arrow*” est un roman dans le goût de Walter Scott, à la fois une aventure historique et une histoire d’amour.

Dick Shelton est un autre Jim Hawkins ; il se met sans cesse dans des situations impossibles par amour ou par devoir, et aussi par bêtise ou faiblesse.

Comme Fanny, en bonne Étatsunienne, avait déclaré : «Je me suis toujours fait une règle de ne jamais lire un roman dont la scène est placée dans un âge lointain», Stevenson se fendit de cette dédicace moqueuse : «*À ma femme, le livre qu’elle n’a jamais lu et ne lirait jamais.*»

L’éditeur trouva au livre beaucoup de défauts qui sont les qualités que nous admirons aujourd’hui. Et il eut beaucoup de succès.

Pourtant, Stevenson renia son roman, le qualifiant de «*tushery*» (de peu de qualité) du fait de son utilisation d’un anglais archaïque dans les dialogues. Quand fut envisagée une édition de l’ensemble de son œuvre en 14 volumes, il indiqua qu’il ne voulait pas écrire d’introduction pour ce roman ; mais sa femme, Fanny, le fit pour, en 1905, la “Biographical Edition”. jura qu’il ne le relirait jamais, alors qu’il adorait se relire.

Le romancier John Galsworthy écrivit que le roman est «un allègre tableau des temps médiévaux».

Il fut adapté au cinéma :

- en 1911 par Oscar Apfel aux États-Unis ;
- en 1948 par Gordon Douglas aux États-Unis ;
- en 1951, à la télévision britannique ;
- en 1985 par John Hough aux États-Unis ;
- en 1985, en U.R.S.S, sous le titre “*Chyornaya strela*”.

Aujourd’hui, même s’il est écrit dans une langue datée, le roman a gardé toute sa fraîcheur.

---

1888

**“*The education of an engineer*”**  
“*L’éducation d’un ingénieur*”

### Fragment autobiographique

Stevenson raconte que se trouvant à Anstruther pour y apprendre le métier d’ingénieur, il était plus soucieux d’écrire un poème intitulé “*Voces fidelium*”, tout en étant tenté par l’expérience de la plongée. Il évoque, dans une région de l’extrême Nord de l’Écosse tout à fait désolée, la ville «*subarctique*» de Wick vouée à la pêche du hareng qui attirait une foule de gens parlant différentes langues.

C’est là qu’il put, s’étant introduit dans un scaphandre et se trouvant ainsi «*un homme tombé en catalepsie*», descendre au fond et apprécier l’agilité dont il pouvait profiter, étant capable de sauter «*comme un oiseau*» sur un des énormes blocs de six pieds de haut mais étant poussé aussi par le courant «*comme un ballon d’enfant*», se sentant justement retourné en enfance du fait du secours de Bob Bain dont il avait besoin. Cette plongée fut «*la meilleure chose qu’il obtint de son éducation d’ingénieur*».

La remontée le fit passer par tout un ensemble de couleurs avant de retrouver la grisaille de l’automne à la surface.

Quittant Wick par la diligence, il eut encore la surprise d’apercevoir d’étranges Italiens, et médita sur l’étrangeté de cette immigration dans le Nord, immigration qui ne pourrait étonner un Étatsunien.

---

1888

**“The misadventures of John Nicholson : a Christmas story”**  
“Les mésaventures de John Nicholson”

Nouvelle

Exaspéré par le refus de son austère et autoritaire père de tolérer son penchant pour l'alcool, John Nicholson, jeune homme «*sans cervelle*», décide de quitter Édimbourg pour aller chercher la gloire et la fortune qu'offrent les États-Unis. D'abord séduit par sa nouvelle vie, il apprend vite, à ses dépens, que les excès que son père lui reprochait pourraient ultimement causer sa chute, d'un côté comme de l'autre de l'Océan.

Commentaire

Cette nouvelle quelque peu autobiographique, très enlevée et souvent drôle, présente des personnages très colorés.

Dans une lettre à Henry James, il qualifia sa nouvelle de «*sot conte de Noël (avec quelques blagues)*» et, dans une autre lettre de 1891, à H.B. Baildon, il dit encore : «*Avez-vous vu une sottie histoire, “Les mésaventures de John Nicholson”, dans laquelle je me suis servi librement de votre maison à Murrayfield? Elle a un précieux petit sens, mais elle peut amuser [...] Cette histoire ennuyeuse fut une blague adressée à une classe de gens que nous n'avons jamais rencontrés.*»

---

En mai 1888, la fille de Fanny, Belle qui vivait à Honolulu, où son mari, Joe Strong, était devenu le peintre officiel de la cour du roi de Hawaï, Kalakaua, vint à San Francisco. Elle apprit à son père que le roi ne jurait que par ‘*L’île au trésor*’, livre qu'ils lui avaient fait lire. Surtout, elle donna à Fanny l'idée de louer une goélette pour faire une croisière dans le Sud du Pacifique, d'autant plus que Scribner, l'éditeur étatsunien de Stevenson, était intéressé par un livre sur cette région.

Stevenson, qui saluait en Melville un génie, qui était enthousiasmé par “*Typee*” et “*Omoo*”, accepta aussitôt, indiquant dans une lettre : «*On me conseilla d'essayer les mers du Sud, et l'idée ne me déplut pas de traverser comme un fantôme, et porté comme un ballot, des sites qui m'avaient attiré quand j'étais jeune et bien portant.*» Il ne chercha pas uniquement à trouver «*le baume absolu*» de son corps las car, s'il était alors un écrivain au faîte de sa célébrité, disputé par des éditeurs avides d'auteurs à succès, il était toujours hanté par l'attrait de l'inconnu ; de plus, la société victorienne pétrie de préjugés étriqués l'ennuyait. Il était temps pour lui de prendre le large tel un homme libre, un marin, un pirate en quête d'un trésor, peu important lequel car la simple promesse d'un autre matin satisfaisait son coeur nomade. Dans une lettre à James Payyne, il s'exalta :

«*Ce climat ; ces traversées ;  
Ces accostages à l'aube ; ces îles inconnues  
Qui surgissent dans le petit matin ;  
Ces ports insoupçonnés qui se nichent  
Au creux des forêts ;  
Ces alarmes soudaines,  
Ces craintes des grains qui passent  
Et des courants qui se brisent ;  
Cet intérêt toujours nouveau  
Pour les indigènes et leur gentillesse.*»

Mais, même s'il disposait de moyens financiers suffisants, il lui fallait un caractère bien trempé pour se lancer, à la fin du XIXe siècle, dans un tel voyage, dans un si long périple en mer. Cependant, il considérait que cette folle équipée était taillée sur mesure pour l'être romanesque qu'il était, allait être exaltante. Ce serait aussi l'occasion d'une série de reportages, et il projeta même d'en faire un livre qui serait son chef-d'œuvre, ne ressemblant à rien d'autre, brassant tous les genres, les données

scientifiques avec les anecdotes, la sauvagerie avec la civilisation, le beau avec le monstrueux, pour faire connaître le mystère de la Polynésie au monde entier. Mais, pour Fanny, qui pensait qu'il n'avait jamais eu de succès qu'en suivant ses conseils, il aurait dû se contenter de distraire les lecteurs. Il lui fallut conclure ce débat en proclamant : *«Mon œuvre m'appartient !»*.

Il serait accompagné de sa mère, de Fanny, de Lloyd, et de Joe Strong, tandis que Belle et leur jeune fils iraient séjourner en Australie.

En juin 1888, il affréta le schooner "Casco" que, cependant, le propriétaire, le docteur Merritt, n'avait prêté qu'avec son "skipper", le capitaine Albert Otis. Le bateau quitta San Francisco le 28 juin, et *«laboura son parcours neigeux à travers le vide profond, loin de toute voie commerciale, loin de toute main secourable»*. L'air marin salé et le frisson de l'aventure, pour un temps, restaurèrent la santé de Stevenson. Pendant presque trois ans, il allait parcourir l'est et le centre du Pacifique, visitant toute une série d'îles. Si Fanny avoua : *«J'ai peur de la mer mais j'adore le climat»*, Stevenson, si, un jour, il se plaignit à un ami : *«Et pourtant la mer est un lieu horrible, qui stupéfie l'esprit et empoisonne l'humeur»*, affirma aussi : *«Quant à moi, je suis noir comme un pruneau [...] Seul l'endroit aristocratique sur lequel je m'assois garde la vile blancheur du Nord !»* Il était émerveillé par la beauté des îles. Il écrivit : *«L'émotion d'une première expérience ne peut se répéter. Le premier amour, le premier lever de soleil, la première île du Pacifique restent à jamais des souvenirs à part ; ils touchent à la virginité des sens.»*

Cette première île fut Nuku Hiva, l'une des Marquises, atteinte le 28 juillet. Il allait évoquer l'accostage : *«Faible fut le bruit, mais l'événement immense. Avec ses amarres, mon âme s'en fut à des profondeurs d'où nul treuil ne la saurait extraire, nul plongeur la retirer. De ce séjour, quelques-uns de mes compagnons de voyage et moi-même devons demeurer les esclaves des îles du Pacifique. Je n'avais jamais rêvé que puisse exister de pareils lieux, de pareilles races !»* En effet, l'île, comme l'avait raconté Herman Melville, était peuplée d'anthropophages, et Stevenson échangea son sang avec leur chef.

Puis ils s'arrêtèrent à Fatu-Hiva où ils restèrent jusqu'au 7 octobre.

Ils se rendirent alors aux Îles de la Société, Fakarava et Tahiti où ils allaient rester presque trois mois ; où il écrivit des poèmes inspirés par les chants locaux ; où il noua une merveilleuse amitié avec Ori A Ori et avec la belle princesse Moé qui lui sauva la vie quand il tomba à nouveau malade. Ils durent donc reprendre la mer, le 25 novembre, pour aller vers les îles Hawaï.

Ils arrivèrent à Honolulu le 25 janvier 1889. Ils louèrent une maison près de Waikiki. Le 27 janvier, ils furent reçus par le roi David Kalakaua, homme très impressionnant (*«un type formidable, intelligent, mais quelle descente !»* confia Stevenson à un ami), vivant dans un palais magnifique. Ils lui offrirent une perle accompagnée de quelques vers de Stevenson qui lui déclara : *«La coutume, mon Seigneur, est aussi ancienne que ma lyre. Les bardes ont le droit d'offrir à leur roi ce que leur roi admire.»* Ils devinrent bons amis, passant beaucoup de temps ensemble. Stevenson se lia même avec la nièce du roi, la princesse Victoria Kaiulani, qui avait du sang écossais. Il appuya le projet du roi d'établir une fédération avec les Îles Samoa.

La mère de Stevenson retourna en Écosse.

Comme Lloyd Osbourne, alors âgé de dix-neuf ans, avait commencé, durant l'hiver passé dans les Adirondacks, à écrire un roman qu'il comptait intituler *«Une partie de bluff»*, Stevenson perçut un potentiel intéressant dans l'histoire, et, en collaboration avec lui, écrivit à Waikiki :

---

1889  
**"The wrong box"**  
*"Un mort encombrant"*

Roman

L'Anglais Maurice a été ruiné par un oncle qui est en même temps son tuteur. Il lui reste pourtant une chance de rentrer dans la fortune dont il a été frustré car cet oncle peut aussi devenir un oncle à héritage. En effet, il fait partie d'une tontine, association où le capital versé par les associés est à un certain moment réparti entre les survivants sous l'espèce d'une rente viagère ; il faudrait qu'il reste le dernier survivant et qu'il meure à son tour pour que son neveu, Maurice, soit riche. Aussi veille-t-il, avec une conscience admirable, sur la santé si « chère » de son oncle, devenant son tuteur, un tuteur si vigilant, si prévenant, que l'oncle, qui ne se sent nullement près de quitter ce monde, ne rêve plus que d'échapper à l'amour intéressé de son neveu.

Or l'oncle est victime d'un accident de chemin de fer à la suite duquel Maurice ne peut reconnaître les quelques débris du pauvre corps que grâce à des morceaux d'étoffe et à certains détails du costume. Il est frustré, mais décidé pourtant à ne point abandonner la partie : il fera croire que l'oncle est toujours vivant. Aussi, après avoir salés (!) les restes du défunt, il les entasse dans une malle et l'expédie à son propre domicile à Londres. À son retour, lorsqu'on lui demande : « *Comment va ce pauvre oncle?* », il répond : « *Miraculeusement sauvé ! Mais un peu bouleversé tout de même [...] et il est obligé de garder la chambre jusqu'à nouvel ordre.* »

Naturellement, l'oncle n'est pas mort du tout : tout heureux de s'être sauvé des griffes de son trop prévenant neveu, il court la campagne, bien décidé à ne jamais revenir. Mais la malle, elle, a échappé à la vigilance de la poste, et c'est en vain que Maurice attend les restes de son oncle « défunt ». À la suite d'un changement de l'étiquette de la malle par un plaisantin, elle est livrée à un clergyman qui attendait bien un colis, certes, mais pas de ce genre ; il comptait sur une statue. Si la malle ne revient pas à son destinataire, on ne s'en débarrasse pas facilement : elle passe de mains en mains, et, souvent, les réceptionnistes involontaires doivent faire d'immenses efforts pour arriver à s'en décharger, pendant que, de son côté, Maurice s'affaire pour la retrouver.

#### Commentaire

Bien que le personnage principal soit un cadavre enfermé dans une malle, le roman est gai à l'extrême, écrit vivement, avec un rebondissement continu de gags et de quiproquos. On suit ensuite une cavalcade effrénée.

Cependant, derrière l'histoire hilarante, se dissimulent plaisamment une satire sociale et une subtile dérision du roman-feuilleton.

Aussi le livre valut-il à Stevenson l'hostilité de certains critiques.

En 1966, il fut adapté au cinéma dans un film intitulé "*The wrong box*" ("*Un mort en pleine forme*"), réalisé par Bryan Forbes, avec John Mills, Michael Caine, Dudley Moore, Peter Sellers.

---

Stevenson publia :

---

1889

**"*The master of Ballantrae, a winter tale*"**

**"*Le maître de Ballantrae, conte d'hiver*"**

Roman de 280 pages

Le héros, l'Écossais James Durie, le maître de Ballantrae, un homme intelligent, séduisant, raffiné, mais diaboliquement implacable et sans scrupules, livre à Henry, son frère cadet, un combat sans merci qui commence en Écosse en 1745 sur les champs de bataille, se poursuit sur les mers avec des pirates, fait aller vers les Indes orientales et enfin en Amérique du Nord avec sa forêt sauvage, hantée par des trafiquants, des aventuriers patibulaires et des Amérindiens sur le sentier de la guerre.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site,

En 1889, Stevenson commença une correspondance avec le Français Marcel Schwob qui, en 1888, au moment où avait paru en France la traduction de *‘L’île au trésor’*, lui avait dédié *‘Coeur double’*, son premier recueil de nouvelles, puis publia sur lui des essais enthousiastes en 1888, 1890, et 1894. Ils n’allaient jamais se rencontrer, mais ils partageaient bien des choses : des santés fragiles et des corps soumis à des maladies qui allaient les emporter ; une passion commune pour François Villon, le poète et le malandrin.

Jack London, dans une lettre du 30 avril 1899, écrivit à Stevenson : *«Mange, bois et sois joyeux car demain nous mourrons.»*

Séduit par les îles du Pacifique, il était tenté de *«passer sa vie dans ces pays»*. Il annonça à Henry James : *«Je ne rentrerai finalement pas avant une seconde année. Voilà la nouvelle, froidement et courageusement exprimée [...] J’ai eu plus de plaisir pendant ces quelques mois que je n’en ai jamais eu auparavant. J’ai connu une meilleure santé qu’en dix longues années. [...] Bien que la mer soit un lieu dangereux, j’aime y naviguer, j’aime les grains et les averses (quand ils sont passés), j’aime l’accostage sur une île. Je ne peux vous dire combien j’adore cela, la lente approche d’une terre inconnue. Bref, je compte jouir encore une année de cette sorte de vie [...] Et revenir ensuite causer comme autrefois avec Henry James.»*

Il précisa son projet à Colvin : *«Le plan pour le moment, c’est de partir d’Honolulu, de visiter les îles Gilbert et les Marshall, de nous faire déposer (c’est ma grande idée) à Ponape, une des îles volcaniques des Carolines. Là, le bateau nous abandonnera au cœur d’une population agressive, avec un vice-gouverneur espagnol, cinq rois indigènes, et un petit saupoudrage de missionnaires [...] Cela me donnera la matière pour un fantastique livre de voyage.»*

Il insista encore sur les dangers dans une lettre à Baxter : *«Dans ces îles que ne relie entre elles aucun moyen de transport régulier, il se peut que nous atterrissions dans un endroit désert, où nous serions forcés de rester longtemps, même des années, coupés du monde, abandonnés là sans que plus personne n’entende parler de nous.»*

À Will Low, un peintre de New York, il proclama : *«Oh Low, j’aime les Polynésiens. Notre civilisation est une sale affaire, sans honneur ; elle tue trop de beauté chez l’homme, chez cette pauvre bête que nous sommes, pauvre bête qui a sa part de grandeur, en dépit de ce qu’en disent Zola et sa bande. Je n’aime pas Honolulu où l’homme blanc est trop présent, avec ses intrigues, ses intérêts, son manque de dignité.»*

Avant d’entreprendre cette croisière (avec Fanny, Belle et Lloyd), il décida de se rendre à Molokai, l’île des lépreux, située au large d’Honolulu, même si Fanny s’opposait à cette «folie morbide». De là-bas, le 22 mai 1889, il lui écrivit : *«Pour te dire la vérité, en approchant de l’île, j’étais tellement terrifié par la peur, par le dégoût, que je n’osais même pas me retourner sur cette aventure, de crainte de perdre jusqu’au respect de moi-même. [...] Une terre dure, nue, aride [...] Tout était laid, triste et froid, dans le soleil moribond [...] Ma répulsion pour tout ce qui est horrible constitue sans doute ma plus grande faiblesse. Mais le courage moral de ceux qui m’entouraient estompait un peu mes réactions. [...] Tout dégoût m’avait quitté : la vision de ces créatures monstrueuses qui souriaient, qui paraissaient heureuses de nous voir, était malgré tout une vision de joie. [...] J’étais presque heureux, j’avais seulement honte de me trouver là sans pouvoir rendre service.»* Il confia aussi à Colvin au sujet de la léproserie : *«L’horreur y atteint une sorte de beauté morale. Ce que je t’écris là ressemble à du mauvais Victor Hugo, mais c’est la seule façon dont je puisse exprimer cette émotion qui ne m’a pas quitté durant ces jours. Et cela en dépit du fait que la léproserie était tenue par des catholiques, et que je n’ai jamais eu trop de sympathies pour les vertus catholiques. [...] De feu Damien [Damien de Veuster, un missionnaire belge de l’ordre des “Frères du Sacré Cœur de Jésus et Marie”, venu à Hawaï en 1864 et qui œuvra parmi les indigènes pendant plusieurs années ; en 1873, à sa requête, il fut envoyé auprès des lépreux de l’île Molokai où il s’évertua jusqu’à ce qu’il mourut de la lèpre], dont j’ai tout entendu, tout de ses faiblesses et pire peut-être, je ne pense plus que du bien. C’était un paysan d’Europe : sale, fanatique, menteur, madré, sans sagesse, mais superbe de générosité, superbe d’une pureté fondamentale, superbe de bonté. Si quelqu’un parvenait à le convaincre qu’il*

*s'était trompé (cela pouvait prendre des heures d'injures et d'insultes), il défaisait ce qu'il avait fait et n'en aimait que mieux son adversaire. Un homme avec toute la misère, toutes les faiblesses de l'humanité, mais, de par cette misère même, un saint et un héros.»*

En juin 1889, les Stevenson quittèrent Hawaï, à bord de l'"Equator", un petit caboteur qui collectait le coprah (dont il envisagea de faire le commerce, la compagnie devant s'appeler "*Jekyll and Hyde*" !).

Ils allèrent aux Îles Gilbert, firent escale, le 13 juillet 1889, à Butaritari, séjournèrent, de septembre à novembre, à Apemama, la capitale de Tembinok, un despote que Stevenson décrit ainsi : *«Un profil en bec d'oiseau, quelque chose du masque de Dante, une longue crinière de cheveux noirs, l'œil luisant, impérieux, inquisiteur. Sa voix convient à ce physique puissant - une voix mystérieuse, perçante comme un cri de mouette. Il s'habille selon sa fantaisie, quelquefois en robe à crinoline, quelquefois en uniforme d'officier de marine, quelquefois en veste de smoking et chapeau de paille, quelquefois en claque et robe d'évêque. Cependant, Tembinok n'est jamais ridicule»* même s'il a accumulé dans son palais en bambous des centaines d'horloges, des boîtes à musique, des pièces de bicyclette, des parapluies, des clous, des fours, des machines à coudre, tous objets dont il n'a pas l'usage ! Il déclara à Stevenson : *«J'ai du pouvoir»* et, en effet, il avait interdit à tout étranger de s'établir sur ses îles. Fanny dessina le drapeau national : un requin noir sur un fond bariolé !

Ils firent ensuite une escale à Buritari, où ils manquèrent se faire massacrer par une population enivrée par l'alcool des Blancs, et armée par les fusils des «traders», ce qui leur fit mesurer les difficultés du commerce avec les indigènes, et y renoncer.

Puis ils se rendirent aux îles Samoa, un archipel de quatorze îles, débarquant, en décembre, à Upolu, la plus grande des îles, un *«paradis en plein air où l'on se sent si proche des cieux»*. Stevenson indiqua : *«Le temps de mes voyages avait passé comme un rêve féérique : je décidai donc de rester.»* Dans une lettre du 20 janvier 1890, il justifia cette décision par le fait que le climat tropical réglerait ses problèmes respiratoires, alors que la nocivité de son humidité avait été dénoncée en 1895 dans un rapport du consul britannique affirmant que, dans «un tel climat, aucun Européen ne peut travailler au grand air tout en restant en bonne santé».

En effet, pendant un temps, le *«climat parfait»* lui rendit la vie, le transforma en jeune cabri bronzé.

Mais, bientôt, il se sentit mal à nouveau, et les Stevenson quittèrent les Samoa sur le "Lubeck" parce qu'ils avaient renvoyé l'"Equator".

Ils se rendirent à Sydney, en Australie, où il constata qu'il y jouissait d'une grande célébrité. Cependant, ayant attrapé un rhume, il y fit une grave rechute et fut considéré par un médecin près de la mort. Il fallait retourner aux Samoa. Mais, du fait d'une grève des marins anglais, aucun bateau ne pouvait partir. Fanny parvint cependant à en trouver un, la "Janet Nicholl" dont les marins étaient des Canaques, et sur lequel ils firent leur troisième et dernier voyage dans les mers du Sud.

Le 19 avril 1890, ils arrivèrent à Auckland en Nouvelle-Zélande.

Puis, toujours sur le même bateau, après un périple vers le nord (Îles Marshall) puis vers le sud (Nouvelles-Hébrides, Nouvelle-Calédonie), ils furent de nouveau à Sydney en août. Comme Stevenson tomba de nouveau malade, ils ne prirent que le temps de s'approvisionner en plantes et en graines, et revinrent aux Samoa en septembre 1890.

Ce fut alors que Stevenson, qui admirait le dévouement du père Damien, apprit que le projet de lui élever un monument à Honolulu avait été empêché par des calomnies d'un pasteur presbytérien de l'endroit, le révérend Hyde, une puissante personnalité. Si la coïncidence de son nom avec celui du Hyde de sa nouvelle l'amusa, indigné et prouvant ainsi son activisme, il composa :

---

1890

***'Father Damien: an open letter to the Rev. Dr. Hyde of Honolulu'***

*'Lettre ouverte au révérend Hyde en défense du père Damien'*

Il l'attaqua avec une violence et une cruauté dignes de Voltaire.

Mais il renonça à ses droits d'auteur sur ce pamphlet : «*Je ne fais pas mes choux gras d'un assassinat. Je ne suis pas un adepte du cannibalisme. Je ne pourrais toucher un sou que ces coups de gourdin m'ont rapporté.*»

Et il envoya sa lettre au pape lui-même !

---

---

Il écrivit :

---

---

1890

**'The enchantress'**

*'La magicienne'*

Nouvelle de 27 pages

Le narrateur, Mr. Hatfield, est un jeune gentleman désargenté. Il est en France, à Royat, et a perdu tout son argent au casino. Par désespoir, il décide de mendier. Il est alors abordé par une jeune femme, Miss Emmeline Croft, qui se déclare prête à lui porter secours, mais d'une bien étrange manière puisqu'elle lui propose rapidement de l'épouser. Elle renverse donc totalement les rôles, et il s'en rend d'ailleurs bien compte, lui disant : «*Me voilà dans une drôle de posture. Je n'aurais jamais cru pouvoir un jour m'abaisser à ce point ; vous êtes l'homme dans cette histoire, et moi, la femme. Et que puis-je dire d'autre sinon "Amen" ! Vous avez ramassé un instrument, Miss Croft ; que comptez-vous en faire ? Vous avez acheté un esclave ; j'espère que vous serez satisfaite de mes services.*»

Or, candide et romantique, il tombe sous le charme de la jeune femme qui, elle, est calculatrice et l'utilise à des fins qui n'ont rien de sentimentales, se servant des convenances de l'époque pour améliorer sa situation ; en effet, elle se marie pour pouvoir accéder à la propriété de son père, pour se débarrasser du joug des hommes.

Ils partent en Angleterre puis en Écosse pour conclure ce «*mariage singulier*» car le couple se sépara le jour même, Mme Hatfield abandonnant son mari sans explications pour partir en Amérique, lui laissant cependant une pension annuelle de trois cents livres.

#### Commentaire

Tendue, nerveuse, et intrigante par les ambiguïtés autobiographiques qu'elle soulève, cette nouvelle expose avec concision l'éventail des duplicités humaines. Son titre suggère l'idée de la femme fatale, séductrice, manipulatrice et dangereuse.

Stevenson utilisa toutes les ruses du dialogue classique pour mettre en scène une intrigue à la logique implacable où les mauvais sentiments de Miss Croft contredisent sans cesse la naïveté lyrique du narrateur ; une intrigue dont la chute est excellente. Le cynisme de cette femme forte et indépendante est véritablement réjouissant ; de telles héroïnes étaient rares dans la littérature victorienne. Signalons que le prénom que Stevenson a donné à cette femme est aussi celui d'Emmeline Pankhurst, une suffragette bien connue.

L'écriture de Stevenson est toujours aussi plaisante, ses dialogues sont brillants.

La nouvelle fut retrouvée seulement en 1989 dans les archives de la "Beinecke Library" à l'Université de Yale, et publiée alors dans "The Georgia review".

---

---

1890

**'In the South Seas'**

*'Dans les mers du Sud'*

Recueil d'articles et d'essais en quatre parties

Stevenson décrit des paysages, des populations et des mœurs étudiés pendant la croisière qu'il fit dans les archipels des Marquises, des Tuamotu et des Gilbert.

On apprécie ces récits :

-celui de l'arrivée sur l'île de Nuku Hiva : *«Nous nous laissâmes porter le long de la côte. Sur tribord retentissaient les explosions du ressac ; des oiseaux volaient en pêchant sous la proue ; nul autre bruit ou signe de vie, humaine ou animale, sur tout ce côté de l'île. Aidé par son élan et par la brise mourante, le "Casco" rassa des falaises, découvrit une crique où se montrait une plage avec quelques arbres verts, et la dépassa, piquant dans la houle. Les arbres, vus de notre distance, auraient pu être des noisetiers ; la plage, une plage d'Europe, dominée par des montagnes modelées en petit d'après les Alpes et revêtues de bois d'une taille guère plus élevée que notre bruyère d'Écosse. De nouveau, la falaise s'entrebâilla, mais cette fois avec une entrée plus profonde, et le "Casco", serrant le vent, se glissa dans la baie d'Anaho. Le cocotier, cette girafe végétale, si gracieusement dégingandée, si érotique pour un œil européen, se pressait en foule sur la plage et grimpait en festons sur les pentes abruptes des montagnes, Des hauteurs âpres et nues enserraient des deux côtés la baie, que fermait vers l'intérieur un entassement de collines éboulées. Dans chaque crevasse de cette barrière, la forêt trouvait un asile, juchée et nichée comme des oiseaux dans une ruine, et, tout au haut, sa verdure émoussait les lames de rasoir des crêtes, Sous les accores de l'est, notre goélette, ici privée de toute brise, avançait toujours, car, une fois lancée, la gracieuse créature semblait se mouvoir d'elle-même. À terre, tout proches, s'élevaient les bêlements de jeunes agneaux ; un oiseau chantait sur les pentes ; le parfum du sol et de cent fruits ou fleurs flottait à notre rencontre ; puis une ou deux maisons apparurent, [...] indice du passage des Blancs, [...] Ce fut ensuite que nous découvrîmes le village indigène, situé (selon la coutume générale) tout contre une courbe de la plage, tout contre un bois de palmiers, et, par-devant, la mer grondait et blanchissait sur la concavité d'un arc de brisants. Car le cocotier et l'insulaire aiment tous deux et avoisinent le ressac.»*

-«À son point culminant, l'île est presque coupée en deux par une longue rade en L, de près d'un kilomètre de large, encaissée entre les montagnes. Langue d'eau dormante d'une parfaite tranquillité, elle lèche son continent dans un gargouillis de vaguelettes lacustres. Le vent souffle dans les hauteurs ; jour et nuit, l'alizé dévide sur la voûte du ciel son rouleau de nuages, gigantesques sculptures, ou bien traînée de débris, défilé de formes singulières, étirées et difformes, de bêtes, d'arbres, de têtes, de torsos de vieux marbres, formes changeantes, évanescentes et fugaces. Au-dessous, le port, serein, poursuit son paisible clapotement ; vert comme un lac sylvestre, lumineux sur le pourtour et foncé au milieu, là où se reflètent la montagne et ses pentes boisées. Un éclair argenté vient parfois rompre cette uniformité, blancs bouchons miniatures qui percent un bref instant la surface sombre de leurs feux rutilants ; pour vous faire croire que le vent court sur l'eau et agite les flots inertes ; mais pas du tout, la rade est inébranlable, ces scintillements sont ceux des poissons.»

Il fait des constatations de géographe : *«"Le corail croît, le palmier pousse, mais l'homme s'en va", dit le mélancolique proverbe tahitien ; mais tous trois, aussi longtemps qu'ils durent, sont les cooccupants de la plage.»*

La troisième et la quatrième parties, consacrées aux Îles Gilbert et, particulièrement, à Apemana et à son roi, sont riches d'anecdotes et d'expériences personnelles, nées de rapports directs des indigènes avec l'auteur. Il met en relief le fait que les maladies, le cannibalisme (alors à peu près complètement disparu), les guerres intestines et les superstitions avaient causé la mort de populations encore nombreuses quelques décennies auparavant ; sa vision est entièrement dominée par ce sentiment de déclin et de mort qui revêt un caractère d'autant plus dramatique et sombre qu'il contraste avec les paysages paradisiaques des archipels et avec la beauté physique de leurs habitants.

Il s'élève parfois à des réflexions de portée générale : *«La première sensation ne se retrouve jamais. Le premier amour, le premier lever de soleil, la première île de la mer du Sud, sont des souvenirs à part auxquels s'attache une virginité d'émotion.»*

Surtout, en tant qu'Écossais qui s'est toujours senti dans une position d'infériorité face à l'Angleterre, il comprend très bien les indigènes car il voit à quel point ils sont dominés, exploités, par les puissances européennes.

### Commentaire

Œuvres de la maturité artistique de Stevenson, ces textes constituent l'un des meilleurs récits de voyages du XIXe siècle.

Le livre est écrit dans un style précis et délicat, de la même qualité que les pages les plus travaillées de ses œuvres narratives.

---

En septembre 1890, Stevenson prévient : *«Ma vie promet d'être à l'avenir faite de beaucoup de pluies, de beaucoup de désherbage, de quelques lettres et de diablement peu de nourriture ! Notre dîner d'hier soir s'est réduit à un avocat, que nous avons partagé, ma femme et moi.»*

En octobre, il investit tout son patrimoine, quatre mille dollars, dans l'achat d'une parcelle de jungle de vingt hectares, à quatre kilomètres au sud d'Apia, la capitale des Samoa, sur l'île d'Upolu. C'était un *«endroit situé à deux cents mètres environ au-dessus de la mer, sur le flanc d'un mont [...] cerclé d'une brousse ininterrompue»*, un *«endroit mystérieux»* où la beauté de l'océan fleuri de coraux, épousé par l'arc-en-ciel soudain *«d'un banc de poissons à becs de perroquets»* répondait au miracle d'un ciel peuplé *«d'une multitude d'oiseaux de mer [qui] montaient en chandelle»* avant de jacasser d'une voix *«pleine et gutturale»*, dans les cocotiers aux longs cous de *«girafes»*, les papayers, les bananiers aux branches enguirlandées d'orchidées sauvages, et de plantes exhalant une odeur sucrée.

Ils s'employèrent d'abord à défricher cette terre, qu'il appela "Vailima" (ce qui signifie en samoan «cinq rivières»), avec l'aide exceptionnelle des autochtones qui, ordinairement, ne travaillaient que lorsqu'ils étaient inspirés. Il allait se moquer de l'acharnement au travail de Fanny, qui se dépensait *«comme une folle et une idiote»* et, finalement, *«s'écroulait en larmes»*.

Pour sa part, en cet endroit, il fut transformé, car, à trente-neuf ans, pour la première fois de son existence, il pêchait, il nageait, il montait à cheval, il dansait, Fanny craignant qu'il ne trouve plus les conditions qui lui permettaient d'écrire et de gagner sa vie.

Et ils n'y restèrent que jusqu'en février, faisant encore deux essais avortés de visites en Écosse, avant de, enfin, s'y établir définitivement, car, constata-t-il, *«peu d'hommes quittent les îles une fois qu'ils les ont connues»*, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver le désespoir de constater qu'il ne pourrait jamais retourner à Londres, jamais revoir sa ville natale, Édimbourg.

Ils construisirent une maison, toujours avec l'aide exceptionnelle des autochtones avec lesquels, comme il était *«doté d'une curiosité insatiable»*, comme il voulait *«apprendre des Samoans autant qu'ils apprennent de nous»*, il fraternisa, sachant les comprendre et les aimer ; il s'intéressa à leur culture, et elle le fascina. Il leur racontait des histoires (en particulier, celles de Sherlock Holmes, comme il le confia à Conan Doyle avec lequel il correspondait) ; il fut appelé par eux «Tusitala» («le raconteur d'histoires»). Se faisant une sorte de patriarche, il exerça sur eux une grande influence, et ils lui demandaient son avis.

Signalons qu'un touriste étatsunien fit à Henry James cette description : «Le Vailima des Stevenson : une clairière à peine débroussaillée, que constellent des souches brûlées. Une cabane au toit de tôle, flanquée d'une échelle extérieure pour accéder à l'étage... Un taudis irlandais, si sale qu'en comparaison une case indigène paraît un palais... Un homme tellement maigre, tellement émacié, qu'on dirait un paquet d'os dans un sac. Toujours en mouvement, avec des yeux brûlants qui luisent d'une sorte d'intelligence morbide. Il s'agite en pyjama rayé dégoûtant, une jambe de pantalon

grossièrement rentrée dans une chaussette de laine ocre, l'autre dans une chaussette d'un pourpre presque marron... Une femme affublée de la chemise des missionnaires pas plus propre que le pantalon et les chaussettes de son mari, sauf qu'elle, elle a oublié de mettre ses bas. Des cheveux, des yeux, un teint aussi noirs que ceux d'une squaw apache ou d'une métisse mexicaine. Bien qu'il soit carrément impossible d'oublier leur crasse et leur misère, j'ai trouvé R. L. Stevenson extrêmement divertissant... Nous en sommes même venus à bien aimer madame. Finalement, elle est plus humaine que son mari. Lui se délecte dans les épreuves et les tribulations, il savoure l'inconfort, il jouit de la dureté d'une vie que seul un esprit de la forêt pourrait supporter... Nous avons une théorie là-dessus : Stevenson est un "aitu", l'un des vampires qui hantent la brousse samoane... Il tue sa pauvre femme, dont la santé a été ruinée par deux années de croisière dans des conditions souvent épouvantables. Elle souffre de crises de rhumatisme aigu susceptibles de dégénérer en paralysie, et je la soupçonne d'être atteinte de dyspepsie... Bien qu'elle-même présente toutes les qualités requises pour une belle carrière de vampire, elle s'avère incapable d'empêcher son époux de lui sucer le sang. L'un et l'autre travaillent plus dur que tous leurs boys réunis. Au lieu d'acquérir tant de terrain, les Stevenson auraient mieux fait de s'acheter du savon !»

Mais, plus tard, la demeure afficha une certaine opulence, et Stevenson, soucieux de maintenir l'équilibre entre «la civilisation» et «la barbarie», put juxtaposer dans son salon, les "*Prisons*" de Piranèse et les tambours des Marquises, les dernières œuvres de Paul Bourget et les colliers de dents de requin des Tuamotu, les gouaches de Bob Stevenson et les nattes à dessins géométriques des Samoans.

En janvier 1891, Stevenson repartit à Sydney pour accueillir sa mère, et la faire venir à Vailima. De plus, ayant décidé de se consacrer à la rédaction d'un ouvrage spécifique consacré aux Samoans et leur culture en péril, il comptait le publier depuis Sydney. Mais il tomba malade, et eut besoin de soins immédiats. Quand il fut remis, il revint aux Samoa avec sa mère. Mais, à Vailima, la maison n'était pas terminée. Aussi Maggie retourna-t-elle à Sydney, pour ne revenir que quand la maison fut habitable.

Au cours de cet hiver, Stevenson commença à écrire un roman intitulé "***The castaways of Soledad***" ("*Les naufragés de Soledad*") sur un sujet qui le passionnait ; mais la publication simultanée de deux autres romans au thème similaire ruina son projet, et lui fit dire que «*l'histoire des naufragés avait du même coup fait naufrage à jamais.*» Le texte, laissé inachevé, allait être publié posthume et traduit en français Alfred Jarry.

Il publia :

---

1891

**"*The bottle imp*"**

*"La bouteille endiablée"*

Nouvelle de 35 pages

Keawe, un Hawaïen, achète pour cinquante dollars une bouteille habitée par un lutin capable d'accomplir n'importe quel souhait. Cependant, cet objet séduisant recèle une sombre malédiction : quiconque meurt en sa possession brûlera éternellement en enfer. Et on ne peut le revendre pour moins que son prix d'achat. Keawe s'en débarrasse après avoir satisfait son désir, et avoir acquis une demeure princière. Il tombe alors amoureux de la belle Kokua. Mais elle découvre sur son corps une tache due à la lèpre, et il a donc besoin à nouveau de la bouteille magique. Elle appartient alors à un homme qui l'a achetée pour deux «cents». Il fait donc face à un terrible dilemme : s'il achète la bouteille pour un «cent», il sera incapable de la revendre et perdra son âme. Cependant, son amour pour Kokua est si grand qu'il l'achète. Or, d'une manière inespérée, il réussit à la vendre à un homme ivre qu'il avait honnêtement averti du péril, se délivrant ainsi de la peur de l'enfer.

## Commentaire

Si la nouvelle résulte du séjour que fit Stevenson à Hawaï en 1889, et s'il parvint à écrire un véritable conte polynésien, cette histoire de damnation, de rédemption et de paradoxe est aussi une reprise du thème traditionnel européen (relevant en particulier du folklore germanique) du dangereux pacte avec le diable auquel on vend son âme en risquant la peine éternelle en enfer pour un plaisir temporaire dans la vie terrestre, thème illustré en particulier par l'histoire de Faust.

À Sidney Colvin, Stevenson affirma qu'il considérait la nouvelle comme l'une des meilleures qu'il ait écrites, tandis qu'à Conan Doyle, il la qualifia de «*fiction insignifiante*» !

Elle fut traduite en samoan et publiée, le texte étant alors enrichi d'aquarelles de Mair qui rappellent les œuvres de Paul Gauguin. Les Samoans, peu habitués à faire la différence entre une fiction et la réalité, déduisirent naturellement que cette bouteille appartenait au conteur de l'histoire, à «Tusitala», le nom qu'ils avaient donné à Stevenson ; que le génie lui obéissait ; qu'il était donc bien un grand chef dont la puissance se manifestait par la production de toutes sortes de richesses et par la sorcellerie.

Puis la nouvelle parut dans "The Herald New York" (février-mars 1891) et dans "Black and white London" (mars-avril 1891). Enfin, elle figura dans le recueil "*Island nights' entertainments*" ("*Veillées des îles*").

En 1917, la nouvelle fut adaptée dans un film de Marshall Neilan, sur un scénario de Charles Maigne.

---

---

1891

**"Ballads"**

Recueil de poèmes

Ils sont basés sur des légendes des Polynésiens.

---

---

En 1891, Joe Strong et Belle vinrent rejoindre les Stevenson à Vailima. Strong noua alors une relation avec une Samoane, ce qui entraîna son divorce avec Belle, et son rejet par Stevenson qui adopta légalement son fils, Austin. Après le divorce, dans les journaux et les lettres que publièrent Stevenson et sa famille, furent supprimées toutes les références à Strong, tandis que plusieurs photographies furent détruites ou modifiées.

Stevenson annonça à Henry James un «*projet balzacien*», l'écriture d'un «*roman colonial*» de mœurs et d'éducation sur lequel il travailla pendant l'hiver et le printemps 1892. Henry James se déclara très intrigué par cette incursion de son ami dans son domaine littéraire. Mais il dut vite y surseoir, car, les besoins financiers pour la résidence étant considérables, il lui fallut satisfaire les attentes des éditeurs. Il dicta à Belle une ébauche de 15 pages donnant un résumé détaillé des dix premiers chapitres d'un roman situé dans le Pacifique Sud :

---

---

1892

**"Sophia Scarlet"**

Roman

C'était une histoire d'amour entre l'héroïne et Windermere, un planteur mourant qui était aussi un poète.

Le roman devait être divisé en deux parties :

partie I : "*Le planteur de vanille*" qui meurt à la fin ;

partie II : "*Les contremaîtres*" ;

sans comporter de chapitres, seulement deux blocs de narration, le premier étant purement sentimental, le second présentant des querelles entre de nombreux personnages et conduisant à une explosion.

### Commentaire

Ce projet ambitieux fut laissé de côté quand Stevenson se mit à travailler sur "*Weir of Hermiston*", qui devait être la partie finale d'une "*Trilogie écossaise*" qui avait été commencée avec "*Catriona*" (la suite malheureuse d'"*Enlevé*" avec une femme comme personnage principal) et "*Le jeune chevalier*" (lui aussi abandonné).

Le texte ne fut publié qu'en 2008.

---

Stevenson écrivit avec Lloyd, et publia :

---

1892

**"*The wrecker*"**

**"*Le trafiquant d'épaves*"**

### Roman

À Taiohae, dans l'archipel des Marquises, un navire battant pavillon anglais arrive avec, à son bord, Loudon Dodd, le subrécargue fluet et barbu, qui se met à raconter sa vie, une série d'aventures fameuses, qui fourmillent de détails et de péripéties diverses.

Fils d'un homme d'affaires étatsunien d'origine écossaise, il était toutefois soucieux d'enrichir le monde de belles choses, était passionné par la littérature et l'art. Mais il fut obligé de suivre des études à Muskegon, ville du Michigan, dans une coûteuse école de commerce, afin de satisfaire les ambitions paternelles. Ensuite, il se rendit à Édimbourg pour retrouver sa famille maternelle, puis à Paris où, voulant devenir sculpteur, recevant l'aide financière de son père, lui prit tout de même la lubie de se conduire comme un bohème désargenté, de fréquenter assidûment les hôtels miteux (car, fidèle à ses humeurs vagabondes, il déménageait de l'un à l'autre) et les infâmes bouis-bouis, se nourrissant exclusivement de civets de chat arrosés au gros rouge de Bercy, trop heureux de pouvoir enfin tutoyer les personnages de "*La comédie humaine*" de son maître, Balzac !

Or, un jour, son père fut ruiné, et Loudon Dodd se retrouva sans un sou en poche. Mais il reçut opportunément une invitation et des secours en argent d'un ami, Jim Pinkerton, agent de publicité étatsunien, véritable force des affaires ne manquant jamais de fers au feu, qui était maintenant installé à San Francisco. Loudon Dodd se résolut à partir le retrouver, mais passa par l'Écosse où il se vit offrir, par son oncle maternel, un emploi humiliant, et, par son grand-père, une somme importante. Arrivé à San Francisco, le sculpteur «parisien» donna d'abord des conférences mondaines, mais ne tarda pas à être associé dans les affaires de Jim Pinkerton qui était très actif et assez peu scrupuleux dans ses entreprises. Loudon Dodd, qui découvrit qu'il peut aussi être fort agréable de gagner de l'argent et qu'il n'y a peut-être pas que l'art dans l'existence, se vit donc attribuer beaucoup d'activités étranges et inhabituelles ; il fut notamment chargé d'animer des pique-niques hebdomadaires plus ou moins nautiques. Lorsque Pinkerton envisagea d'épouser Mamie McBride, son professeur d'algèbre, Loudon se prépara à rentrer à Paris.

Mais Pinkerton le mêla à l'achat aux enchères de l'épave du "*Flying scud*", navire mal commandé par le très singulier capitaine Trent, échoué en plein Pacifique sur un récif de l'île de Midway. Comme les

enchères étaient montées très haut, tout le monde imagina que l'épave contenait une cargaison intéressante : on pensa à de l'opium évalué à dix mille dollars. Quand Loudon parvint à retrouver cet opium dans l'épave, il se rendit compte que sa valeur marchande était bien inférieure aux cinquante mille dollars payés après emprunts pour l'épave. Abattu, il quitta Midway, partit pour Hawaï où il découvrit la contrebande d'opium. Pinkerton lui annonça la faillite de leur affaire. Loudon enquêta plus avant sur les mystères du "Flying scud" puis reçut dix-sept mille dollars à la mort de son grand-père écossais. S'ensuivit une traversée de l'Atlantique, une visite en Angleterre puis en France. L'énigme du "Flying scud" fut enfin résolue avec le compte rendu du naufrage et des actes criminels de Carthew, son instigateur, qui avait été retrouvé. Dodd prit alors le large sur le navire anglais qui est mené par un commandant à très forte poigne, persuadé que la seule manière de tenir un équipage est de le terroriser !

### Commentaire

Le roman fut inspiré d'un fait réel, l'accident du "Wandering minstrel", bateau armé à Hong Kong et qui, en 1889, fut drossé par une brusque tornade sur des récifs au large de Honolulu, et en fut mis sens dessus dessous.

Comme Stevenson est un conteur hors pair constamment captivant, ayant plus d'un tour dans son sac, rien ne se déroule comme le lecteur s'y attendrait car, dans un même élan, le roman passe de la peinture des mœurs étatsuniennes (avec une enquête sur les bas-fonds de San Francisco), écossaises et françaises au roman d'aventures puis au récit policier (il parla d'«*un roman à énigme*»). Le mystère s'épaissit de page en page, tandis que le roman avance tambour battant et joue avec tous les codes du roman d'aventures et du roman d'apprentissage (celui même de l'auteur car les éléments autobiographiques sont nets). Nous passons d'une île à une autre, de la Grande-Bretagne aux Marquises, sans rien perdre en intensité romanesque. Fasciné par le Pacifique, ce «*no man's land de l'Histoire*», par «*son grand brassage d'époques et de races, de vertus et de crimes*», Stevenson avait voulu écrire un livre sur les «*racontars des mers du Sud*». Il écrivit à son éditeur britannique : «*Le thème du trafic d'épaves n'a jamais été traité auparavant*», lui promettant : «*Mon roman des mers du Sud devrait être formidable*». Il l'est.

Lloyd, dans son "An intimate portrait of RLS", affirma : «Chaque page a été pour nous une joie», et se demanda : «Ai-je tort de penser que quelque chose de cet enthousiasme se retrouve dans "The wrecker" ?»

Le roman fut d'abord diffusé dans le "Scribner's magazine", en douze livraisons, d'août 1891 à juillet 1892, puis en volume chez "Scribner's sons" en juin 1892.

Il fut loué par Henry James et par Borges, comme le chef-d'œuvre du roman d'aventures.

Il est aussi traduit sous les titres "Le pilleur d'épaves", "Le naufrageur".

---

1892

**"The beach of Falesa"**

"La plage de Falesa"

Nouvelle de 79 pages

Le narrateur, John Wiltshire, un Britannique faisant le commerce du coprah dans les îles des Mers du Sud, est arrivé sur Falesà, une île des Samoas, pour y tenir un comptoir. Il est accueilli par Case, un négociant qui est «*un vrai gibier de potence*». Celui-ci le marie, selon la coutume, à une jeune Canaque nommée Uma. Or, parce qu'elle est frappée d'une sorte d'interdit, un tabou, il ne réussit pas à faire prospérer son commerce : tous les habitants du pays refusent de faire affaire avec lui, pour le plus grand bénéfice de Case, qui a toujours été un concurrent déloyal, luttant sournoisement contre lui. Il apprend aussi que Case est impliqué dans les morts suspectes de ses concurrents précédents. Comprenant qu'il a été dupé, Wiltshire, tombé amoureux d'Uma, fait légaliser son mariage par un

missionnaire de passage. Puis, ayant découvert que l'influence de Case sur les villageois provient de leur croyance en ses pouvoirs démoniaques, conséquence de ses simples tours de passe-passe, des bruits étranges et des visions éprouvées dans son temple construit dans la forêt ; ayant constaté sur place que ces phénomènes sont causés par de la peinture lumineuse et une harpe éolienne, il décide de détruire le temple avec une charge de poudre, se disant protégé du démon et assurant de la sorte son pouvoir sur les indigènes qui sont effrayés. À son retour au village, Case l'affronte, et la fusillade entre les deux hommes se termine par la mort de Case.

Plusieurs années plus tard, Wiltshire vit dans une autre île, toujours heureux en ménage avec Uma, mais s'inquiétant de ce qui arrivera à ses enfants métis.

### Commentaire

Du fait de la narration à la première personne, la nouvelle fut, exceptionnellement, écrite dans une langue quelque peu vernaculaire que Stevenson qualifia d'«*étrange mélange d'argot anglais et américain et de pidgin*», craignant qu'il ne soit pas avalé par cette «*grande baleine lourdaude et furibonde qu'est le public*» ; pour cet aspect, on peut déceler dans la nouvelle une influence du «*Huckleberry Finn*» de Mark Twain (Stevenson l'avait lu peu après sa première publication), mais aussi la sympathie de Stevenson à l'égard des indigènes.

En septembre 1891, il indiqua à Colvin : «*C'est la première histoire des mers du Sud qui soit réaliste ; je veux dire qui ait un personnage et des détails de vie propres aux mers du Sud. À ce que j'ai vu, tous ceux qui s'y sont essayés, se sont égarés dans la romance, et terminèrent dans une sorte de fausse épopée de sucre candi, et tout l'effet voulu fut perdu.*»

La nouvelle parut en juillet-août 1892 dans la revue «*The Illustrated London News*» ; or Stevenson constata que les éditeurs avaient, le considérant scandaleux, censuré le faux contrat de mariage entre un Anglais et une jeune indigène, supervisé par des personnages plutôt douteux, des Européens qui font du trafic, y compris sexuel ; dans l'ordre victorien, il n'était pas acceptable d'écrire des choses pareilles ; c'était une insulte à la famille anglaise ; les éditeurs imposèrent que John Wiltshire et Uma soient mariés en bonne et due forme ! Quand Stevenson reçut cette édition, il écrivit encore à Colvin : «*Mon admiration pour cette histoire s'accroît ; je crois qu'en quelque sorte c'est ma meilleure œuvre ; je suis assez sûr, au moins, que je n'ai jamais rien fait de meilleur que Wiltshire [...] Depuis «*La plage*», je ne sais rien, sauf que les hommes sont des fous et des hypocrites, et j'en sais moins à leur sujet que ce j'ai assez aimé imaginer.*»

La nouvelle figura dans le recueil «*Veillées des Îles*» en 1893.

---

Sans négliger sa carrière littéraire, Stevenson s'investit beaucoup auprès des Samoans. Lui qui, en 1886, avait écrit à sa mère : «*C'est un peu de toi que j'ai hérité ma façon quasi féodale d'en user avec les serviteurs. Le sinistre destin du bourgeois qui choisit d'ostraciser ses domestiques - sa «famille» dans le vieux sens écossais du terme -, de les parquer loin de son intimité., de les priver de toutes les joies de la maison, nous attend à tous les tournants. Cette ségrégation entre maîtres et serviteurs crée une impossible relation humaine, et jette la confusion dans les esprits de tous.*» ; lui, qui avait trop détesté le manque de générosité des propriétaires de Bournemouth, leur indifférence à tout ce qui ne les concernait pas, ne voulut surtout pas reproduire ce comportement aux Samoa. Ses employés ne seraient pas ses valets, mais les membres d'un même clan qui partageraient les fêtes et les deuils de leur chef ; qui pourraient toujours venir le consulter, même s'il écrivait avec frénésie. Mais il indiquait le travail à faire, exigeait de ses ouailles l'obéissance qu'ils devaient au «matai» (le chef), et l'exécution immédiate de ses ordres. Il exerçait aussi la justice. Il fit construire une «*maison indigène*», racontant à Colvin son inauguration : «*Nous étions trente. Tu aurais dû voir notre procession, tous dans nos habits du dimanche, marchant solennellement de la villa à la nouvelle maison indigène. On l'avait terminée pour la circonstance. Les piliers et les poutres étaient enguirlandées de longues tresses d'hibiscus rouges. Le gravier du sol recouvert d'un tapis de grandes feuilles de pandanus. On nous a placés avec beaucoup de soin, face aux femmes indigènes de notre*

*maison. Sur les côtés s'assirent les hommes. Les chefs invités par la "famille" furent installés près de nous. [...] Après le repas, nous avons bu le kava - une affaire extrêmement compliquée, chacun étant appelé à prendre le bol selon un rite précis, à tremper ses lèvres par ordre d'importance.»*

Lui, qui, du fait de son éducation, croyait au pouvoir civilisateur de la culture occidentale et aux préceptes bibliques, tempérerait ces convictions avec un authentique respect des peuples du Pacifique. Ayant découvert une correspondance entre son propre esprit d'enfance et celui des indigènes de Polynésie, il dénonça les relations entre colonisateurs et colonisés, accusant en particulier les missionnaires qui ne laissaient pas «*les indigènes tranquilles*». Il insistait pour que les gens du lieu puissent maintenir leur propre foi et choisir leur destin.

Ayant été l'un des premiers à décrire avec précision et fascination les paysages et les mœurs des contrées du Pacifique ; ayant analysé la structure de la société indigène avec une curiosité presque anthropologique, certains de ses textes étant déjà du Lévi-Strauss ; ayant remarqué ses différences et ses similitudes avec la société occidentale, alors que ses amis victoriens ne voyaient dans les Samoans que de vils sauvages, il se passionna pour leur culture qu'on peut qualifier de rapport presque exclusivement esthétique au monde. Il comprit que les Samoans étaient fiers de leur lignage, pointilleux en matière de traditions ; que la gloire du «matai» rejaillissait sur tous les membres de la maison, dans un esprit proche de celui des clans écossais (Fanny avait d'ailleurs taillé les «lava lava» de leurs protégés en forme de kilts !), il se fit le patriarche des Samoans (il y a des photos qui le montrent). Étant, en cela aussi, un véritable précurseur, il prit à cœur leur cause, les défendit de toutes ses forces, car leur identité et leur culture tremblaient sous la menace dévastatrice des impérialistes étrangers, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis ayant formé un condominium favorisant l'installation de colons qui étaient déjà 300.

Alors qu'il avait cru trouver à Vailima un havre de paix, le lieu idéal où poursuivre son œuvre (et, en effet, pendant quatre ans, il vécut une magnifique histoire d'amour avec Fanny qui menait l'organisation de leur «*arche de Noé*» métissée, qui s'occupait avec soin de leur établissement et de leur élevage de cochons), ils découvrirent la guerre, la corruption, la destruction programmée d'un peuple par la «*civilisation blanche sans merci*», par les puissances coloniales. Indigné, il se porta sans aucune hésitation aux côtés des Samoans dans la révolte qui grondait. Étant convaincu que les fonctionnaires européens étaient incompetents, n'écouterant que son cœur généreux, il s'impliqua dans la vie politique des Samoans, embrassant leur cause contre les colons de tous bords, combat hélas perdu d'avance.

En effet, en 1889, les Samoans avaient vu intervenir des troupes allemandes pour soutenir le chef Tupua Tamasese Titimaea contre les autres chefs visant à la suprématie ; elles avaient subi de lourdes pertes contre les troupes de Mata'afa et avaient décidé de transférer leur soutien vers le camp du chef Laupepa. Mais celui-ci n'avait pas réussi à s'imposer, et le territoire était devenu de plus en plus instable.

Après avoir dû faire face à de nombreux obstacles, et, après maintes tentatives pour essayer de résoudre les problèmes, Stevenson publia :

---

1892

**“A footnote to History : eight years of trouble in Samoa”**

1995

**“Les pleurs de Laupepa”**

## Essai

Dans cette vive protestation contre les conditions qui étaient faites aux Samoans, Stevenson relate la crise politique et sociétale profonde que traversaient les îles à l'époque et qui allait aboutir à la première guerre civile samoane. Il voit notamment un danger dans l'opposition entre Laupepa, soutenu par les Allemands, et Mata'afa, appuyé par les Britanniques, et prône une conciliation entre les deux prétendants au titre de roi des Samoas. Sa posture va à l'encontre des objectifs des deux puissances qui voulaient voir s'affaiblir les chefferies traditionnelles, allant jusqu'à emprisonner les chefs locaux et envisager leur exil. Il dénonce aussi le rôle de la "London Missionary Society" qui soutient Laupepa en allant donc à l'encontre de la position du gouvernement britannique. Il évoque également la corruption de personnalités mandatées sur place par les puissances coloniales.

---

Le manuscrit fut terminé en mai 1892, et envoyé aux États-Unis le 27 mai.

Le "New York Times" consacra un article élogieux à l'ouvrage, évoquant une grande puissance narrative et lui prédisant un grand succès ; la revue "The Atheneum" salua le travail approfondi de l'auteur, son souci d'objectivité, et son désir de vérité

En octobre 1892, l'arrivée des premiers exemplaires du texte en Grande-Bretagne provoqua un scandale, avec une menace de procès de la part du représentant de la "London Missionary Society". La capacité de Stevenson à mobiliser l'opinion britannique provoqua le rappel de son directeur à Londres. Le haut-commissaire britannique dans le Pacifique envisagea des mesures de rétorsion envers l'écrivain qui put avoir à craindre pour sa déportation ; mais le "Colonial Office" déclara devant les Communes qu'il donnerait des instructions pour qu'il n'y ait pas de suites.

Pour leur part, les autorités allemandes réagirent avec une grande hostilité : le livre fut interdit en Allemagne, tandis que son éditeur fut condamné à une amende.

En 1893, les revirements, les imbroglios, les inconséquences du gouvernement tripartite des îles atteignirent une totale confusion ; les trois puissances coloniales avaient convenu en secret que le grand chef, Mata'afa Iosefo, ne pourrait plus postuler au titre de roi, serait tenu à l'écart car il s'était jadis mesuré aux Allemands, et les avait vaincus, et elles lui opposaient Malietoa.

Quand la situation se fut apaisée, Stevenson écrivit à Colvin : *«J'avais pris l'habitude de me moquer mesquinement du plombier ; mais comme il brille à côté du politicien !»*

Son action politique et ses nombreuses contributions littéraires et sociologiques, lui valurent l'estime des Samoans qui, pleins de gratitude, tracèrent en son honneur une route appelée «la route des cœurs aimants» et conduisant à sa propriété. Il devint même un chef de tribu, appelé respectueusement «Tusitala» («le conteur d'histoires») par ses membres, tandis que son épouse, qu'ils appelaient «Tamaotai», était considérée comme ayant le don de chasser les esprits puisqu'elle était capable de soigner et de guérir.

Il livra des discours passionnés. L'un fut destiné aux chefs qu'il avait réunis à Vailima ; en usant de métaphores historiques et des métaphores bibliques, en parlant d'une voix puissante et persuasive, il les remercia et les invita à regarder vers l'avenir, leur indiquant que les routes, en permettant la circulation, la communication et le contact social, aident à constituer un peuple ; il les mit en garde contre l'occupation par des étrangers à moins qu'ils ne respectent leur pays. L'autre discours fut adressé aux étudiants, auxquels il dit : *«Vous êtes l'espoir de votre race.»*

Il s'inquiéta des progrès de la lèpre. Il condamna le "blackbirding", le kidnapping d'habitants des îles du Pacifique pour en faire des esclaves, en particulier dans les plantations de sucre et de coton d'Australie.

Dans des lettres au "Times", il réclama le respect du traité de Berlin qui stipulait l'indépendance des Samoas et le droit des indigènes à choisir leur roi, et exposa avec virulence l'incurie et la malhonnêteté des fonctionnaires blancs. Mais il alla plus loin et, malgré l'opposition de Fanny qui prévoyait que cela le desservirait, il se compromit en rencontrant l'épouse de l'ambassadeur anglais

qui était venu aux Samoa ; cela provoqua un scandale et une crise grave entre Fanny et Stevenson. Surtout, cela s'avéra une erreur ; et, plus tard, il allait reconnaître qu'il s'était offert une bonne conscience sur le dos des indigènes.

À la suite d'une première guerre où les partisans de Mata'afa furent défaits, dix-huit chefs furent emprisonnés. À Noël, les Stevenson vinrent à la prison pour fêter avec eux. Mais la surprise fut pour eux, car ce furent les Samoans qui les fêtèrent. Et Stevenson écrivit à Colvin : *«Aucune fête ne fut jamais donnée en l'honneur d'une seule famille, aucun de ces dizaines de cadeaux offerts à un homme blanc. Belle fut assise à la droite du plus important des chefs, et Fanny fut la première femme à boire le kava. Jamais une femme, jamais une Blanche n'avait eu cet honneur.»*

Une autre fête eut lieu à Vailima lorsque, le 20 octobre 1894, les chefs furent libérés, Stevenson leur déclarant : *«Il n'y a qu'un seul moyen de défendre Samoa. Écoutez-le avant qu'il soit trop tard. Ce moyen, le seul, c'est de construire vos routes, c'est de cultiver vos jardins, c'est de veiller sur vos arbres, c'est de vendre vous-mêmes le produit de vos terres. En un mot, c'est d'occuper et d'utiliser votre pays : si vous ne le faites pas, d'autres à votre place le feront !».*

---

Cette activité politique n'empêcha pas Stevenson de poursuivre sa carrière. Mais la maladie l'ayant rattrapé, ses efforts littéraires l'épuisaient, car, pour faire vivre sa famille élargie, Samoans compris, il resta enchaîné jour et nuit à sa table, sans rien rabattre de son exigence.

Il publia :

---

1892

**"The isle of voices"**

*'L'île aux voix'*

Nouvelle de 23 pages

L'Hawaïen Keola dont le beau-père est un sorcier ayant le pouvoir de fabriquer de l'or, et qui a donc toujours beaucoup de dollars, est conduit par celui-ci sur une île habitée par des anthropophages et des êtres invisibles dont on n'entend que les voix, et où certaines herbes brûlées produisent les dollars. Mais le sorcier devient énorme, casse la barque, et part, marchant sur le fond de la mer. Keola est sauvé par un bateau de Blancs qu'il quitte lorsqu'il le voit s'approcher de l'île. Il y demeure d'abord longtemps seul. Puis arrive la tribu qui s'y rend chaque année, qui le traite bien et lui donne même une femme. Elle lui révèle qu'il est destiné à être mangé juste avant le départ. Il s'échappe, voit la tribu massacrée par les êtres invisibles, cueille les feuilles magiques, et se retrouve chez lui.

Commentaire

La nouvelle fut d'abord publiée dans "The national observer". Elle allait figurer dans le recueil "*Island nights' entertainments*".

---

1892

**"The waif woman"**

*"Thorgunna la solitaire"*

Nouvelle

Dans l'Islande ancienne, un printemps, une femme débarque à Snæfellsnes d'un navire venant des Hébrides. Nommée Thorgunna, elle possède deux coffres remplis de vêtements et de bijoux somptueux, qui suscitent l'envie d'Aud «*the Light-Minded*», une femme futile, comme son surnom l'indique, et désireuse de séduire.

Thorgunna refuse de lui vendre quoi que ce soit, mais accepte l'hospitalité d'Aud et de son mari. Une nuit, jalouse, Aud vole une broche à Thorgunna, qui meurt peu après, après avoir fait part de ses dernières volontés au fermier : elle ne lègue à Aud que son manteau d'écarlate et sa broche.

Refusant d'en tenir compte, Aud s'empare de tous ses biens. Alors, le fantôme de Thorgunna apparaît, le fermier meurt en mer, et Aud elle-même est frappée d'une maladie fatale.

### Commentaire

Cette histoire de revenant se déroule dans l'Islande des sagas. Et, de fait, le récit, qui est sous-titré "A cue from a saga", suit parfois l'"Eyrbyggja saga" (qui était connue dans l'Angleterre victorienne grâce à la traduction de William Morris et Eiríkr Magnússon, parue sous le titre "The story of the Eredwellers" en 1892) jusque dans sa formulation. Toutefois, Stevenson a exclu de son récit les éléments les plus typiques, ainsi de la «fylgja» de Thórgunna prenant l'apparence d'un phoque, ou du procès («duradómr») fait aux revenants.

La nouvelle aurait dû faire partie du recueil "Island nights' entertainments" (1893), mais elle déplut à Fanny, la femme de Stevenson qui indiqua : «*Ma femme proteste contre "The waif woman"*», dans une lettre du 4 décembre 1892 à son ami et éditeur Sidney Colvin. Peut-être Fanny souhaitait-elle éviter les comparaisons avec Aud, une mégère qui impose toujours sa volonté à son mari, en se moquant de lui ou en le cajolant. On peut penser aussi qu'elle jugea inopportun l'érotisme du texte. La nouvelle parut finalement à titre posthume, dans "Scribner's magazine", en décembre 1916, illustrée par N. C. Wyeth.

---

1892

### **"Three plays"**

Ce sont les trois pièces écrites avec Henley et représentées en 1884-1885 : "Beau Austin", "Admiral Guinea" et "Macaire, a melodramatic farce".

---

1892

### **"Across the Plains"**

"À travers les grandes Plaines"

### Récit de voyage

C'était le voyage que Stevenson avait fait en train à travers les États-Unis, de New York à Monterey.

### Commentaire

Stevenson ajouta d'autres textes consacrés à ses voyages et des emprunts à "The Silverado squatters".

Il dédia le livre à son cousin, Bob.

---

En octobre 1892 et au printemps 1893, se manifesta chez Fanny une grave psychose, avec des symptômes de schizophrénie ; elle aurait pu être atteinte de la maladie de Bright, être victime du contre coup de la ménopause. Mais Stevenson tint à garder cela secret.

En janvier 1893, ils emménagèrent dans la maison de Vailima.

Le 3 avril 1893, dans une lettre à J. M. Barrie, futur auteur de *“Peter Pan”* Stevenson fit son autoportrait : *«Excessivement maigre, brun, plutôt coloré [...] et ridé, grisonnant, aspect général d’un foudroyé - ou d’un jeune homme brisé - ou pour emprunter une expression de Carlyle sur de Quincey, d’“enfant qui a été en enfer”. Passé excentrique - obscur et oh ! nous n’en parlons jamais - Présent industriel respectable et bêtement satisfait. Aimait beaucoup parler d’Art, n’en parle plus. [...] Nom dans la famille, la Célébrité Apprivoisée. Cigarettes sans interruption, sauf en cas de toux ou de baiser. [...] Boit beaucoup. Jure un peu. Caractère instable. Peut avoir des manières pompeuses, mais sujet aux transes. Fondamentalement l’employé de commerce ordinaire : accusé de tricher aux cartes, se croirait obligé de se brûler la cervelle, aussi peu qu’il en ait envie. Invalide depuis dix ans, mais peut dire fièrement que cela ne se voit pas. (Quand il se sent bien, ressemble à un garçon brun au caractère incertain, mais quand il va mal est un invalide au sourire évanescent.) A une propension à expliquer l’univers. Écossais, monsieur, Écossais.»*

Puis il fit celui de Fanny : *«Fanny V. de G. Stevenson. L’étrange femme. Nom indigène : Tamaitai. Si vous ne vous entendez pas avec elle, ce sera bien dommage pour vous. [...] C’est elle qui mène la danse [...] Une amie violente, une ennemie redoutable [...] Est toujours haïe, ou platement adorée. Indifférence impossible. Les indigènes la croient ensorcelée et pensent que les esprits lui obéissent. A des visions et des rêves prémonitoires.»*

Pendant cette période, il travailla avec Lloyd à d’autres oeuvres car, dans son enthousiasme, il se réjouissait que *«il n’y ait jamais eu un homme qui ait autant de fers au feu»* (lettre à Sidney Colvin). Pourtant, il avoua combien il subissait la difficulté d’écrire : *«Bon, eh bien, c’est fait. Ces tragiques seize pages sont enfin terminées, et j’ai mis de côté trente-deux pages de copeaux, et passé treize jours aussi près de l’enfer qu’on puisse supporter quand on est un être humain. C’est fait, et bien entendu, cela n’en valait pas la peine, et tout le monde s’en fiche.»* (juin 1893).

Cette année-là, il se rendit à Honolulu.

Il publia :

---

Avril 1893  
***Island night’s entertainments”***  
*“Veillées des îles”*

Recueil de nouvelles

C’étaient : *“The bottle imp”* (*“La bouteille endiablée”*) - *“The beach of Falesa”* (*“La plage de Falesa”*) - *“The isle of voices”* (*“L’île aux voix”*) - *“The tale of Tod Lapraik”* (*“Histoire de Tod Lapraik”*)

Commentaire

Ce sont des nouvelles inspirées par la Polynésie où ce monde extraordinaire et lointain, ses mystères, ses superstitions, ses aventures fantastiques revivent grâce à un style clair et naturel, admirablement adapté aux sujets. Il en résulte ce «réalisme fantastique» qui est un des traits fondamentaux de l’art de Stevenson.

Les nouvelles sont aussi connues sous le titre *“South Sea tales”*. Elles furent d’abord publiées en 1893 dans *“The London news”*.

---

En avril 1893, Fanny fut de nouveau malade, le médecin ayant diagnostiqué des coliques néphrétiques. Mais, en mai, Stevenson put s'écrier : «*Elle va bien à nouveau. Il lui reste quelques idées bizarres dont elle ne se débarrassera pas, mais qui sont sans importance.*»

Il publia :

---

Septembre-octobre 1893  
"Catriona"

Roman

David Balfour, le personnage d'"*Enlevé !*", s'efforce d'obtenir justice pour James Stewart of the Glens, qui a été arrêté et est injustement accusé de complicité dans le meurtre de Colin Campbell, chef du parti du roi d'Angleterre en Écosse, après la tentative de prise de pouvoir par les Stuarts défaits à Culloden en 1746. David a assisté au meurtre, et sait que James Stewart n'est pas coupable ; il décide donc d'être témoin à son procès, et entend le faire acquitter. Mais on veut l'empêcher de témoigner, et il est à nouveau kidnappé et séquestré sur l'îlot inhospitalier du Bass. Il parvient à s'échapper, mais trop tard : il apprend que James Stewart a déjà été pendu.

Cependant, David avait entrevu la belle Catriona, la fille de James More Drummond, lui-même fils du très célèbre Rob Roy et chef proscrit du parti des Stuarts, qui était lui aussi dans la prison, et qu'elle réussit à faire évader et s'enfuir en Hollande. David était tombé amoureux d'elle, et, comme elle n'a pas d'argent, il la prend sous sa protection, et l'accompagne dans le voyage qu'elle entreprend pour rejoindre son père.

En Hollande, il étudie le droit à l'université de Leyde, et, malgré les tentations de la chair, réussit à respecter la vertu de la jeune fille. Elle a une amie, Barbara Grant, qui enseigne à David les manières de la bonne société.

James More Drummond les trouve. Mais cet homme boit beaucoup, et vit impudemment des largesses de David. Celui-ci apprend la mort de son oncle, Ebenezer, dont il est l'héritier. Cela entraîne des malentendus entre lui et Catriona, qui, avec son père, s'éloigne, se rendant à Dunkerque. Alan Breck Stewart, l'ami de David qui l'a rejoint à Leyde, lui reproche de ne pas comprendre les femmes. Tous deux, ayant été invités par James More Drummond, se rendent auprès de lui, à Dunkerque. Mais James More Drummond trahit alors Alan, qui a été faussement accusé du meurtre de Colin Roy Campbell à Appin, et veut le livrer à un vaisseau de guerre britannique à l'ancre près du rivage. Mais Alan s'enfuit avec David et Catriona, maintenant réconciliée et honteuse de l'ignominie de son père. Ils gagnent Paris où David et Catriona se marient avant de retourner en Écosse, et y élever une famille.

Commentaire

En dépit du titre, Stevenson s'est surtout intéressé au personnage de David, le roman étant également connu sous le titre "*Les aventures de David Balfour (tome 2)*", Catriona n'étant guère qu'une typique héroïne victorienne. Est plus intéressante Barbara Grant au sujet de laquelle Fanny indiqua qu'il avait trouvé difficile de n'en pas faire la véritable héroïne.

On remarque la description du "Bass Rock", une île volcanique très pittoresque, située dans le "Firth of Forth"

S'intercale dans le roman "*The tale of Tod Lapraik*" qu'on considère souvent comme une des nouvelles de Stevenson qui avait d'ailleurs isolé le texte dans le recueil "*Island night's entertainments*"

Cette suite d'"*Enlevé !*" fut nettement moins populaire que l'œuvre précédente.

Pourtant, au moment de sa mort, Stevenson estimait que c'était son chef-d'œuvre.

La traduction en français parut en 1907.

---

1894

**"The ebb-tide : a trio and a quartette"**  
"Le creux de la vague"

Roman

Richard Herrick, Anglais de bonne naissance et ancien étudiant d'Oxford, se trouve à Tahiti, sans ressources, sans espoir ; abattu, il songe à la mort. Son existence désœuvrée est partagée par le capitaine Davis, qui a déjà eu en mer des comportements répréhensibles et a été renvoyé de la marine marchande pour éthylisme, et par un Londonien malhonnête, Huish. Ils sont tous trois sur le point d'être arrêtés pour vagabondage par les autorités françaises quand arrive une goélette sans capitaine, supposée chargée d'une précieuse cargaison de bouteilles de champagne, le "Farallone". Nul ne veut s'approcher de ce bateau qui est contaminé. Davis entraîne Herrick et Huish, et les trois hommes s'en emparent, se rendant maîtres de son équipage composé de Polynésiens, dans l'intention d'aller au Pérou vendre la marchandise. Ils s'aperçoivent alors qu'elle est frelatée, et envisagent de faire chanter les armateurs du bateau à San Francisco. Herrick réussit à entrer dans la confiance d'un des membres de l'équipage qui lui raconte comment son premier capitaine (aussi peu scrupuleux que Davis) et le second sont morts.

Commence alors une longue dérive dans le Pacifique au cours de laquelle David et Huish sont dans un perpétuel état d'ébriété, tandis que les cerveaux s'échauffent sur les projets les pires, et que le navire manque sombrer dans une tempête. Bientôt, on aperçoit une île isolée. Le navire s'en approche ; on y découvre une population décimée par la maladie, et un Anglais, Attwater, qui règne sur elle, semblant incarner la colère divine. Cet homme est un ancien de Cambridge, et Herrick et lui constatent qu'ils sont du même monde. Attwater, qui comprend que Davis et Huish sont dangereux (ils veulent lui voler les perles qu'il vient de passer dix ans à recueillir en faisant plonger des Polynésiens), veut faire de Herrick un allié. Il y réussit. Désespéré et se rendant compte que la goélette ne peut pas retourner à Tahiti (ils y seraient arrêtés pour piraterie) et qu'elle n'a pas assez de vivres pour une traversée plus longue, Davis qui a une femme et des enfants auxquels il tient, souhaite faire fortune avec les perles d'Attwater. Il envoie Huish, armé d'une bouteille de vitriol, attaquer Attwater. Celui-ci, méfiant, réussit à venir à bout de l'agresseur, et le tue avant de menacer Davis qui est présent ; celui-ci, épouvanté, se repent et entreprend de vivre religieusement. À la fin, quand arrive le "Trinity hall", navire attendu par Attwater, Herrick fait brûler la "Farallone".

Commentaire

Ce noir roman d'aventures, écrit avec Lloyd (pour les premiers chapitres seulement), mais où l'aventure exotique met cette fois en scène uniquement des adultes, raconte une quête de la fortune qui commence mal, et qui va ensuite de mal en pis. C'est une "île au trésor" qui aurait pris une dose de "Jekyll & Hyde".

On lit cette première phrase extraordinaire où les Européens du Pacifique sont décrits par l'anticolonialiste qu'était Stevenson comme faisant du commerce et propageant leurs maladies. Et les principaux personnages sont désignés par ces termes : «*barrats, insurance frauds, thieves and would-be murderers*», et présentent les plus déplaisants aspects de la nature humaine. À travers eux est dénoncée la rapacité de l'homme blanc dans les mers du Sud. Attwater est clairement présenté comme un tyran qui exploite à la fois les indigènes et les ressources insulaires, les perles, le roman ayant d'ailleurs été sous-titré au départ "Le chasseur de perles". Ce personnage qui mène les indigènes à la baguette annonce le Kurtz de Conrad dans "Au cœur des ténèbres".

Mais l'humour décapant de Stevenson est là, et les situations les plus catastrophiques deviennent soudain d'une drôlerie irrésistible !

Le roman fut particulièrement apprécié par Jack London.

En 1894, pendant un temps, Stevenson fut déprimé, se demandant s'il n'avait pas épuisé sa veine créative, s'il ne s'était pas «*amèrement surmené*» (lettre à Colvin). Il pensait que, à chaque nouvelle tentative d'écriture, il ne pouvait produire «*que de l'eau de fossé*» (lettre à Henley). Il craignit même de redevenir un invalide abandonné de tous. Mais il se rebella contre ces idées : «*Je souhaite mourir dans mes bottes ; plus de "Land of counterpane" pour moi. Être noyé, être abattu d'une balle, être jeté à bas d'un cheval, être pendu, plutôt que de passer de nouveau à travers cette lente dissolution*» (lettre à Colvin) Et, soudain, il retrouva sa vieille énergie, et commença à travailler sur «*Weir of Hermiston*», s'exclamant, paraît-il : «*C'est si bon que cela m'effraie !*», pensant que c'était la meilleure œuvre qu'il ait jamais écrite.

En mars, il écrivit à son ami, William Archer : «*Vous devez parfois trouver étrange - à moins que je ne sois le seul à avoir ce sentiment - d'être toujours dans le vieux tourbillon, sous les réverbères et dans les théâtres bondés, alors que je suis là, dans la forêt tropicale et les immensités silencieuses !*»

Dans une lettre à H.B. Baildon, il fit ce bilan : «*Malade et pourtant me sentant bien, j'ai eu une vie splendide, je ne regrette rien ou si peu... tout bien considéré, les ennuis et tout le reste, je ne voudrais à peine changer ma vie avec aucun homme de mon temps.*»

Il entama un roman historique («*St. Ives : being the adventures of a French prisoner in England*» («*Saint-Yves : Aventures d'un prisonnier français en Angleterre*»)) qu'il laissa inachevé et qui allait être terminé par Arthur Quiller-Couch.

Il publia :

---

---

1890-1894

**«Our Samoan adventure»**

Journal

C'est une chronique à deux voix, celle de Fanny et celle de Robert-Louis.

Elle commence avec leur arrivée aux Samoa, et indique les conditions de leur installation : «*Nous vivons dans une petite caisse en bois à deux étages très exposée, à environ deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer et à cinq kilomètres de la plage.*»

Elle est marquée par les magnifiques tableaux qui montrent les splendides tropiques, mais aussi par les profondes réflexions qu'inspirent les lieux et leurs habitants.

On y lit ce tableau des mœurs des autochtones : «*Ils sont faciles à vivre, joyeux et amoureux des plaisirs ; ce sont les plus gais, bien qu'ils soient loin d'être les plus capables ou les plus beaux des Polynésiens. S'habiller avec raffinement est une passion, et fait d'une fête à Samoa un spectacle superbe. Ils chantent pratiquement sans arrêt. Le batelier chante en ramant, la famille le soir en priant, les jeunes filles la nuit dans les auberges [...] Le chant, comme chez tous les insulaires du Pacifique, va de pair avec la danse, et tous deux se fondent dans le théâtre. [...] Toutes ces activités remplissent les longues journées. Mais le plaisir propre aux Samoans est le "melega". Quand les gens se constituent en groupe et vont de village en village, festoyant et bavardant, on dit qu'ils vont faire un "melaga". Leurs chants les précèdent ; l'auberge est prête pour les accueillir ; les vierges du village s'occupent de préparer la coupe de "kava", et les divertissent de leur danse ; le temps s'envole dans la jouissance de tous les plaisirs qu'un insulaire peut concevoir ; et quand le "melaga" se met en route, le même accueil et les mêmes réjouissances les attendent au-delà du cap, où le village le plus proche est blotti dans sa palmeraie.*»

À la date du 5 novembre 1890, Fanny nota : «*Nous avons été nous-mêmes contaminés par la crainte indigène des esprits, les "aitu". Louis a ouvert un chemin dans la brousse. Il avoue que la vue de tout ce qui ressemble à une silhouette humaine le ferait s'enfuir comme le vent, la gorge nouée. Une nuit, le monde semblait rempli de bruits étranges et surnaturels. Quand Louis a murmuré : "Écoute ! Qu'est-ce que c'est?" , j'ai eu le sentiment qu'on m'avait versé une casserole d'eau froide entre les omoplates ; mais c'était simplement le sifflement d'un feu dans la clairière.*»

## Commentaire

Ce texte est un compte rendu délicieusement absorbant de la vie à Vailima de Stevenson et de Fanny. Peu de gens vécurent une vie aussi forte, aussi entière, que la leur. Ils impressionnent par leur mépris total du confort, des conventions et des risques. Le mot «*aventure*» du titre n'est pas une concession au pittoresque : ils furent deux vrais aventuriers qui connurent aux Samoa la pauvreté.

Au fil de la lecture, on remarque une d'abord subtile puis de plus en plus nette différence entre les contributions, celle de Fanny étant la plus importante.

Elle décrit leur séjour avec un intérêt pour chaque chose attentif, avide et répétitif (les fleurs, les boys aux pieds nus, les opinions des autres, l'insurrection des autochtones, le travail de Robert Louis) ; sans la moindre idéologie, en montrant un caractère qui doit beaucoup à l'Ouest des États-Unis, elle réussit à rendre avec les mots les plus simples la poésie de ces lieux battus par les vents et les houles du Pacifique, et le mystère de ces êtres du bout du monde. Elle se montre une organisatrice hors pair, décidant de l'agencement de la maison, des terrains à cultiver, des semences à employer. Mais elle fut aussi une fine psychologue pour régler les conflits avec le personnel local, les conflits de voisinage ou avec les autorités compétentes. Et on découvre qu'elle avait un réel talent d'écriture, ce qui laisse à penser que, sans l'ombre de son mari, elle aurait pu faire une carrière littéraire bien plus importante.

Stevenson est beaucoup moins présent que sa femme. Ses notes sont plus rapides et froides. Il a consigné dans ces pages le combat passionné qu'il livra alors, non sans véhémence, pour sauver les îles du Sud de l'avenir sordide que leur promettait déjà la cupidité des «*traitants*» qui commençaient à les mettre en coupe réglée, avec la complicité active des gouvernements occidentaux. Quant à son rêve romantique et quasi rimbaldien d'un ressourcement de l'imaginaire à la faveur d'un contact pur avec l'Ailleurs, avec une culture non encore pervertie par le mirage du progrès, sa volonté de sauvegarder un espace protégé où des êtres pourraient continuer à mener une vie libre et «*sauvage*», ils étaient déjà bien connus par la lecture de ses lettres.

Si l'ensemble est fin, plein de nuances avec parfois une pointe légère d'humour, curieusement, comme une épaisse brume qui rend les choses cotonneuses plane sur ce récit au fil duquel, malgré quelques péripéties, le lecteur ressent une impression de lenteur.

Fanny aurait voulu publier ce "*journal*", qui avait valeur à la fois de témoignage et de manifeste. Mais les violentes polémiques dont elle fut l'objet à la mort de Stevenson l'amenèrent, pour couper court à ce débat qu'elle estimait indigne, à renoncer à livrer au public ces pages qui étaient pourtant essentielles à ses yeux ; afin d'épargner de nouvelles attaques à sa famille, elle alla même jusqu'à effacer de ses notes tous les passages que des esprits vétilleux eussent pu trouver «*compromettants*».

Ce ne fut qu'en 1955 que Charles Neider publia pour la première fois ce journal dans sa forme originale.

---

Le 7 juillet 1894, Stevenson écrivit à Marcel Schwob : «*Personne ne sait mieux que moi que, en avançant dans la vie, nous devons renoncer à la joliesse et aux grâces. Nous ne parvenons à acquérir certaines qualités que pour les perdre ; la vie est une série d'adieux, même en art ; nos compétences elles-mêmes sont éphémères et évanescentes.*» Le même jour, il avoua à Henry James qu'il se «*trouve dans cet état où un homme se demande comment on peut être assez bête pour embrasser la profession d'homme de lettres au lieu de devenir apprenti barbier, ou de tenir un étalage de patates au four.*»

Il publia :

---

Août 1894

**“My first book, Treasure island”**  
**“Mon premier livre, L’île au trésor”**

Essai

Commentaire

Le texte parut dans “The idler”.

---

---

Le 1er décembre 1894, il confia : *«Je ne suis pas né pour vieillir (...) j’ai perdu le sentier qui vous permet de descendre facilement et naturellement la pente. Je fonce tout droit. Et là où je dois descendre, il y a un précipice.»*

Pourtant, il écrivait :

---

---

1894

**“Weir of Hermiston”**  
**“Hermiston, le juge pendeur”**

Roman de 185 pages

En Écosse, au début du XIXe siècle, Hermiston est un juge implacable, impitoyable, redouté de tous, incarnant la quintessence des caractéristiques du vieil esprit démodé des Lowlands. Il a un fils, une femme, mais celle-ci meurt très jeune. Il ne lui reste donc que son fils, Archibald, qu’il destine au droit. Mais ce fils, s’il aime et respecte son père, est jeune, anglicisé, distingué, progressiste, et en vient à s’insurger contre lui le jour où il assiste à une exécution capitale requise par lui. Il est donc banni et se voit condamné à gérer le grand domaine familial loin de la ville. Il trouve alors la paix, mais aussi l’amour, toutefois un amour interdit avec Christina qui est une jeune femme de condition inférieure...

Commentaire

Le livre est empreint de l’essence de l’Écosse. Si, significativement, Archibald n’est pas sûr d’avoir défié Dieu ou Satan, Stevenson voulut montrer que le vieux Hermiston, et, avec lui, le passé de l’Écosse, mythique et largement inexplicable, peut être à la fois Dieu et Satan, et, plus important encore, que le moderne Archibald doit lui aussi composer avec la dualité “Dieu-Satan” en lui-même. Présentant quelques longues digressions, le livre se construit lentement. D’un style agréable, il est non exempt d’humour.

On remarque ces réflexions : *«Le plaisir n’est qu’un produit inférieur dans la singulière alchimie de la vie, et les fous seuls en attendent satisfaction.»* - *«Ce sont deux choses très différentes de tuer un tigre à la chasse, ou d’écraser un crapaud»* - *«Comme nous sommes tous à la merci d’un simple bavard !»*

Les personnages sont puissants, et on prend plaisir à côtoyer ces figures qui renvoient à des types littéraires classiques : le juge intraitable qui met la justice plus haut que tout, le fils renégat et romantique, la femme tentatrice et dangereuse. Stevenson s’était enfin décidé à écrire un roman «pour adultes» qui replaçait dans la fiction sa douloureuse relation avec son père. En effet, à travers l’âpreté du conflit entre père et fils, il transposa avec art son propre drame.

On sent très vite que, tôt ou tard, le fils devra de nouveau affronter le père (comme le prévoyait Stevenson dans ses notes). Mais, au plus grand désarroi du lecteur, l’histoire s’interrompt brusquement au moment précis où il s’apprête à commettre une nouvelle faute (la plus grave). Stevenson n’a pu terminer ce roman. Il est en effet mort avant. Il est donc impossible de connaître le dénouement de cette histoire prenante, à mi-chemin de l’ironie et du tragique.

---

---

Le 3 décembre, Stevenson avait, comme d'habitude, travaillé dans la matinée à "*Weir of Hermiston*", et se trouva, le soir, à converser avec Fanny tout en s'efforçant de déboucher une bouteille de vin, quand, soudainement, il ressentit une douleur à la tête, s'exclama : «Qu'est-ce c'est que ça?», demanda à sa femme : «Est-ce que mon visage semble étrange?» et tomba à genoux à côté d'elle, perdit connaissance, les yeux exorbités, respirant avec difficulté, le visage rouge, congestionné. Le médecin annonça : «Un caillot de sang au cerveau... Il n'y a plus rien à faire». À 20h 10, il mourut d'une crise d'apoplexie ou d'une hémorragie cérébrale. Il avait quarante-quatre ans.

Montrant une sorte de vénération envers ce personnage extraordinaire, les Samoans insistèrent pour entourer son corps et le garder tout au long de la nuit. Le lendemain, eux et Lloyd s'employèrent, pour satisfaire sa volonté, à ouvrir, à coups de machettes, à travers la jungle, un sentier vers le sommet du mont Vaea, qui surplombe la rade d'Apia ; que, chaque matin, il regardait ; où il souhaitait qu'on l'enterre.

Puis quatre cents Samoans se relayèrent pour porter, sur leurs épaules, son cercueil jusqu'à sa tombe qui est bouleversante par la force avec laquelle elle se dresse contre un arbre tout en nœuds. On allait y graver cette épitaphe émouvante, qui est la première strophe de son célèbre poème, "*Requiem*" :

*«Under the wide and starry sky,  
Dig the grave and let me lie,  
Glad did I live and gladly die,  
And I laid me down with a will.»*

(«Sous le vaste ciel étoilé / Creuse la tombe et laisse-moi en paix ; / Heureux ai-je vécu et heureux je suis mort / Et me suis couché ici de mon plein gré»).

Quarante-trois ans plus tard, Belle déposa les cendres de sa mère auprès de celles de son mari adoré. Or, après dix-huit ans de vie commune, Fanny, qui avait protégé, soutenu, isolé du monde, Stevenson, qui s'était dévouée à la défense de l'œuvre de son compagnon, dont elle était devenue la légataire, avait été l'objet de graves reproches, de violentes polémiques, une cabale étant même montée contre elle depuis Londres par quelques critiques en vue, qui estimaient que Robert-Louis, sous son influence, avait viré à un anarchisme de «mauvais goût», seul Henry James restant fidèle, envers et contre tous les anathèmes de ces tyrans des lettres, à la mémoire de son ami disparu ; il considérait que son originalité tenait à sa passion pour la jeunesse et à son style complexe et pittoresque.

On publia posthumes :

---

---

1895  
**"*Vailima letters*"**

On y trouve la correspondance de Stevenson avec son ami et critique littéraire Sidney Colvin, au cours des années 1890-1894, alors que Stevenson écrivait encore des romans mais se sentait de plus en plus mal. Il lui parlait de son processus de création et de ses différentes maladies. Il décrivait aussi en détail la difficile situation aux Samoa qui était due à la fois à une guerre tribale et à l'influence larvée des colonisateurs européens.

#### Commentaire

Stevenson s'y montra à nu.

Colvin et ses anciens camarades de bohème ne lui répondaient que de loin en loin pour tenter de le persuader de rentrer au pays, de se montrer enfin raisonnable.

---

---

1895

**“The amateur emigrant”**  
“L’émigrant amateur”

Récit de voyage

C’est le voyage de Stevenson vers la Californie en 1879.

L’ouvrage se compose de deux parties :

- **“From The Clyde to Sandy Hook”** (“De la Clyde à Sandy Hook”)
- **“Accross the Plains”** (“À travers les Plaines”).

Commentaire

La première partie parut pour la première fois, et dans une version abrégée par Stevenson lui-même l’année précédente, ainsi que par son ami et mentor, Colvin, qui souhaitait faire paraître le texte dans l’édition des œuvres complètes appelée “Edinburgh edition”, alors en préparation.

---

1896

**“Songs of travels and other verses”**

Recueil de poèmes

---

**“My wife”**

*Trusty, dusky, vivid, true,  
With eyes of gold and bramble-dew,  
Steel-true and blade-straight,  
The great artificer  
Made my mate.*

*Honour, anger, valour, fire ;  
A love that life could never tire,  
Death quench or evil stir,  
The mighty master  
Gave to her.*

*Teacher, tender, comrade, wife,  
A fellow-farer true through life,  
Heart-whole and soul-free,  
The august father  
Gave to me*

(«Loyale, sombre, vivante, vraie, / Avec des yeux d’or et de mûre sauvage, / Intègre comme l’acier et droite comme une lame, / Le grand créateur / Fit ma compagne.

Honneur, colère, valeur, feu ; / Un amour que la vie n’a jamais pu lasser, / La mort éteindre ou le mal agiter, / Le maître puissant / Les lui donna.

Maître, tendre, camarade, épouse, / Une compagne de route de toute une vie, / Grand cœur et âme libre, cœur épris d’absolu, / Le père auguste / Me l’a donna.»)

---

1896

**“Fables”**

**‘The persons of the tale’**

Les personnages de ‘L’Île au trésor’, Long John Silver et le capitaine Smolett, après le chapitre 32, font une promenade, et fument une pipe. Entendant Smolett lui dire qu’il est «*dans une mauvaise voie*», Silver lui déclare : «*Le devoir est le devoir, comme je le sais, et il n’y a rien de mieux. Mais, maintenant, nous sommes hors du devoir, et je ne vois aucune nécessité de me tenir à cette affaire de moralité.*» Il ne reconnaît pas qu’il est un scélérat, et que le capitaine est vertueux. Comme Smolett lui demande s’il ne se rappelle pas son catéchisme, s’il ne sait pas qu’il y a un Créateur, l’autre lui rétorque que, s’il y en a un, il serait sa créature favorite, et qu’il le protège dans ses brillantes actions sur le pont des bateaux, tandis que le capitaine se morfond dans la cale !

Commentaire.

On constate que Silver maintient, comme dans ‘L’Île au trésor’, le contraste entre la langue correcte et la langue des pirates.

La nouvelle illustre les préoccupations particulières de Stevenson, sa force d’écrivain à la fois pour les adultes et pour les enfants, son esprit, sa souple morale, son affinité et ses divergences avec Henry James.

La nouvelle fut publiée dans ‘The Longman’s magazine’.

---

---

**‘The devil and the innkeeper’**

Un aubergiste, chez lequel le diable multiplie ses manigances, l’affronte et le pend.

Commentaire

Stevenson donnant la part belle à un dialogue entre où le langage est direct, sans formalisme. La nouvelle renvoie indirectement à la question : «*Pourquoi Dieu laisse-t-il faire le mal?*» qui trouve ici une solution fort peu théologique, l’aubergiste se comportant, somme toute, avec bon sens.

---

---

**‘The house of eld’**

*‘La maison du temps jadis’*

Le jeune Jack est soumis à une loi qui veut que tous les gens de sa religion portent, à la jambe gauche, un fer qui les fait atrocement souffrir, mais que son oncle, «*le Catéchiste*», justifie par la soumission à Jupiter. Or il voit des étrangers qui circulent sans en souffrir, puis un garçon de son espèce qui s’en libère dans la forêt. Il décide donc de le faire lui aussi, devant pour cela tuer son oncle, son père et sa mère, et détruire «*la maison du temps jadis*». Or, de retour parmi les siens, il découvre qu’ils portent maintenant un fer à la jambe droite.

Commentaire

Cette nouvelle est assurément l’un des textes les plus troublants de Stevenson qui fut séduit par cette forme de narration répondant à son souci de récits épurés à l’extrême et conclus par la mise en évidence d’un paradoxe, d’une contradiction fondamentale de la condition humaine. On y voit sa révolte contre le strict presbytérianisme de ses parents.

---

---

### Commentaire sur l'ensemble

Ces "*Fables*", loin de simples récréations, sont peut-être les textes où la poétique de Stevenson s'exprima le plus directement. Elles mélangent les codes et les registres, le merveilleux côtoyant le fantastique ou le réalisme, l'ironie étant l'une des caractéristiques récurrentes. Il s'agissait pour l'auteur d'expérimenter, tout en conservant des repères : présence d'une morale subtile, la forme varie avec le contenu, le tout dégage une impression d'irréalité sans forcément mobiliser des éléments explicitement surnaturels.

---

---

1896

**"*A mountain town in France*"**  
**"*Une ville de montagne en France*"**

### Essai

Stevenson raconte son mois passé au Monastier en 1878, décrivant en détail la ville, ses habitants et leur vie quotidienne.

### Commentaire

Stevenson avait d'abord pensé placer le texte au début de son livre, "*Voyage avec un âne à travers les Cévennes*". Puis il renonça à cette idée afin de ne pas rompre l'équilibre du récit dont le rythme est basé sur la journée.

---

---

1905

**"*Tales and fantasies*"**

### Recueil de trois nouvelles

Ce sont : "*The story of a lie*", "*The body snatcher*", "*The misadventures of John Nicholson*".

---

---

1905

**"*Essays in the art of writing*"**

---

---

1905

**"*Essays of travel*"**

---

---

1906

**"*South seas tales*"**  
**"*Contes des mers du Sud*"**

### Recueil de nouvelles

À ne pas confondre avec l'œuvre homonyme de Jack London.

---

---

1916-1921

## “Poems hitherto unpublished”

### Commentaire

Les poèmes furent publiés par la “Boston bibliophile society, puis republiés dans “New poems”.

---

## SES MULTIPLES FACETTES

---

### L'homme

Robert-Louis Stevenson hérita :

-de sa mère, sa faible constitution, sa grâce, son charme et son indéfectible sinon compulsif optimisme ; il était déterminé à envisager les aspects les plus plaisants de la vie sans tenir compte des limitations qui lui étaient imposées ;

-de son père, sa verve, la violence des convictions et son souci d'honnêteté.

Il fut un enfant aux bras trop maigres, aux épaules trop étroites, d'une santé si fragile, si chétive qu'elle l'obligeait à passer un jour sur deux couché. À son époque, on considéra qu'il était atteint de la tuberculose ; mais de plus récents diagnostics lui ont plutôt attribué une bronchectasie ou même une sarcoïdose, une maladie de la plèvre, aussi douloureuse que la phtisie mais sans rapport avec le bacille de Koch. Cette maladie pulmonaire faisait s'alterner chez lui des périodes de bonne santé et de sérénité relative et des moments pénibles de souffrance physique. Ces alternatives expliqueraient, dans une certaine mesure, les oppositions marquées qui caractérisent sa personnalité ; comme le dr Jekyll et M. Hyde, il était susceptible d'avoir deux comportements.

S'il fut couvé par sa famille, il chercha aussi, tout naturellement, un nécessaire dérivatif dans la lecture, l'imagination, le rêve. Plus il était condamné à rester dans un lit, plus il imaginait d'athlétiques exploits ; son imagination était hantée d'un tourbillon d'impossibles rêves que, cependant, il mettait à exécution. On a pu penser que, dans le grenier de son cerveau, il y avait comme des acteurs secrets qui auraient écrit des scénarios lui échappant et totalement dépourvus de morale.

Non seulement maladif, il était encore maniaco-dépressif, tombant facilement en larmes, connaissant des crises d'hystérie, et il n'allait cesser, tout au long de sa vie, de s'examiner et de se tourmenter, écrivant : «*Comme il est difficile de se bien conduire. Je suis de plus en plus mécontent de moi-même.*»

Devenu adulte (tout en restant toujours fidèle à des sensations d'enfance), il mesurait un mètre soixante-dix, pesait cinquante kilos, était d'une extrême maigreur, allait rester toujours très mince. Il présentait un visage long et étroit, encadré par les cheveux qu'il portait longs ; des yeux sombres, très écartés mais pétillants de vie ; une moustache qui frisait ; un sourire qui avait quelque chose de doux, d'irrésistible, sinon un rire contagieux, car il jouissait d'un étonnant charisme, d'une présence rayonnante qui laissait l'impression de «quelque chose de rare, de fantastique, d'un peu féérique et pas de ce monde». En effet, cultivant l'art de la conversation, estimant qu'«*il n'est pas de plus belle ambition que d'y exceller*», il était volubile, gouailleur et impulsif ; il gesticulait, agitait ses longues mains nerveuses aux doigts interminables, se levait et se rassoyait sans cesse, se déplaçait d'un pas rapide, avec une grâce aérienne. Ayant eu l'élégance de cacher son combat incessant contre la maladie en courant d'un lieu à un autre pour trouver l'impossible guérison, il fut un grand marcheur, aimant voyager à pied, animé de sa «*manie ambulante*», mais aussi un infatigable bourlingueur, étant donc, sur terre et sur mer, un nomade en quête d'horizons ensoleillés, de promesses de santé et d'allégresse.

Chez lui, «l'esprit de voyage» fut une constante. Il s'agit, dit-il, «*d'être comme un chalumeau dont n'importe quel vent peut jouer*», «*de quitter le lit douillet de la civilisation et de sentir sous ses pas le*

*granit terrestre avec, par endroits, le coupant du silex.*» Le voyage lui permit de développer ce que Le Bris appelle «une métaphysique de l'imagination créatrice», et nourrit sa vision des lieux où il emmène ses personnages (car dans ses romans on voit du pays).

Cette faible constitution, ce corps si frêle rendent tristement ironique le fait que cet écrivain, qui fut l'un de ceux qui parlèrent le mieux de l'Écosse et du caractère écossais, n'ait pas été capable de vivre dans son pays. Cependant, s'il devait vivre au soleil du Sud pour recouvrer la santé, s'il trouva son ultime escale dans une île des mers du Sud, et y fut heureux loin de l'Angleterre victorienne, son inspiration demeura largement écossaise, et son amour de l'Écosse grandit encore, comme en témoignent ses dernières œuvres.

S'il bénéficia de l'extraordinaire bonté de ses parents, il dut faire face à leur désapprobation de sa volonté de devenir écrivain. De plus, tout en ayant conscience de la classe à laquelle il appartenait et en se voulant un gentleman, il fut un bohème, un hippie avant l'heure, haïssant les conventions sociales, révolté contre l'Angleterre victorienne et l'Écosse trop puritaine, s'opposant en particulier à son père qui était un strict presbytérien. Admirant la liberté dont jouissaient les Français, il méprisait le puritanisme anglais, disant à Lloyd vers la fin de sa vie : *«Nous sommes muselés comme des chiens, condamnés à passer à côté de la moitié de la vie, tout en ayant des perspectives infiniment plus larges [...] Quels livres j'aurais pu écrire ! Mais ils nous donnent une petite boîte de jouets, et nous disent : "Vous ne devez jouer qu'avec eux".»* Il reste que, en dépit de sa désobéissance, de ses incartades, de son indiscipline, de ses inconséquences, il ne se priva jamais d'accepter les secours financiers de sa famille qui resta constamment généreuse envers lui ; en effet, elle l'abrita jusqu'à sa vingt-cinquième année, et continua de l'entretenir bien au-delà. Cette dépendance financière envers son père, dont il ne s'affranchit qu'à sa mort en 1887, se dressa bien souvent comme un obstacle à sa liberté, Thomas n'hésitant pas à recourir à ce levier pour faire plier son fils à ses exigences. Cependant, si depuis son adolescence, il ne cessa de s'affronter à ses parents, il leur resta très attaché.

Intelligent et sensible, doté d'une curiosité insatiable, animé d'une intense vie intérieure, d'une grande force morale (la réussite ne le changea pas : il demeura fidèle à ses principes, comme le prouve son attitude au moment où, arrivant à New York, il refusa les mirifiques contrats qu'on lui offrait, jugeant qu'il ne les méritait pas), de beaucoup d'énergie, d'un élan formidable vers la vie contrastant abruptement avec sa faiblesse physique, il s'est caractérisé par son courage dans l'affirmation de ses sentiments et de ses opinions, tout en, d'un autre côté, aspirant à l'exubérance et à la passion de l'art. La lassitude et l'amertume ne lui ont jamais fait perdre son formidable sens de l'humour.

Par ailleurs, il déployait une prodigieuse générosité, doublée cependant d'un narcissisme non moins prodigieux. L'amitié tenait dans son cœur une place essentielle, vitale ; il resta fidèle à ses amis, avec lesquels, grand buveur, il aimait festoyer au point de se rendre malade. Mais la sorte d'amour qu'il suscitait risquait de se transformer en passion abusive car ses infirmités physiques forçaient la pitié, tandis que sa fermeté d'âme forçait l'admiration.

Quant à ses relations avec les femmes, on peut s'étonner que, après s'être épris de Fanny Sitwell, il se soit épris d'une autre Fanny, Fanny Osbourne, un pendant étonnant de la première puisqu'elle aussi était plus âgée que lui (avec le même écart) ; qu'elle aussi était mal mariée ; qu'elle lui ressemblait physiquement ; que chacune avait deux fils, et que chacune avait perdu le second.

On a vu que, en amoureux romantique, il avait, sur tout un continent, poursuivi Fanny Osbourne ; avait pour elle tout bravé, le scandale, la misère, la maladie, indiquant d'ailleurs : *«Un homme est de peu de poids tant qu'il n'a pas pris tous les risques»*. On a vu qu'elle fut son amie, sa muse, son juge, la femme qui donna un sens définitif à sa vie. Il l'avait définie ainsi : *«Heart whole and soul free»*, («âme libre et cœur épris d'absolu») ; sur le "Devonia", il écrivit : *«La femme que j'aime est plus ou moins ma création. Le signe du grand amoureux - comme celui du grand peintre -, c'est précisément cette capacité d'embellir son sujet pour le rendre plus humain que nature. Elle, elle peut continuer à être une vraie femme, elle peut donner libre cours à son caractère, elle peut faire preuve de petitesse,*

*de malveillance ou d'avidité pour les plaisirs vulgaires. Rien n'étonne l'amant qui continue de l'adorer sans que la gigantesque distance entre l'image rêvée et la femme réelle ne le gêne d'aucune façon.»*

Cette sorte d'analyse et l'absence presque totale de grands personnages féminins dans son œuvre (il indiqua à Colvin que c'était dû au fait que, ainsi, il évitait les ennuis avec les éditeurs de revues londoniens qui étaient imbus de l'esprit victorien ; mais, en réalité, il était incapable de leur donner suffisamment de vie, peut-être parce que la compagnie des hommes l'intéressa toujours plus que celle des femmes) ont conduit quelques-uns de ses biographes à prétendre qu'il ne s'était attaché à elle que par sens du devoir, pour faire de cette malheureuse maîtresse une femme respectable ; puis par admiration pour l'organisatrice au côté hermaphrodite, (corps de femme, cœur d'homme), dont il fut le troisième enfant autant que son mari, car elle s'occupa de lui en tenant un rôle maternel d'infirmière. S'il pouvait lui faire confiance, ils s'affrontaient souvent, lui étant un malade imprudent, elle veillant sévèrement sur sa santé, le traitant de «pauvre oiseau inconscient» tandis qu'il répondait : *«Tu n'as vraiment aucune raison de transformer notre existence en tragédie, notre quotidien en "Roi Lear"».*

Affirmant : *«Mon mariage est la meilleure décision que j'aie jamais prise. Le geste le plus intelligent de mon existence !»* il l'a célébrée comme en atteste son poème "My wife" et la dédicace de l'ouvrage qu'il écrivait juste avant sa mort :

*«Prends toute l'œuvre : elle est tienne.  
Qui a fourbi l'épée, qui a soufflé sur les braises mourantes,  
Qui a maintenu la cible immobile. Toujours plus haut.  
Avare en compliments, prodigue en conseils, qui, sinon toi?  
À la fin du parcours, si l'écriture vaut quelque chose,  
Si le travail s'est accompli,  
Si le feu brûle sur cette page imparfaite,  
C'est à toi, à toi seule, que la gloire est due.»*

En effet, elle le conseilla dans la rédaction de ses œuvres, en allant jusqu'à même exercer sa censure, en lui imposant son propre complexe de culpabilité, son manichéisme rigide et sommaire. Comme, à la fin, ce n'était plus elle qu'il consultait à propos de son travail, mais Lloyd, elle souffrit du fait qu'il n'avait plus besoin d'elle, et il la décrit ainsi à un ami : *«Une force de la nature, une énergie d'enfer qui alterne avec des semaines et des semaines d'hibernation complète.»*

Aussi, au sujet de Fanny, les avis divergent et s'expriment avec passion :

- pour les uns, elle était muse et madone ; pour les autres, mégère et virago (il est vrai que, sur les photos, elle paraît assez renfrognée, a un air plutôt fermé) ;
- pour les uns, elle était une protectrice, pour les autres, une femme autoritaire, sinon castratrice (Henry James a écrit une nouvelle assez codée, "L'auteur de Beltraffio", dans laquelle, en s'inspirant du couple Stevenson, il a montré une femme dominatrice) ;
- pour les uns, elle était une aventurière ; pour les autres, une petite-bourgeoise ;
- pour les uns, elle était un bas-bleu ; pour les autres, une dévergondée ;
- pour les uns, elle était un démon ; pour les autres, une martyre.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle était dotée d'une personnalité forte, mais complexe, sinon tortueuse. Et son intimité avec Stevenson lui donne droit de cité dans la légende.

---

### Le musicien

Stevenson avait étudié l'harmonie et le simple contrepoint, jouait du flageolet, connaissait des techniques instrumentales de base comme la transposition, et fut un compositeur amateur qui, dans les années 1880, écrivit des chansons typiques de la Californie, une musique de salon divertissante plutôt que sérieuse (voici quelques titres : "Fanfare", "Tune for flageolet", "Habanera", "Quadrille"). En 1968, Robert Hughes arrangea pour un orchestre de chambre plusieurs de ces chansons, pour une tournée dans le Nord-Ouest du Pacifique.

On peut remarquer que Stevenson eut une conception musicale de son écriture, prenant un motif, l'introduisant de manière un peu piano, puis allant crescendo. Il parlait de sa nouvelle "Les gais

lurons” comme d’«*une sonate fantastique sur la mer et les naufrages*» car elle joue sur les sonorités du ressac, le hurlement du vent et des goélands piailleurs, les lames lancinantes de la mer.

---

### L'écrivain

Stevenson fut, dans son enfance, un grand lecteur de textes de fiction populaire à deux sous, d'histoires de contrebandiers, de «*beachcombers*», de détrousseurs de cadavres ; de légendes à faire dresser les cheveux sur la tête mais qui alimentèrent ses émerveillements. S'il reconnut plus tard que presque tous ces textes n'étaient que de la camelote, il soutint qu'ils exerçaient encore un grand pouvoir sur son imagination. Le critique Richard Ambrosini expliqua que leur lecture lui avait permis d'étudier les mécanismes produisant le plaisir de la lecture, et de créer son propre style littéraire

Puis sa nourrice lui conta l'histoire de l'Écosse, lui lut :

-la "Bible" ;

-"*The pilgrim's progress*" (1678), roman allégorique et édifiant du calviniste John Bunyan ;

-de contes populaires peuplés de fantômes et de revenants (il allait y puiser l'inspiration de nouvelles, comme "*Thrawn Janet*") ;

-des récits d'aventures à deux sous truffés de péripéties invraisemblables paraissant dans la revue "Cassel's Family" (il allait écrire une belle défense de la littérature populaire) ;

-la biographie du pasteur McCheyne ;

-etc..

De ce fait, il fut surtout un grand rêveur dominé par un imaginaire qui n'était pas de tout repos, et qui ressentit le besoin de les transposer dans des récits romanesques, fougueux et optimistes, empreints de son amour passionné de la vie.

Très tôt, il voulut donc être écrivain, et le fut en composant des textes avec une grande facilité, en considérant que le seul talent qu'il ait jamais eu avait été pour le travail poursuivi avec constance, avec beaucoup de sérieux, en étant poussé aussi par le souci de gagner de l'argent. En effet, il reconnut qu'écrire était, parmi d'autres activités, une proposition commerciale ; que ses œuvres n'étaient pas que des objets esthétiques mais aussi des commodités. Et, tout au long de sa carrière, il s'employa à chercher les moyens de vendre ses œuvres, à trouver des débouchés qui se révéleraient lucratifs, ce qui l'amena à être très prolifique. Ainsi, le fait d'avoir Fanny Osborne comme co-auteur renforçait sa revendication d'une protection de ses droits d'auteur aux États-Unis.

Il produisit de nombreuses œuvres, d'une richesse foisonnante et très disparates (des fictions sous formes de nouvelles et de romans, et des essais), ne répondant à aucune unité de perspective et de conception, étant trop soumises aux règles de publication qui régnaient à son époque et au plaisir de satisfaire ses admirateurs.

Dans ses œuvres de fiction, qui traitent d'aventures, de romance et d'horreur, ce perpétuel malade exalta la jeunesse, l'action débridée, l'optimisme et le courage. Elles sont à la fois réalistes et fantastiques, et, exploitant tous les ressorts du récit, il manifesta une profonde intelligence de la narration, de ses moyens et de ses effets ; une grande puissance narrative. Il fut un conteur habile et varié, filant droit au but, avec l'insolence de celui qui ne songe qu'à se faire et à faire plaisir, en ayant la capacité d'évoquer, dans n'importe quel texte, l'esprit d'aventure, de susciter une sympathie presque irraisonnée. S'il procéda à une approche quasi journalistique du décor, il respecta l'opacité du réel, lui laissa son secret. Chaque nouvelle ou chaque roman progresse dans l'étude des mobiles et des actes, approfondit le thème de la poursuite qui nous unit au drame du chasseur et de sa proie. Il eut donc un art de la narration sophistiqué mais invisible, et, par lui, le roman d'aventures devint une œuvre artistique sûre de ses droits.

Pour lui, le romanesque est une manière d'entrer en contact avec la vie et de lui conférer une forme qui autrement n'existerait pas. Ce qui lui plaisait dans le romanesque, c'est l'état de conscience particulier procuré au lecteur, sorte de demi-sommeil incrédule et pourtant consentant, qui répond aux

divagations du «*cerveau irresponsable*» d'un auteur lui-même en train de «*tituber aux lisières de l'incohérence*». La valeur artistique de toutes ses œuvres réussies réside dans un remarquable équilibre réalisé entre la peinture du réel et celle du fantastique.

Dans tous ses essais sur le sujet, il affirma la puissance esthétique du roman, y voyant la forme d'art par excellence. La narration romanesque est pour lui rien de moins que «*l'expression la plus complète des puissances mises en œuvre par la littérature - de même qu'elle est la représentation artistique la plus complète qui soit de l'esprit des hommes comme des affaires du monde.*» C'est aussi la raison pour laquelle il répétait que «*les œuvres dont l'influence est la plus durable sont les œuvres de fiction*». Parce qu'elles «*n'attachent pas le lecteur à un dogme*», et qu'elles le «*désengagent de lui-même*».

Ayant indiqué : «*Je suis né avec le sentiment d'un je-ne-sais-quoi tapi au cœur des choses, mélange d'horreur et d'attraction sans limites*», il conçut la fiction comme laboratoire d'expériences nouvelles, explorant l'ambiguïté morale des êtres et leur pouvoir de séduction. Cependant, bien qu'on ait dit qu'il a été très empathique dans ses relations avec les êtres vivants, ses œuvres de fiction semblent trop souvent brillamment froides. Il n'est généralement pas un subtil psychologue, tout en l'étant parfois étrangement, d'une façon inattendue ; il ne montre guère de délicates nuances, préférant les situations tranchées entre le bien et le mal, que lui avaient imposées, malgré lui, le puritanisme de l'époque victorienne.

Il imposa des personnages fascinants, marqués par la dualité, contraints d'expier le viol de tabous qui, malgré leur diversité et leur degré de transposition, s'avèrent des tabous sexuels, leurs tentatives de défoulement étant suivies d'une inéluctable répression de tout écart. Il n'y a pas un roman de lui où la gentillesse du héros ne se rapproche de l'égoïsme du monstre, où le méchant ne devienne étrangement sympathique au lecteur. Éclairages changeants, jeux d'ombres et de lumières, l'âme de ses personnages se meut dans des eaux qui ne sont jamais aussi pures ni aussi noires que le narrateur nous le donne à croire.

On a pu remarquer que les personnages sont en quelque sorte déjà constitués lorsqu'ils apparaissent dans ses fictions, étant donc des marionnettes qu'il est prêt à manipuler. Or l'art du marionnettiste implique une conception du personnage non comme une profondeur psychologique à sonder (contrairement à Henry James), mais comme une surface, un pantin dont il va tirer les fils ici ou là.

Est un élément clé de toutes ses fictions la trompeuse franchise de ses personnages. On peut considérer qu'il représenta moins la réalité même du réel de façon descriptive qu'il ne donna à lire les conceptions du réel que se font les personnages : en témoigne le fait que le récit est souvent délégué à des personnages narrateurs, des hommes simples qui finissent tous par être supplantés dans leurs propres histoires ; il y a toujours un personnage secondaire sur qui se centre l'attention du lecteur : Jim Hawkins, narrateur de «*L'île au trésor*», est supplanté par Long John Silver ; David Balfour, narrateur de «*Enlevé*» et de sa suite, «*Catriona*», est supplanté par Alan Breck ; M. Utterson, le narrateur de «*L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr. Hyde*», est supplanté par ces autres personnages.

Mais Stevenson a aussi multiplié les narrateurs et les points de vue en insérant dans son récit des Mémoires ou des lettres de personnages (ainsi dans «*L'île au trésor*», «*L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*», «*Le maître de Ballantrae*»), en enchâssant les récits, en les entrecroisant, cette technique romanesque ayant pour effet de donner des versions différentes de la même histoire, de laisser ouverte l'appréciation des personnages et des événements comme la signification même du récit, de relativiser la prétendue omniscience narrative, de poser la question de la fiabilité du récit. Voilà qui pourrait justement le rapprocher d'Henry James, dont les narrateurs sont rarement fiables.

De plus, il recourut souvent à des narrateurs à la compréhension limitée ou à des points de vue lacunaires (le notaire et le chirurgien dans «*L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr. Hyde*»), ce qui assure un suspense maximal, favorise une incompréhension initiale propice au fantastique, et met en scène dans le même temps les limites étriquées de la compréhension rationnelle des phénomènes (ainsi, des phénomènes fantastiques) ou l'hypocrisie et la mauvaise foi toute victorienne de son temps. Ce jeu narratif trouva son apogée avec les narrateurs indignes de confiance, qui, par leurs silences délibérés et leurs mensonges, leurs discours qui sont souvent ceux de la mauvaise foi, du mensonge et de l'hypocrisie, laissent des parts d'ombre et d'ambiguïté dans le récit (pour Michel Le Bris, ses récits «*n'éclairent jamais qu'en diffusant de l'ombre*»), et requièrent un lecteur actif, susceptible de lire

entre les lignes. Mais les narrateurs peuvent aussi, à l'inverse, présenter un point de vue idéaliste et innocent. Dans les deux cas, cette mise en scène de la narration exerce une fonction critique de l'époque victorienne, qu'il revient au lecteur d'interpréter comme telle.

Chez Stevenson, tout part de l'image et tout y revient. C'est à partir d'une image qu'il travaille une histoire. Marcel Schwob indiqua : «Il coule son histoire autour de l'image qu'il a créée. Le conte n'est qu'un essai d'explication de cette vision.» - «Le réalisme de Stevenson est parfaitement irréel, et c'est pour cela qu'il est tout-puissant. Stevenson n'a jamais regardé les choses qu'avec les yeux de son imagination.»

En effet, il eut toujours le souci de raconter avec toute la puissance de l'image, son art du récit se doublant d'une écriture extrêmement visuelle. Il sut susciter des scènes particulièrement frappantes, au très riche pouvoir de suggestion et fortement symboliques. D'ailleurs, évoquant Robison qui découvre, incrédule, des empreintes de pas ; Achille qui hurle ses imprécations à la face des Troyens ; Ulysse qui bande son arc ; il put dire : «*Ce sont là des moments cruciaux de la légende [...]. Nous pouvons oublier tout le reste, oublier les mots, même s'ils sont magnifiques, oublier les commentaires de l'auteur, même s'ils sont pertinents, mais ces scènes, marquées du sceau de la vérité [...], nous les recueillons au plus secret de notre esprit.*»). Lui-même présenta, dans *'L'étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde'*, le piétinement de la fillette, le meurtre d'un notable à coups de canne ou la métamorphose ; dans *'Le maître de Ballantrae'*, le duel entre les deux frères. L'intrigue elle-même semble guidée par ces séquences visuelles ricochant les unes sur les autres. Selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, il les suscita avec une très grande économie de moyens, indiquant : «*Voilà le seul critère que je connaisse en matière d'écriture. S'il y a quelque part une chose exprimée en deux phrases, et qui aurait pu l'être en une seule sans rien perdre en clarté, en charme, en puissance, alors nous avons affaire à un amateur.*» (*'Les porteurs de lanternes'*), le procédé reposant davantage sur la suggestion à partir d'un très petit nombre de détails que sur une description exhaustive qui serait moins efficace. Que les écrivains qui tirent à la ligne se le tiennent pour dit ! Dans ce cas également, il confia au lecteur un rôle actif. Cette maîtrise peut passer inaperçue dans la mesure où son objectif n'est pas de se faire remarquer pour elle-même ni même d'innover pour innover, mais de servir l'efficacité, la puissance et la signification du récit.

Dans toute son œuvre, il fut fasciné par les divisions et les dualités : les deux camps de *'L'Île au trésor'*, l'opposition entre jacobites et royalistes dans *'Enlevé'*, les doubles dans *'L'étrange cas du Dr Jekyll et Mr. Hyde'*, la rivalité entre les frères dans *'Le maître de Ballantrae'*. Le thème du double, du renversement des rôles, des fausses apparences, hanta toute son œuvre.

On peut s'étonner qu'il ait signé à trois ans de distance *'L'Île au trésor'* et *'Jekyll & Hyde'*, qu'il se soit aventuré dans des genres complètement différents. On l'a critiqué à l'époque en lui reprochant un manque d'unité. En fait, il y a une cohérence, non pas générique, mais plus profonde, relevant de l'imaginaire, des terreurs enfantines et des fantasmes. Dans son processus même de création, il mit en œuvre ce qu'il appela lui-même «*une fantasmagorie*». Et il fut avant tout un enchanteur, quelqu'un pour qui raconter est non seulement un don, mais aussi la plus belle des façons d'exercer la générosité.

On le considère un maître de la nouvelle, genre qui exige de se concentrer sur un thème avec une particulière intensité, qu'il ne conçut pas comme un galop d'entraînement en vue d'un roman, mais comme une œuvre recelant en soi sa propre durée, en y montrant son sens de l'évidence, du détail significatif, qui donne une sensation de proximité, de concret, d'immédiateté.

En ce qui concerne les romans, ayant beaucoup réfléchi sur l'esthétique du genre telle qu'il était pratiqué autour des années 1880, il rejetait le réalisme et le naturalisme, son goût personnel le portant vers les romans à grand déploiement de Walter Scott, Victor Hugo ou Alexandre Dumas, plutôt que vers Balzac, Flaubert ou Zola qui, bien qu'admirables, avaient de la difficulté à voguer en pays romanesque et, pour reprendre une idée qu'il employa à plusieurs reprises, à faire «*vibrer la grandeur du cœur de l'homme*» (*'Les porteurs de lanternes'*) tout en communiquant au lecteur «bonne

*humeur*» et «*gaieté*». S'éloignant du réalisme, il porta le roman du côté du merveilleux. Regardant plutôt en arrière, s'inscrivant plutôt dans une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle, il se tourna vers Daniel Defoe, y trouvant une esthétique qu'il nomma dans un essai «*la poésie du détail*» ou «*la poésie de l'accident*». Il travailla sur ce que, en anglais, on appelle «romance», en opposition à «novel», une distinction essentielle entre le romanesque et le roman.

Il vint donc rompre les codes du roman victorien, la psychologie profonde des personnages qu'on trouve chez James, en introduisant une dose d'absurde.

Dans ses essais, où il vagabonda de sujet en sujet en répondant aux suggestions que lui apportaient des circonstances, il montra un style brillant, plaisamment égocentrique, avec des faux pas amusants, un usage inhabituel des mots, tout en prodiguant des aperçus intelligents, des aphorismes impressionnants par leur brièveté et leur concentration de pensée.

En particulier, dans ses essais, il ne cessa de développer et d'affiner une véritable théorie sur la fiction : «*On the art of literature*», «*A gossip on romance*», «*A humble remonstrance*», «*On some technical elements of style in literature*» (il y révéla sa méthode de composition d'une nouvelle : «*Il y a, pour autant que je sache, trois façons, et trois façons seulement, d'écrire une histoire. Vous pouvez prendre une intrigue et y adapter des personnages, ou bien vous pouvez prendre un personnage et choisir des événements et des situations qui vont le faire évoluer, ou enfin [...] vous pouvez prendre une certaine atmosphère.*» ; il y parla de «tissage» : «*La véritable affaire de l'écrivain consiste à tresser - ou tisser - ce qu'il veut dire, en le tournant et le retournant sur lui-même, de telle sorte que chaque phrase, par séquences successives, forme d'abord une espèce de "nœud" puis après un moment de "suspension de sens" se résolve et s'éclaire.*»), «*The morality of the profession of letters*», «*Books which have influenced me*», «*A note on realism*», «*My first book : "Treasure Island"*» (il y indiqua que, afin d'éviter les plus grossières erreurs, «*l'auteur doit connaître comme sa main la campagne de son pays, qu'il soit réel ou imaginaire, les distances, les points cardinaux, l'endroit où le soleil se lève, le parcours de la lune*» ; il doit se munir d'un almanach ; il doit tracer le plan de la maison où se déroule l'action) ; «*The genesis of "The Master of Ballantrae"*» (préface de «*The master of Ballantrae*»), «*Essays in the art of writing*»). Ces essais, qui parurent dans des journaux populaires et touchèrent un vaste lectorat, marquèrent bien la profonde intelligence de la narration, de ses moyens et de ses effets dont fit preuve Stevenson, étant un très lucide théoricien du récit et de sa propre pratique.

En ce qui concerne l'écriture, on constate que cet amoureux des mots qui lisait et imitait les meilleurs stylistes anglais eut le souci de bien écrire, de faire preuve d'une grande virtuosité stylistique, de manier une langue qui sonne, à la fois brute et sophistiquée (ce que des traductions timorées ou trop vite troussées n'ont pas toujours bien rendu), tout en étant convaincu de la nécessité, en contraste avec le verbiage des romanciers romantiques, de l'exactitude, de la précision et de l'économie. De ce fait, sa prose est l'une des moins descriptives qui soient, car il s'était donné ce mot d'ordre littéraire assez radical : «*guerre à l'adjectif, mort au nerf optique !*».

Pourtant, il se plut à user de langages particuliers :

-dans ses romans écossais, il introduisit du dialecte, de vieilles ballades médiévales, un parler vernaculaire, comme le faisait aussi Mark Twain ;

-s'inspirant des poètes anglais, de Shakespeare, s'intéressant à Villon (auquel il consacra un essai et une nouvelle) et à Charles d'Orléans (auquel il consacra un essai), il recourut à un anglais archaïsant, il employa des mots anciens, des termes désuets. D'ailleurs, on a pu lui reprocher d'être maniéré, de chercher l'archaïsme pour l'archaïsme, d'être complètement à contre-courant de son époque.

De plus, il créa souvent des néologismes, le faisant délibérément pour que son lecteur se demande ce qu'il a voulu dire, pour insérer une image destinée à le surprendre.

Selon Jean-Jacques Greif, qui, en 2018, proposa une nouvelle traduction de «*L'île au trésor*», il aimait «triturer et bouturer la langue anglaise».

\*  
\* \*

À la tête d'une œuvre qui ne compte pas moins de trente-cinq titres, qui est non seulement extrêmement abondante mais multiforme pour une aussi courte existence, Stevenson fut un écrivain complet, surtout nouvelliste et romancier mais aussi poète, essayiste, dramaturge, auteur de récits de voyage, de pamphlets politiques, sans oublier une très riche correspondance, ce qui témoigne de l'étonnante diversité de son talent, d'une force de travail peu commune et d'une confiance absolue dans son talent.

---

### Le penseur

Même si Stevenson écrivit bien des essais où il dispensa une série de réflexions assez banales sur différents comportements humains ; s'il se plut à trousseur pour ses proches des sermons admirables (c'était son péché mignon !), il ne fut pourtant pas animé du besoin d'exprimer une grande obsession, une grande pensée ; il ne fut pas le créateur d'un univers ; il ne fut donc pas un philosophe (on peut à la rigueur considérer comme un essai philosophique son "*Apologie for idlers*", "*Apologie des oisifs*", éloge de l'oisiveté contre l'acharnement au travail). Il fut un écrivain traitant, avec force et entêtement, différents sujets qu'on peut essayer d'envisager ici.

Écossais de naissance, il demeura un écrivain profondément écossais, tenant à cet enracinement et à cette identité qui constituaient sa personnalité profonde, gardant, toute sa vie, pour l'Histoire de son pays, un intérêt presque scientifique, sinon une passion souvent sous-estimée, qui a pu aller jusqu'à la monomanie.

Mais il se détacha du conformisme social et religieux de l'Écosse, montrant, dans ses œuvres, des Écossais rationnels et progressistes faisant face à des événements inexplicables, à des conditions les perturbant psychologiquement à cause d'adversaires affichant un zèle religieux exacerbé, en proie aux superstitions et au fanatisme, sinon à des forces démoniaques, les obligeant à reconsidérer leur compréhension «éclairée» de la réalité.

Si, en tant qu'Écossais, il s'est toujours senti dans une position d'infériorité face à l'Angleterre, face à la domination des valeurs et de la langue anglaises, il allait, de ce fait, être sensible à la question de la colonisation, pouvoir très bien comprendre les indigènes du Pacifique, voir à quel point ils étaient dominés, exploités, par les puissances européennes, prendre leur défense et leur faire reconnaître la nécessité où ils étaient de maintenir un lien avec leur héritage culturel. À cet égard, il fut non seulement un penseur progressiste de la fin de l'ère victorienne, mais un annonciateur des valeurs qui ont cours aujourd'hui.

C'est qu'il se caractérisa par une grande curiosité, par le besoin du voyage, et par une ouverture vers les autres, vers les autres pays, vers la diversité. Allant, sans hiérarchisation, au-devant des autres, il acquit ainsi une expérience de différentes cultures, embrassa le monde.

Son détachement du conformisme social et religieux de l'Écosse fut surtout un refus du strict presbytérianisme de sa famille qui était marqué par ces deux conceptions fondamentalement pessimistes :

- celle de la dépravation totale de l'être humain chez lequel il ne peut y avoir de bien ;
- celle de la prédestination qui est censée sauver des élus quoi qu'ils fassent, et vouer les autres à la damnation sans que rien ne puisse la leur faire éviter.

Cette théologie calviniste amenait son adepte à travailler d'arrache-pied pour cultiver une bonne image publique (n'est-ce pas le cas du dr. Jekyll?), pour faire croire à ses voisins que ce bon comportement signifiait qu'on était un des élus, tandis que, derrière des portes closes, les actes n'avaient pas d'importance et la méchanceté accumulée pendant la journée pouvait être libérée sans souci (on peut penser à Hyde).

Stevenson, qui en vint à penser que le pire dans l'éducation donnée en Occident, c'est que la morale chrétienne condamne et renie la sexualité, était en total désaccord avec la morale incarnée par son père calviniste. Ce fut à un point tel que cela provoqua une énorme crise, un drame familial, le jour où il lui annonça avoir perdu la foi. Pour lui, il y avait une nouvelle morale à inventer, et il s'en est forgé

une, l'affirmant avec tant de force qu'on a pu lui reprocher de «prêcher», tandis que, inversement, on fait souvent l'erreur de croire ses nouvelles et ses romans destinés seulement aux enfants.

En fait, on peut souvent voir dans ses textes des apologues, des fables, qui fournissent à tous les lecteurs, quel que soit leur âge, un examen sans concessions de la difficulté, soit de faire la bonne action, soit de juger avec justesse de l'action à mener. Si les trompeuses simplicité et franchise de la narration, la vivacité des événements, la fascinante complexité des personnages ne font que divertir la plupart des lecteurs, ceux qui, parmi eux, sont les plus attentifs et les plus conscients peuvent prendre en considération les thèmes de réflexion sérieuse qui imprègnent sa fiction.

Sous couleur d'amuser son public, lui, qui avait un sens de la morale très fort, poursuivit, avec son côté frondeur, une critique des valeurs bourgeoises, de l'hypocrisie de ses contemporains de la société victorienne, émettant déjà dans une lettre de février 1873 cette plainte : *«Si seulement les gens voulaient bien admettre en pratique ce qu'ils affirment si volontiers en théorie»*, considérant que *«la vérité entre les humains est difficile à faire passer. Elle est si ténue, si fugitive. La plupart des gens ne parviennent qu'à être partiellement honnêtes»*. Il faut se rendre compte du fait que les discours de ses personnages sont souvent ceux de la mauvaise foi, du mensonge et de l'hypocrisie, et que son message se lit en contrepoint. Sans aller jusqu'à faire de lui un révolutionnaire ou un marxiste avant la lettre, on peut souligner son intérêt pour le peuple et sa dénonciation des injustices sociales.

Surtout, il mena une réflexion sur l'autonomie et la responsabilité humaines, affrontant toujours le même douloureux mystère, celui de la complexité, de l'hétérogénéité de l'âme humaine, mettant en évidence des contradictions fondamentales de la condition humaine. C'est avec un pessimisme clairvoyant qu'il admit : *«Nous ne parvenons à acquérir certaines qualités que pour les perdre ; la vie est une série d'adieux, même en art.»*.

Soucieux de vérité, il fut obsédé par la duplicité de l'être humain, ne montrant pas toujours une scission dans la personnalité mais faisant reconnaître que, dans une seule personnalité, il peut y avoir différents états qui ne peuvent pas facilement être séparés. De ce fait, ultimement, ses textes se centrent sur une ambiguïté qui se dévoile linguistiquement comme structurellement. Pour lui, l'incertitude n'est pas seulement une part de notre langage mais une condition même de notre existence. Il insista sur la nécessité d'accepter l'inhérente ambiguïté morale et même d'incorporer le paradoxe dans l'identité personnelle afin d'être en bonne santé psychologique dans la pluraliste société contemporaine. Avec clairvoyance, il affirma : *«Nous ne parvenons à acquérir certaines qualités que pour les perdre ; la vie est une série d'adieux, même en art.»*.

N'ayant pas oublié la dureté de la religion de son enfance, il affronta le problème du mal et de la prédestination. Pourtant, dans ses œuvres fantastiques, qui sont marquées par les «silences du récit» (l'expression est de Marcel Schwob) qui permettent à l'inconscient de s'exprimer, se sont manifestés une assimilation du plaisir au mal (en définitive, on peut considérer qu'il a toujours écrit des variations sur le thème de la séduction qu'il exerce), de la liberté à la démission, du doute à l'orgueil, une restriction de l'amour à la chasteté.

Il indiqua qu'un être qui est plutôt amer à l'égard de son monde ne peut avoir aucun idéal. Il montra la force dégradante de la haine.

Il fut profond sans être lourd, détruisant des préjugés, rappelant de simples et élémentaires idées, faisant réapparaître d'importantes et fondamentales vérités. Cependant, on peut remarquer que, s'il proclama de nobles conceptions, leur application le laissa plutôt indifférent. Il reste qu'il faut constater à quel point il fut moderne dans ses prises de position idéologiques, politiques et morales.

---

### Sa postérité

Selon Sidney Colvin qui, idolâtrant l'homme et son œuvre, prépara l'"Édition d'Édimbourg" de ses œuvres (1894-97), publia les "*Vailima letters*" (1899), dont il était le principal destinataire ; écrivit l'article sur Stevenson dans le "*Dictionary of national biography*" ; envisageait de publier une biographie, mais fut obligé d'abandonner ce travail à Graham Balfour, qui composa "*The life of Robert Louis Stevenson*" (1901), Stevenson fut peut-être l'écrivain après la mort duquel on écrivit le plus.

Mais, de façons contrastées, sa destinée ayant été mouvementée.

\*  
\* \*

Il avait été célébré, salué avec enthousiasme par de grands écrivains :

-Henry James le considérait comme le plus grand romancier de son temps.

-Oscar Wilde l'appela «ce délicieux maître d'une prose délicate et pleine de fantaisie» (*"The decay of lying"*, 1889).

-T.S. Eliot déclara que *"Le creux de la vague"* est «un triomphe qui combine vérité et étrangeté» et se dit surpris que personne n'ait produit un essai montrant que Stevenson est un écrivain dont l'importance est permanente.

-Jack London fut un admirateur enthousiaste d'abord de sa vie aventureuse et rebelle ; mais aussi de ses œuvres ; dans son roman, *"Martin Eden"* (1907), deux personnages disent l'apprécier et être consternés par la quantité d'ordures écrites à son sujet par des critiques incapables de mesurer sa stature ; en 1908, il se rendit sur sa tombe aux Samoa.

Il avait été un des auteurs les plus lus au monde (avec Kipling).

Il avait été révéral pour son inspiration morale (des extraits de ses œuvres étant anthologisés dans des séries de volumes : *"The pocket R.L.S."* (1906), *"A Stevenson calendar"* (1909), *"The Wisdom of R.L. Stevenson"* (1904) et même *"Brave words about death"* (1916).

Il avait été étudié dans les écoles.

Or, après sa mort, il connut une longue période de purgatoire.

\*  
\* \*

D'abord, il fut longtemps victime du malentendu qui faisait de lui un écrivain «pour enfants». La faute en retombe en partie sur ses propres amis qui, alors qu'il se trouvait loin de son Écosse natale, s'occupaient de la publication de ses livres en ayant de plus en plus de mal à comprendre l'évolution de son art. Après sa mort, ils se chargèrent de construire le mythe d'un écrivain fragile et enfantin, reléquant au second plan la force innovatrice de son œuvre et les pulsions noires qui la parcourent.

Puis il fut soumis aux attaques d'intellectuels :

-En 1887, George Moore, qui était influencé par Zola alors que Stevenson avait pris une distance ironique avec le réalisme, condamna sa virtuosité stylistique, la considérant superficielle. En 1888, il publia *"Confessions of a young man"*, expression d'une passionnée révolte de la littérature anglaise contre la tradition victorienne où il s'en prit de nouveau à la joliesse de son style.

-En 1896, H.G. Wells donna une critique de *"Weir of Hermiston"* où il vit Stevenson «empêtré dans les puérilités de la romance».

-En 1901, William Henley publia un article où il loua le jeune bohème qu'avait été Stevenson (il avait été son compagnon) mais regretta qu'il ne soit jamais revenu des États-Unis, lui reprocha son égoïsme, prétendit qu'il n'avait jamais écrit de livre digne d'intérêt, le relégua au rang de petit maître, d'auteur pour les enfants, le traitant de «séraphin en chocolat», d'«effigie en sucre d'orge». Or cet article, qui n'est qu'une basse attaque de son ami, allait retentir longtemps.

-En 1910 parut le roman de E. M. Forster *"Howard's end"* dans lequel Leonard Bast trahit son manque de subtilité en portant aux nues les essais et les récits de voyages de Stevenson, suscitant ainsi un grand embarras et une cascade de rires parmi les jeunes intellectuels réunis autour des sœurs Schlegel.

-En 1914, Frank Swinnerton éreinta à la fois l'homme et son œuvre avec des arguments qui allaient être repris à travers le siècle : il serait «un écrivain de seconde classe».

-Après la première guerre mondiale, avec l'essor de la littérature qui se voulait d'avant-garde, il fut vu comme un écrivain de second ordre, auteur de romans d'aventures ou de nouvelles fantastiques sinon d'horreur pour adolescents ; il fut condamné par ceux (comme Virginia Woolf) chez qui la notion d'avant-garde déterminait largement le jugement esthétique. On fit de lui l'exemple de la direction

dans laquelle la littérature ne devait pas aller. Il fut même graduellement retiré des cours donnés dans les écoles.

-En 1925, E. M. Forster écrivit que «Stevenson n'est pas de première classe» ; qu'il est coupable de «maniérisme», de «timidité», de «sentimentalité», de «bizarrerie». L'année suivante, il ajouta qu'il ne pouvait le tolérer parce qu'il appartenait à une précédente génération d'écrivains qui avaient été des oppresseurs.

-En 1925, Benson dénonça "*The myth of Robert Louis Stevenson*", se livrant à une vive attaque, disant que «l'image de RLS est comme une fenêtre de verre peint hautement colorée. Les figures qu'on y voit semblent destinées à quelque sanctuaire de pèlerinage pour un culte myopique», etc..

Il y eut aussi une période où Stevenson l'écrivain fut éclipsé par Stevenson le personnage pittoresque (l'enfant malade et imaginaire, le bohème rebelle, l'amoureux des Îles du Pacifique).

\*

\* \*

Cependant, Stevenson recevait un tout autre accueil :

-En Italie, où en 1914, Marinetti, dans son manifeste "*Contre l'art anglais*", le plaça parmi les «vaillants pionniers», avec Shakespeare, Turner et Darwin.

-Surtout, en France :

-Comme indiqué plus haut, Marcel Schwob fut le premier à le très bien comprendre.

-Stéphane Mallarmé écrivit, le 7 décembre 1896, un court texte d'éloges aux membres d'un comité s'employant à l'érection, à Édimbourg, d'un monument à Stevenson.

-Marcel Proust, sérieusement malade lui-même, parla de leurs communes souffrances : «C'est par ce seul côté que je me suis permis de me rapprocher d'un homme dont l'œuvre est tellement supérieure à la mienne.» Dans "*Jean Santeuil*", le protagoniste se souvient qu'il avait l'habitude d'aller à la plage «en emportant toujours un volume de Stevenson» qu'il trouve «génial». Dans "*Le temps retrouvé*", Swann, entendant un des frères Goncourt décrire Stevenson comme un «écrivain pour enfants», lui rétorque : «Mais c'est tout à fait un grand écrivain, Stevenson, je vous assure, monsieur de Goncourt, un très grand, l'égal des plus grands.» Proust parla aussi plusieurs fois de Stevenson dans sa correspondance ; en juin 1905, dans une lettre à Robert de Montesquiou, il lui déclara : «Il y a en vous quelque chose de magique. C'est dans "*Les mille et une nuits*", ou les exquis "*Nouvelles mille et une nuits*" de Stevenson qu'il faudrait chercher pareil enchanteur.» ; dans une lettre à Madame de Caraman-Chimay, le 20 juillet 1907, il lui recommanda un certain nombre de ses œuvres, disant que "*Le dynamiteur*" est «terriblement compliqué mais bien charmant tout de même», tandis que "*Jekyll et Hyde*" est ce qu'il y a «de plus saisissant», même si l'écrivain de seconde classe qu'est H.G. Wells l'a «par son plagiat privé d'une part de sa «poignante singularité» ; dans une lettre à Robert de Billy, en mars 1910, il inclut Stevenson, en même temps que George Eliot, Thomas Hardy et Emerson, parmi des exemples d'écrivains qui l'avaient impressionné ; dans une lettre à Edmond Gosse, le 12 mars 1921, il évoqua sa «déférence envers un maître que j'admire autant que vous.» ; le 1er avril 1921, il demanda à Gaston Gallimard de lui trouver une édition de "*Catriona*". Enfin, la connaissance que Proust avait de Stevenson fut bien montrée par Gabriel de la Rochefoucauld dans son "*Portrait*" en hommage à Marcel Proust ("*Nouvelle Revue Française*", 1 janvier 1923) : «C'est lui qui me fit lire "*Le dynamiteur*", "*Le club du suicide*", toute cette œuvre merveilleuse à laquelle il goûtait un plaisir infini.»

-En 1913, Jacques Rivière publia des articles sur le roman d'aventures, où, disant son admiration pour Stevenson, il voyait en lui le précurseur d'un roman qui ne serait pas psychologisant ou à l'eau de rose. Il donna comme exemple "*The ebb-tide : a trio and a quartette*", titre qui était alors en France traduit par "*Le reflux*" ; il s'intéressa à la scène où les trois aventuriers arrivent sur l'île aux perles, écrivant : «En lisant ces pages, je sens ma vie s'étendre dans une sorte d'infini, au lieu de me contracter et de m'épaissir. Mon sang circule librement ; ma respiration est rapide ; et pendant ces moments alors que rien ne se produit... je me sens tranquillement devenir égal à tout ce qu'il y a de prodigieux dans l'univers. Et mon extase ressemble à celle d'Herrick qui, se penchant sur l'eau

diaphane et bougeant à peine du lagon, vit se mouvoir la trace d'un poisson arc-en-ciel avec un bec de perroquet».

-Alfred Jarry traduisit "*Olalla*" et "*The castaways of Soledad*".

-Antonin Artaud adapta "*Le maître de Ballantrae*" dans un scénario.

-André Gide admira "*Le maître de Ballantrae*", disant : «Curieux livre, où tout est excellent» (en 1925 dans "*Voyage au Congo*").

-Dans les années vingt, Théo Varlet le traduisit en sautant des pages entières parce qu'il n'avait aucun moyen de traduire le dialecte écossais !

-En 1978, furent publiés : "*Voyage en canoé sur les rivières du Nord*", de "*La France que j'aime*", de "*Voyage avec une palette et des pinceaux*" (sur la forêt de Fontainebleau et ses peintres) et de "*Voyage à travers les livres*" (sur quelques auteurs français).

-En 1982, Jean-Yves Tadié consacra un chapitre à Stevenson dans son livre, "*Le roman d'aventures*".

-Dans les années 1990 et suivantes, Michel Le Bris se consacra à Stevenson en procédant à différentes publications de ses textes avec des introductions :

-En 1992, "*À travers l'Écosse*", recueil de divers textes dans lesquels se mêlent descriptions de promenades et souvenirs de jeunesse : "*Édimbourg de ma jeunesse*" ("*Edinburgh : Picturesque notes*") - "*Un vieux jardinier écossais*" ("*An old Scots gardener*") - "*Une promenade à pied en hiver dans les districts de Carrick et de Galloway*" ("*A winter's walk in Carrick and Galloway*") - "*L'étranger de l'intérieur*" ("*The foreigner at home*") - "*Pastorale*" ("*Pastoral*") - "*Le presbytère*" ("*The manse*") - "*Souvenirs d'un îlot*" ("*Memoirs of an islet*") - "*La côte de Fife*" ("*The coast of Fife*") - "*L'éducation d'un ingénieur*" ("*The education of an engineer*") - "*Les monuments historiques du Midlothian*" ("*The antiquities of Midlothian*").

-En 1992 encore, un recueil de textes intitulé "*Essais sur l'art de la fiction*". Dans sa préface, il écrivit : «Comment a-t-on pu oublier que c'est à travers la lecture de Stevenson, puis de Conrad, et du débat qui s'ensuivit jusque vers le milieu des années 1930, que le roman d'aventure s'est, pour l'essentiel, renouvelé? Techniques du suspense et de la description progressive (la psychologie des personnages devenant elle-même objet d'enquête et non plus donnée immédiate), substitution des impressions aux descriptions, technique dite du "point de vue", bien avant Henry James (deux points de vue différents, par exemple, dans "*L'île au trésor*"), emboîtement des récits, dislocation des personnages, éclatement du sujet ("*Dr Jekyll and Mr Hyde*") : l'avant-garde, alors [...] s'appelait Stevenson !»

-En 1994, "*L'appel de la route, intégrale des récits de voyage*" ("*Un voyage intérieur par les canaux et les rivières*" - "*Édimbourg de ma jeunesse*" - "*Journal des Cévennes, voyage avec une ânesse dans les Highlands françaises*" - "*La route de Silverado, en Californie au temps des chercheurs d'or*" - "*Les portes d'or*" - "*Les squatters de Silverado*" - "*Dans les mers du Sud*" - "*L'appel de la route*").

-En 1994 encore, "*Une amitié littéraire. Correspondance Henry James - Robert Louis Stevenson*" - "*Pour saluer Stevenson*".

-En 1995, un début de biographie intitulé "*Stevenson. Les années bohémiennes*" et "*Cahier Stevenson*".

-En 2000, 852 lettres de Stevenson réunies et présentées en deux forts volumes dont les titres dessinent la trajectoire de leur auteur : "*Lettres du vagabond*", "*Lettres des mers du Sud*".

-En 2000, encore "*La route de Silverado*", recueil de textes importants ("*L'émigrant amateur*", "*À travers les grandes plaines*" et "*Les squatters de Silverado*"), accompagnés de divers autres textes et de lettres que Stevenson écrivit durant son séjour en Californie.

-En 2002, dans une interview, il déclara : «C'est un auteur vivant, un écrivain qui me parle, que je sens proche de moi. Il y a quelques auteurs qui vous font sentir que vous lisez en vous-même, que vous vous découvrez vous-même. Je voulais affirmer sa pertinence au temps présent. Ses idées sur le roman d'aventures sont extrêmement modernes.»

\*

\* \*

Ailleurs dans le monde s'était esquissé puis précisé un retour en grâce de Stevenson :

-En 1906, le Japonais Soseki Natsume plaça dans son roman "*Je suis un chat*" trois références à Stevenson, et, dans un livre intitulé "*Mes livres favoris*" plaça un essai sur lui où il écrivit : «Pour moi, le style de Stevenson est le meilleur de toute la littérature occidentale ; il est vigoureux et simple [...]. Le lire me fait me sentir plus vivant.»

-En 1924, Lloyd Osbourne avait publié "*An intimate portrait of R.L.S.*".

-En 1927, G. K. Chesterton publia un ouvrage intitulé "*Robert Louis Stevenson*" où il s'éleva contre la publication de ses lettres d'amour, préférant admirer ses réussites artistiques car, pour lui, «la suprême et splendide caractéristique de Stevenson fut sa légèreté.» Et il reprit "*Le club du suicide*" avec son «Club des métiers bizarres», et il déclara : «Stevenson semblait piquer de la pointe de sa plume le mot juste, comme quelqu'un jouant aux jonchets» - «Stevenson professe que l'idée est le véritable événement et que les inventions de notre imagination constituent nos aventures. Penser à une vache ailée, c'est en avoir rencontré une.»

-En 1932, John Steinbeck fit considérer par le protagoniste d'une de ses histoires au sujet de la vallée de Monterey, "*The pastures of heaven*", "*Travels with a donkey in the Cévennes*" comme une des plus grandes œuvres de la littérature anglaise. Et il nomma son fils Robert Louis. Enfin, en 1961, il fut inspiré par Stevenson en donnant à son livre consacré à son voyage à travers le pays avec un caniche au poil gris le titre de "*Travels with Charley : In research of America*".

-Karen Blixen, écrivant sous le pseudonyme d'Isak Dinesen, fut influencée par les développements sur la langue anglaise se trouvant dans des nouvelles de la fin du XIX siècle et du début du XXe, en particulier par celles de Stevenson. Elle fit ouvertement allusion à lui dans "*The dreamers*" en nommant un de ses personnages Olalla.

-Walter Benjamin, qui fut non seulement un philosophe et un critique mais un des plus grands écrivains de prose allemands du XXe siècle, marqua son admiration pour Stevenson dans son essai de 1936, "*Der Erzähler*" ("*Le raconteur*"), disant que «la moderne décadence de l'expérience» peut être constatée par le remplacement du conte oral par le roman, bien que des vestiges du conte oral peuvent être trouvés chez quelques écrivains modernes, dont Stevenson qu'il voyait fournir une expérience plus riche que celle apportée généralement par la modernité. En 1938, dans une lettre à Theodor et Greta Adorno, il indiqua apprécier l'essai intitulé "*Un plaidoyer pour les lampes à gaz*". La même année, dans "*Das Paris des Second Empire bei Baudelaire*", il compara ce texte à celui de Poe, "*L'homme des fous*".

-Jorge Luis Borgès fit, dans ses œuvres publiées, au moins une centaine de références à Stevenson, avec de nombreuses citations de lui, souvent prises dans ses essais sur la littérature. Les réflexions de Stevenson sur la théorie narrative, et sa pratique de la nouvelle et du roman jouèrent un rôle essentiel dans le radical tournant que prit l'œuvre de Borgès dans les années 30. Il invoqua Stevenson comme un modèle dans une de ses préfaces à son "*Histoire universelle de l'infamie*" (1935), son premier recueil de nouvelles, et son influence peut être détectée dans des nouvelles telles que "*Les ruines circulaires*" (1940), dans les nouvelles de "*Fictions*" et de "*L'aleph*". Dans la préface de "*L'invention de Morel*", d'Adolfo Bioy Casares, il mentionna la constatation faite par Stevenson, dans son article "*Une humble remontrance*", du dédain des lecteurs pour «les péripéties romanesques», vanta «la rigueur propre au roman d'aventures» qui «ne se propose pas comme une transcription de la réalité», qui «est un ouvrage artificiel dont aucune partie ne souffre d'être sans justification», qui s'«impose une trame rigoureuse».

-Italo Calvino se déclara un «adorateur de Stevenson», admira sa «merveilleuse légèreté» et écrivit trois articles et un livre sur lui, déclarant : «J'aime Stevenson parce qu'il donne l'impression qu'il

vole.» Il vit en lui «un modèle de style». Son premier roman, publié en 1947, *“Le sentier des nids d’araignée”*, contient des allusions à *“L’île au trésor”* ; comme dans le livre de Stevenson, on a une aventure au centre de laquelle se trouve un garçon ; dans laquelle se battent des hommes qui sont souvent moralement contradictoires : les résistants, dans leur campement isolé dans la montagne, ont un cuisinier, Mancino, qui a avec lui un oiseau, un vautour auquel il a donné le nom du révolutionnaire français Babeuf ; le trésor qui anime toute l’histoire est représenté par un fusil qui a été enterré par un personnage et déterré par un autre. Son second roman, *“Le vicomte pourfendu”* (1952), est une fantastique variation du thème de *“Dr Jekyll et Mr Hyde”* : le vicomte, coupé en deux par un boulet, cause des problèmes à sa communauté du fait de sa mauvaise et de sa bonne moitiés.

-Vladimir Nabokov fut un grand admirateur de Stevenson et, dans ses cours sur les chefs-d’œuvre littéraires qu’il donna à l’université Cornell, il présenta *“Dr Jekyll et Mr Hyde”*, citant son biographe, Steven Gwynn : «*“The strange case of Dr. Jekyll and Mr. Hyde”* est une œuvre plus proche de la poésie que de l’ordinaire prose de fiction», et ajouta, dans ses propres mots : «Il appartient au même genre d’art que *“Madame Bovary”* ou *“Les âmes mortes”*» (*“Lectures in literature”*). Il considérait Stevenson comme un des plus grands théoriciens de la littérature.

-En 1951, J. C. Furnas donna une brillante biographie intitulé *“Voyage to Windward”*.

-En 1973, Kurt Vonnegut cita Stevenson parmi les écrivains qui l’avaient influencé, précisant : «Il semble quelque peu oublié aujourd’hui, mais, jeune garçon, j’ai lu un terrible paquet de Robert Louis Stevenson et ait été excité par des histoires qui étaient vraiment bien menées, de réelles histoires, avec un début, un milieu et une fin. Du fait de ma lointaine admiration pour lui, j’essaie encore d’être un raconteur d’histoires, de dire une histoire qui ait une forme.»

-En 1985, Graham Greene écrivit une lettre pour donner son soutien au projet d’un mémorial à Stevenson et indiqua : «J’admire quelques-uns de ses poèmes et une bonne part de sa prose.» La même année, dans une autre de ses lettres, il déclara : «Je pense que c’est la façon de Stevenson de décrire une action sans adjectifs ou adverbes qui m’apprit beaucoup.»

Il faudrait encore citer Arthur Conan Doyle, Bertolt Brecht, Cesare Pavese...

\*  
\* \*

L’exclusion de Stevenson par les intellectuels atteignit son apogée quand il fut tout à fait absent de l’édition de 1973 de la *“Oxford Anthology of English Literature”*, tandis que la *“Norton Anthology of English Literature”* l’exclut de 1968 à 2000, ne le faisant revenir que dans la huitième édition, en 2006.

Cependant, dès 1965, il retrouva une certaine faveur, étant loué par Roger Lancelyn Green comme un écrivain d’une grande «habileté littéraire» et d’une «pure puissance imaginative», comme un des promoteurs, avec H. Rider Haggard, de l’«âge des conteurs d’histoires». On redécouvrit ses qualités artistiques, et commença une complète réévaluation qui fit que, dès lors, il fut considéré comme un artiste de grande importance, comme un théoricien de la littérature, comme un critique social témoin de la situation coloniale des îles du Pacifique, et comme un humanitariste. De nouvelles études universitaires lui ayant été consacrées, on voit désormais en lui le pair de Joseph Conrad (qu’il avait influencé avec ses histoires des mers du Sud).

En 1994, la BBC diffusa un documentaire intitulé *“Stevenson’s Travels”*, où l’auteur de romans policiers P.D. James déclara : «Il use merveilleusement de l’anglais, avec imagination, avec économie, avec élégance. Nous devons le lire, vraiment, pour le pur plaisir de la langue.»

En 2001, Jean-Marie Le Clézio qui a écrit des histoires dans la tradition de Stevenson, comme *“Le chercheur d’or”* (1985), où est mentionnée une relation entre le narrateur et une femme indigène

nommée Ouma, un nom emprunté à "Falesá" ; comme "La quarantaine" (1995) et comme "Poisson d'or" (1997), dans une interview, déclara : «Mes romanciers préférés sont Stevenson et Joyce. Ils puisent leur inspiration dans leurs premières années d'existence. À travers l'écriture, ils revivent leur passé et tentent d'en comprendre les "pourquoi" et les "comment"». Il écrivit aussi une courte appréciation pour le numéro spécial de la revue "Europe" consacré à Stevenson : «Stevenson a été, avec Conrad et Dickens, un des auteurs que j'ai lus quand j'étais enfant... De Stevenson, "L'île au trésor", bien sûr, et aussi ce roman moins connu, "Enlevé". Il y avait là tous les éléments qui pouvaient faire rêver un jeune garçon, le jeune héros jeté malgré lui dans l'aventure, et devant faire face aux situations nouvelles avec sa force de caractère : la solitude, la rencontre avec Stuart, la haine d'Ebenenezzer, la traversée de la guerre, la rencontre avec des hommes de légende ; le récit du duel à la cornemuse entre Stuart et MacPherson me semblait d'une étrangeté admirable. Je crois que, dans ce roman, plus encore que dans "L'île au trésor", Stevenson était, pour un jeune lecteur épris d'aventures, le conducteur d'une initiation comparable à celle qu'il aurait pu trouver, en d'autres temps, dans le récit d'un mythe.»

En 2006, dans une interview, Margaret Atwood indiqua que "Enlevé" fut un de ses livres favoris alors qu'elle était enfant, et qu'elle se plut aussi à relire récemment "Dr. Jekyll et Mr. Hyde".

Aujourd'hui, si plusieurs des romans de Stevenson sont écartés parce qu'ils sont considérés comme proposant de simples évasions, on ne discute plus guère sa modernité ; on le réédite dans de nouvelles traductions enfin respectueuses de sa verve, et on lui consacre colloques et ouvrages spécialisés.

Mais le grand public du monde entier ne s'était jamais détourné de lui, son succès populaire étant demeuré constant depuis plus d'un siècle. Il est aujourd'hui au vingt-cinquième rang des écrivains les plus traduits, avant Charles Dickens, Oscar Wilde et Edgar Allan Poe ; il est le vingt-sixième auteur le plus traduit dans le monde.

Nombreuses sont les adaptations de ses œuvres, aussi bien dans des livres que dans des films.

Son souvenir a été marqué dans des monuments ou des objets :

-En 1904, un mémorial de bronze en relief, conçu par le sculpteur étatsunien Augustus Saint-Gaudens, fut monté dans la cathédrale St Giles d'Édimbourg.

-À partir de 1935, Stevenson figura sur des timbres des Îles Samoa.

-En 1957, à Bournemouth, à l'emplacement de sa maison de Westbourne qu'il avait appelée "Skerryvore" et dans laquelle il vécut de 1885 à 1887, on a fait d'un jardin un mémorial ; on y trouve une statue du phare de Skerryvore.

-En 1979, les habitants des Îles Gilbert choisirent la date du 12 juillet en souvenir du jour où, quatre-vingt-dix ans auparavant, il avait débarqué chez eux.

-En 1987, à Édimbourg, un autre mémorial fut placé sous le Château ; c'est une simple pierre dressée sur laquelle sont inscrits les mots «RLS - A Man of Letters 1850 -1894».

-En 1994, pour marquer le centième anniversaire de sa mort, la "Royal Bank of Scotland" produisit une série de billets d'une livre montrant, sur une face, une plume d'oie et la signature de Stevenson, sur l'autre, son visage avec, à côté, des scènes de ses livres et la représentation de sa maison des Samoa où il mourut en 1894. Deux millions de billets furent produits, chacun avec un numéro de série commençant par "RLS". Le premier billet imprimé fut envoyé aux Samoa à temps pour la célébration de leur centenaire, le 3 décembre 1994.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

[www.comptoir litteraire.ca](http://www.comptoir litteraire.ca)